



# John Adams Library.



IN THE CUSTODY OF THE  
BOSTON PUBLIC LIBRARY.



SHELF N<sup>o</sup>.

ADAMS

182.15



11. (1)



ŒUVRES

DE

ROUSSEAU.

0 30

10 Я

ŒUVRES  
DE

ROUSSEAU.

NOUVELLE ÉDITION.

---

TOME SECOND.

---



A L O N D R E S.

---

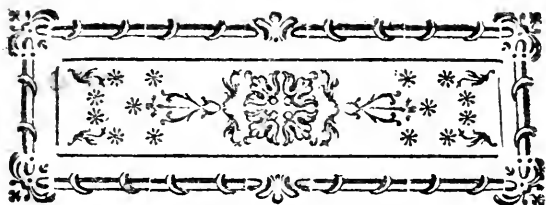
M. DCC. LXXV.

✓

✓  
ADAMS 182.10

0.2





# ÉPIQUES, LIVRE PREMIER.

---

## ÉPIQUE II. AUX MUSES.

FILLES du ciel, chastes & doctes fées,  
Qui, des héros consacrant les trophées,  
Garantissez du naufrage des temps  
Les noms fameux & les faits éclatans ;  
Des vrais lauriers sages dispensatrices,  
Muses, jadis mes premières nourrices,  
De qui le sein me fit, presque en naissant,  
Tetter un lait plus doux que nourrissant ;  
Je vous écris : non pour vous rendre hommage  
D'un vain talent, que dès mon plus jeune âge,  
A cultivé votre amour maternel,  
Mais pour vous dire un adieu solennel.

Quel compliment ! Quelle brusque incartade !  
Me direz-vous : D'où vient cette boutade ?  
De quoi se plaint ton esprit ulcéré ?  
N'est-ce pas toi , qui , sur ce mont sacré ,  
Si périlleux à qui veut s'y produire ,  
Vins nous prier de vouloir te conduire ?  
Nous demander , par des vœux affidus ,  
Des dons souvent sans succès attendus ;  
Et , loin encor des sommets du Parnasse ,  
Sur le côteau briguer une humble place ?  
Ton rang , enfin , y fut marqué par nous ;  
Et si ce rang , à ton chagrin jaloux ,  
Paroît trop bas près des places superbes  
Des Sarrazins , des Racans , des Malherbes ,  
Contente-toi de médiocrité ,  
Et songe au moins au peu qu'il t'a coûté.  
A peine encor as tu compté six lustres :  
Tâche à monter du moindre aux plus illustres ,  
Dans ton été , ce n'est point un affront  
D'être arrivé sur le penchant du mont ;  
Tandis qu'on voit tant d'aspirans timides ,  
Marchant toujours sans boussole & sans guides ,  
Par des sentiers durs , pénibles & longs ,  
À soixante ans ramper dans les vallons.  
Ose franchir des bornes importunes :  
Va , cours tenter des routes moins communes ;  
Et cherche enfin , par des travaux constants ,  
À mériter . . . Muses , je vous entens :

Vous m'offririez le laurier d'Euripide ,  
Si , comme lui , dans quelque roche aride ,  
Pour recueillir mon esprit dissipé ,  
J'allois chercher un sépulcre escarpé ;  
Si je pouvois , sublime misantrope ,  
Fuir les humains pour suivre Calliope ;  
A tous plaisirs constamment renoncer ,  
Le jour écrire , & la nuit effacer ,  
Sécher six mois sur les strophes d'une ode ;  
Et , de moi-même Aristarque incommode ,  
A vous poursuivre épuiser mes chaleurs ,  
Pour vous ravir quelque'une de ces fleurs  
Qu'à pleines mains , pour tant d'autres avarés ,  
Vous prodiguez aux Chaulieux , aux La Fares.  
Non , non : jamais de vos dons trop épris ,  
Je n'obtiendrai vos lauriers à ce prix.  
J'abjurerois & Phœbus & Minerve ,  
Si , possédé d'une importune verve ,  
Il me falloit , pour de douteux succès ,  
Passer ma vie en d'éternels accès ;  
Toujours troublé de fureurs convulsives ,  
De mon plancher ébranler les solives ;  
Et rejetant toute société ,  
Ecrire en sage , & vivre en hébété.  
Si quelquefois je cours chercher votre aide ,  
C'est moins par choix que ce n'est par remède.  
La solitude est mon plus grand effroi :  
Je crains l'ennui d'être seul avec moi ;

Et j'ai trouvé ce foible stratagème  
Pour m'éviter, fugitif de moi-même.  
De là sont nés ces écrits bigarrés ,  
Fous , sérieux , profanes & sacrés ,  
Où je dépeins, non des mœurs trop volages,  
Mais seulement les diverses images  
Qui m'ont frappé , selon les temps divers  
Où mon ennui m'a fait chercher des vers.

Vous me direz qu'au moins pour ce service  
A vos bienfaits je dois quelque justice :  
Que c'est par vous qu'à vingt ans parvenu ,  
Né comme Horace , aux hommes inconnu ,  
Bien moins que lui signalé sur la scène ,  
J'ai cependant trouvé plus d'un Mécène :  
Que par votre aide , à la cour moins caché ,  
Souffert des grands , quelquefois recherché ,  
J'ai , par bonheur , esquivé le naufrage  
Du ridicule , où jette l'étalage  
Du nom d'auteur , sur-tout en ce temps-ci.  
Oui , j'en conviens. Mais c'est par vous aussi  
Que sont venus mes ennuis , mes tortures ,  
Tous ces complots , ces lâches impostures ,  
Ces noirs tissus que m'ont vingt fois tramés  
De vils rimeurs contre moi gendarmés ;  
Car il n'est point de fou mélancolique  
Plus effréné qu'un auteur famélique ,  
Qui , sur les quais , sans avoir été lû ,  
Voit expirer son livre vermoulu :



Et, par malheur, si, dans cette furie,  
A ses chagrins se joint la raillerie  
De quelque auteur d'opprobres moins couvert,  
Tout l'Océan, cent vœux à saint Hubert,  
Ne feroient rien sur la rage canine  
Que ce mépris dans son cœur enracine.  
Dès ce moment par cent fausses rumeurs,  
Son noir venin se répand sur vos mœurs.  
Gardez-vous bien de cet homme caustique,  
S'écrira-t-il : fuyez ce frénétique,  
Dans ses brocards aucun n'est ménagé;  
C'est un serpent, un diable, un enragé  
Que rien n'appaise, & qui dans ses blasphêmes  
Déchire tout, jusqu'à ses amis mêmes;  
Vous allez être inondé de chansons;  
Que je vous plains! Mais nous le connoissons:  
Ce n'est point là du tout son caractère;  
Il est fidèle, équitable, sincère.  
De sa vertu Vauban même fait cas:  
Il s'y connoît. Ne vous y fiez pas,  
C'est un marois: il fait le bon apôtre;  
Il paroît doux & civil comme un autre:  
Mais, dans le fond, c'est le plus noir esprit . . . .  
Voilà comment sa haine vous flétrit;  
Voilà les coups que le traître vous porte.  
Si, par bonheur, cette imposture avorte,  
Bientôt son fiel, fécond en trahisons,  
Fera courir de maisons en maisons

Mille placards qui vous chargent de crimes ;  
Lettres d'avis , libelles anonymes :  
Recours grossier & toujours sans effet ,  
Mais des brouillons l'ordinaire alphabet.  
Et priez Dieu qu'il préserve la ville  
De tout bon mot , satire ou vaudeville ;  
Et de tous vers sous le manteau portés ;  
Car , à coup sûr , ils vous seront prêtés.  
Si leur secours manque à votre adversaire ,  
Dans le besoin lui-même en saura faire ,  
Fabriquera vingt infâmes couplets ,  
Tels qu'au milieu des plus grossiers valets  
A les chanter Linière auroit eu honte ,  
Et qui seront écrits sur votre compte.  
Dans les caffés , dans les plus vils réduits  
Il prendra soin de semer ses faux bruits :  
Vous décrira comme un monstre indomptable ,  
Aux rois , aux grands , à l'état redoutable ;  
Et séduira peut-être en quelque point  
Son sot ami qui ne vous connoît point.  
O fol amour d'une vaine fumée !  
Fruit dangereux d'un peu de renommée !  
Muses , voilà les chagrins , les dégoûts  
Que vos présens . . . . Allez-là , direz-vous :  
Tous ces discours , ces cris que du Parnasse  
Fait retentir l'obscur populace ,  
Dont , sans raison , tu conçois tant d'effroi ,  
Qui les excite ? Est-ce nous ? Est-ce toi ?

C'est par nos soins que ton esprit docile ,  
Prenant pour guide & Térence & Virgile ,  
Dans leur école a de bonne heure appris  
A distinguer des solides écrits  
Ces vains amas d'antithèses pointues ,  
D'expressions flasques & rebatues ,  
Dont nous voyons tant d'auteurs admirés  
Farcir leurs vers du badaut révéérés  
Voilà tout l'art , voilà tous les mystères  
Que t'ont appris nos leçons salutaires.  
Mais ces leçons t'ont-elles engagé  
A brocarder un auteur affligé ,  
Assez puni de l'orgueil qui l'enivre ,  
Et du malheur d'avoir fait un sot livre ,  
Par le chagrin d'entendre huer ses vers ,  
Et de se voir tout vif rongé des vers ?  
Est-il permis de braver sur l'échelle  
Un patient jugé par la Tournelle ?  
Laissons-le pendre au moins sans l'insulter.

Vous dites vrai. Mais comment l'éviter ?  
Dès qu'un ouvrage a commencé de naître ,  
Soit qu'au théâtre il se soit fait connoître ,  
Soit que son titre orne les carrefours ,  
Chacun en parle au moins deux ou trois jours  
Et si quelqu'un , sa sentence passée ,  
M'en vient à moi demander ma pensée :  
Que dites-vous de ces vers chevillés ,  
De ces discours obscurs , entortillés ?

Il faut parler. Que répondre ? Que faire ?  
Les admirer ? Non. Et quoi donc ? Te taire.  
Fort bien ; l'avis est sensé : grand merci.  
Je me tairai. Mais faites taire aussi  
Paris, la cour, les loges, le parterre,  
Tous ces fûlets plus crains que le tonnerre,  
Ces cris enfin d'un peuple mué,  
 Dont mon vilain se voit assésné.  
Laisse crier, & retiens ta critique,  
Répondez-vous. La censure publique  
Peut sur un fat s'exercer tout au long :  
Mais toi, sois sage, & te tais. Comment donc ?  
Quand de ses vers un grimaud nous poignarde,  
Chacun pourra lui donner sa nazarde,  
L'appeller buffle & stupide achevé :  
Et moi, pour être avec vous élevé,  
Je ne pourrai, sans faire un sacrilège,  
Me prévaloir d'un foible privilège  
Que vous laissez au dernier des humains ?  
S'il est ainsi, je vous baise les mains,  
Muses; gardez vos faveurs pour quelqu'autre.  
Ne perdons plus ni mon temps ni le vôtre  
Dans ces débats où nous nous égayons.  
Tenez, voilà vos pinceaux, vos crayons :  
Reprenez tout. J'abandonne sans peine  
Votre Hélicon, vos bois, votre Hippocrène,  
Vos vains lauriers d'épine enveloppés,  
Et que la foudre a si souvent frappés.

Car aussi-bien , quel est le grand salaire  
D'un écrivain au-dessus du vulgaire ?  
Quel fruit revient aux plus rares esprits  
De tant de soin à polir leurs écrits ;  
A rejeter les beautés hors de place ;  
Mettre d'accord la force avec la grace ;  
Trouver aux mots leur véritable tour ;  
D'un double sens démêler le faux-jour ;  
Fuir les longueurs , éviter les redites ,  
Bannir enfin tous ces mots parasites ,  
Qui , malgré vous , dans le style glissés ,  
Rentrant toujours , quoique toujours chassés ?  
Quel est le prix d'une étude si dure ?  
Le plus souvent une injuste censure ,  
Ou , tout au plus , quelque léger regard  
D'un courtisan qui vous loue au hazard ,  
Et qui , peut-être , avec plus d'énergie  
S'en va prôner quelque fade élogie.  
Et quel honneur peut espérer de moins  
Un écrivain libre de tous ses soins ,  
Que rien n'arrête , & qui sûr de se plaire ,  
Fait , sans travail , tous les vers qu'il veut faire ?  
Il est bien vrai qu'à l'oubli condamnés ,  
Ses vers souvent sont des enfans morts-nés :  
Mais chacun l'aime , & nul ne s'en défie.  
A ses talens aucun ne porte envie.  
Il a sa place entre les beaux esprits ,  
Fait des sonnets , des bouquets pour Iris ;

Quelquefois même aux bons mots s'abandonne,  
Mais doucement , & sans bleſſer perſonne;  
Toujours diſcret , & toujours bien diſant ,  
Et, ſur le tout , aux belles complaiſant.  
Que ſi jamais , pour faire une œuvre en forme ,  
Sur l'Hélicon Phœbus permet qu'il dorme :  
Voilà d'abord tous ſes chers confidens ,  
De ſon mérite admirateurs ardens ,  
Qui , par cantons , répandus dans la ville ,  
Pour l'élever dégradèrent Virgile ;  
Car il n'eſt point d'auteur ſi déſolé  
Qui , dans Paris , n'ait un parti zélé;  
Rien n'eſt moins rare. *Un ſot* , dit la ſatyre ,  
*Trouve toujours un plus ſot qui l'admire.*

A ce propos , on raconte qu'un jour  
Certain oïſon , gibier de baſſe-cour ,  
De ſon confrere exaltant le haut grade ,  
D'un ton flatteur , lui diſoit : camarade ,  
Plus je vous vois , & plus je ſuis ſurpris  
Que vos talens ne ſoient pas plus chéris ;  
Et que le cygne , animal inutile ,  
Ait ſi long-temps charmé l'homme imbécile ;  
En vérité , c'eſt être bien Gaulois  
De tant prôner ſa ridicule voix :  
Car ſans vouloir faire ici d'invective ,  
Si vous avez quelque prérogative ,  
C'eſt l'art du chant dans lequel vous primez.  
Je m'en rapporte à nos oïſons charmés ,

Quand sur le ton de Pindare & d'Horace ,  
Votre gosier lyriquement croasse.  
Laiſſons-là l'homme & ſes ſotes raiſons :  
Mais croyons-en nos couſins les oiſons.  
Chantez un peu. Déjà d'aiſe ſaiſie ,  
La baſſe-cour ſe pâme & s'extaſie.  
A ce diſcours notre oiſeau tout gaillard ,  
Perce le ciel de ſon cri nazillard ;  
Et tout d'abord , cubliant leur mangeaille ,  
Vous euſſiez vû canards, dindons, poulaille ;  
De toutes parts accourir , l'entourer ,  
Battre de l'aîle , applaudir , admirer ,  
Vanter la voix dont Nature le doue ,  
Et faire nargue au cygne de Mantoue.  
Le chant fini , le pindarique oiſon  
Se rengorgeant , rentre dans la maiſon ,  
Tout orgueilleux d'avoir par ſon ramage ,  
Du poulailler mérité le ſuffrage.

Ainſi ſouvent par la brigade porté ,  
Un ſot rimeur voit ſon nom exalté.  
Je ſçai qu'enfin ſes lauriers chimériques  
Ont tôt ou tard leurs ans climatériques ;  
La mode paſſe , & l'homme ouvre les yeux.  
Mais ſuppoſons qu'un ſort capricieux  
Faſſe tomber ſes grandeurs ruinées ,  
Il a du moins joui quelques années  
Du même honneur qu'avec un pareil art  
Au bon vieux temps ſçut extorquer Ronſard ;

Et quand la mort vient nous rendre visite ,  
Achille est-il plus heureux que Thersite ?

Tous ces discours sont fort beaux , direz-vous.  
Mais revenons. Parle ; & confesse-nous  
Qu'en tes écrits un peu trop de licence  
A certains bruits a pû donner naissance :  
Que ton courroux bien vîte est allumé ;  
Et que le ciel en naissant t'a formé ,  
Aux moindres traits que sur toi l'on décoche ,  
Un peu malin. Moi ? D'où vient ce reproche ?  
Où sont-ils donc , puisqu'il faut tout peser ,  
Ces traits malins dont on peut m'accuser ?  
Celui qui mord ses amis en cachette ,  
Qui rit tout bas des lardons qu'on leur jette ,  
Chez qui pour vrai le faux est publié ,  
Ou qui révèle un secret confié :  
Voilà votre homme ; & c'est sans injustice  
Que vous pouvez le taxer de malice ;  
Car des noirceurs le sucre envenimé  
D'un pareil nom doit être diffamé ,  
Et non le sel d'un riant badinage ,  
De la candeur ordinaire partage.  
Si quelquefois , comme on voit tous les jours ,  
Un homme à table exerce ses discours  
Sur quelque intrigue ou conte de la ville ,  
Qui , bien souvent , n'est pas mot d'évangile ,  
Et qui pourtant touche à l'honneur des gens ,  
En cas pareil pour lui plus indulgens ;



Pour peu qu'au gré de la troupe charmée ,  
De quelque esprit l'histoire soit semée ,  
Notre conteur passera pour plaisant ,  
Pour galant homme , & point pour médifant.  
Et moi , vexé par vingt bouches impures ,  
Je n'aurai pû repouffer les injures  
De deux ou trois que je n'ai point nommés ,  
Et qui déjà , du public diffamés ,  
Sont reconnus à leur ignominie  
Plutôt qu'aux vers qu'enfanta mon génie ?  
Que si d'un seul légèrement frappé ,  
En badinant le nom m'est échappé ,  
Est-ce un forfait à décrier ma veine ?  
Et dites-moi : Quand jadis la Fontaine ,  
De son pays l'homme le moins mordant  
Et le plus doux , mais homme cependant ,  
De ses bons mots sur plus d'une matière  
Contre Lulli , Quinault & Furetière ,  
Fit rejaillir l'enjoûment bilieux ;  
Fut-il traité d'auteur calomnieux ?  
Tout vrai poète est semblable à l'abeille.  
C'est pour nous seuls que l'aurore l'éveille ,  
Et qu'elle amasse au milieu des chaleurs  
Ce miel si doux tiré du suc des fleurs.  
Mais la nature , au moment qu'on l'offense ,  
Lui fit présent d'un dard pour sa défense ,  
D'un aiguillon , qui prompt à la venger ,  
Cuit plus d'un jour à qui l'ose outrager.

J'entens d'ici , muses , votre réponse.  
Tous ces arrêts que la haine prononce ,  
Ces vains propos exhalés dans les airs ,  
Ne sont qu'un rien près d'un écrit en vers.  
L'ouvrage reste , & le discours s'envole.  
Plus d'une fois ta piquante hyperbole  
A tes censeurs a sçu donner leur fait :  
Mais contre toi , répons-nous , qu'ont-ils fait ?  
Ce qu'ils ont fait ? Demandez aux fruitières.  
De leurs écrits prodigues héritières.  
Oui , contre moi , vous qui me censurez ,  
Vous les avez mille fois inspirés.  
Nous ? point du tout. A tort tu nous accuses ;  
Si contre toi , sans consulter les Muses ,  
Ils ont écrit quelques vers discourtois ,  
C'est malgré nous qu'ils sont faits. Je le crois.  
Passons. Hé bien , si leur troupe futile  
N'a contre toi qu'une rage inutile ,  
Poursuivez-vous , qu'un courroux sans pouvoir ,  
Que crains-tu tant ? Et que peux-tu prévoir ?  
Ce que je crains ? Vous allez le connoître  
Dans un seul mot de Despréaux mon maître ;  
*Vos ennemis prônent de tous côtés ,*  
*Lui disoit on , que vous les redoutez ;*  
*Que vous craignez leur vaste compagnie....*  
*Ils ont raison ; Je crains la calomnie ,*  
Répondit-il. Et quel ravage affreux  
N'excite point ce monstre ténébreux ,

A qui l'envie , au regard homicide ,  
Met dans les mains son flambeau patricide ;  
Mais dont le front est peint avec tout l'art ,  
Que peut fournir le mensonge & le fard ?  
Le faux-soupçon , lui consacrant ses veilles ,  
Pour l'écouter ouvre ses cent oreilles ;  
Et l'ignorance avec des yeux distraits ,  
Sur son rapport prononce nos arrêts.  
Voilà quels sont les infidèles juges ,  
A qui la fraude , heureuse en subterfuges ,  
Fait avaler son poison infernal ;  
Et tous les jours devant leur tribunal  
Par les cheveux l'innocence traînée ,  
Sans se défendre est d'abord condamnée.  
Votre ennemi passe en vain pour menteur ;  
Messieurs , disoit un fameux délateur  
Aux courtisans de Philippe son maître ,  
Quelque grossier qu'un mensonge puisse être ;  
Ne craignez rien. Calomniez toujours.  
Quand l'accusé confondroit vos discours ,  
La plaie est faite ; & quoiqu'il en guérisse ,  
On en verra du moins la cicatrice.  
Où donc a'ler ? Quel mur , quel triple airain  
Vous sauvera d'une invisible main ?  
Est-il mortel qui s'en puisse défendre ?  
Sans doute. Et qui ? L'homme qui sçait attendre ,  
Concluez-vous. Vainement l'art obscur  
Sur la vertu jette son voile impur :

La vérité tôt ou tard se relève ,  
Le rayon perce , & le nuage crève.  
Sois de toi-même un sévère inspecteur ,  
Et ne crains rien. Quant à ce peuple auteur ,  
Dont tu n'as pû prévenir la disgrâce ,  
Nous leur dirons , nous mettant à ta place :  
Or çà , messieurs , plus d'animosité ;  
Faisons la paix , & signons un traité.  
Depuis long-tems je souffre vos murmures ,  
Vos cris aigus , vos chaleurs , vos injures ,  
Sans qu'en mes vers nul de vous énoncé  
Ait eu sujet de se croire offensé.  
Je ferai plus. Continuez d'écrire ,  
Je vous promets de ne vous jamais lire :  
De n'outrager ni vous , ni votre esprit ,  
Et d'oublier que vous ayez écrit.  
Pourvu qu'enfin plus modérés , plus sages ,  
A votre tour vous cessiez vos outrages ;  
Que vous daigniez parler , ou moins , ou mieux  
Des mœurs d'un homme éloigné de vos yeux ;  
Et n'insulter , épargnant ma personne ,  
Qu'à mes écrits que je vous abandonne.  
Cela s'entend ; & c'est parler d'accord :  
Y souscris-tu ? Muses , je le veux fort.  
Dès ce moment , j'approuve & ratifie  
Ce grand traité , que je leur signifie.  
Mais , par hazard , si ce palliatif  
N'opère rien sur leur esprit rétif ;

Si leur babil , si leur bruit continue....  
Alors tu peux , sans plus de retenue ,  
Les démasquer & rabattre leurs coups ;  
Et si tu crois avoir besoin de nous ,  
Pour réprimer leurs langues méditantes ,  
Nous t'aiderons. Tu peux par ces présentes  
De notre part le leur faire sçavoir.  
Suffit. Adieu , Muses. Jusqu'au revoir.



---

*EPIITRE II.*

S U R   L' A M O U R.

*A MADAME D'USSÉ.*

**D**U faux encens dédaigneuse ennemie,  
Qui dans le vrai par l'exemple affermie,  
Sçavez si bien de tout éloge plat  
Distinguer l'art d'un pinceau délicat;  
Sage Uranie , en qui le don de plaire  
Est joint au don de haïr le vulgaire ;  
De démêler , libre en vos sentimens ,  
L'illusion de ses faux jugemens ,  
Et d'abhorrer ces louanges guindées,  
Qui n'ont d'appui que ses folles idées.  
Si quelque auteur , pour vous faire sa cour ,  
S'imaginant avoir pris un beau tour ,  
Vous décrivait dans ses peintures sèches  
Le dieu d'amour , son carquois & ses flèches,  
De la raison ennemi languoureux ,  
Et de nos sens enchanteur douxereux ;  
Vous déployant ces lieux communs postiches,  
Dont l'opéra brode ses hémistiches :

Sur ce tableau frivolement conçu ,  
Probablement il feroit mal reçu  
De vous chanter en rimes indiscrettes ,  
*Que cet amour ne s'e plaît qu'où vous êtes ,*  
*Qu'il règne en vous , qu'il soit par-tout vos pas ,*  
*Et qu'il languit où l'on ne vous voit pas.*  
Mais si quelqu'un plus sage & plus habile  
Vous dépeignoit d'un crayon moins stérile  
Ce même amour , non tel qu'on nous le feint ,  
Mais en effet tel qu'il doit être peint ;  
Tel qu'autrefois l'ont vû les premiers sages ,  
Lorsqu'au Parnasse attirant leurs hommages ,  
Ce dieu par eux de guirlandes orné ,  
Fut dans la Grèce en triomphe amené.  
Si , poursuivant cette noble peinture ,  
Il vous traçoit , d'une main libre & sûre ,  
Ces vifs rayons , ces sublimes ardeurs ,  
Ce feu divin qu'il répand dans les cœurs .  
Dont la splendeur les éclaire & les guide  
Dans les sentiers de la gloire solide ;  
Vous faisant voir assis à son côté  
L'honneur , la paix , la vertu , l'équité :  
Peut-être alors à le bannir moins prompte ,  
Vous souffririez sans rougeur & sans honte ,  
Que ce dieu vînt embellir votre cour.  
Connoissez donc ce que c'est que l'amour ;  
Et désormais l'ame débarrassée  
Des préjugés d'une troupe insensée ,

Qui ne le peint que sous de faux portraits ,  
Gardons-nous bien d'en juger sur leurs traits :  
De le confondre avec ce dieu frivole ,  
De qui l'erreur nous a fait une idole ,  
Et qui n'épand que des feux criminels.  
Ces deux rivaux ennemis éternels ,  
L'un fils du ciel , l'autre né de la terre ,  
Se font entr'eux une immortelle guerre ,  
Plus signalés par leur division ,  
Que les héros de Grece & d'Ilion.

Quelqu'un , peut-être , à ce début mystique ,  
Va me traiter de cerveau fanatique ;  
Et me voyant monté sur ce haut ton ,  
Traiter l'amour en style de Platon ,  
M'objectera qu'une jeune héroïne  
Mériterait un peu moins de doctrine.  
Mais sans répondre à ce langage vain ,  
Laissons-le en paix son Cyrus à la main ,  
De nos raisons l'ame peu combattue ,  
Du dieu d'Ovide encenser la statue ;  
Et poursuivons nos propos commencés.

Jadis , sans choix , les humains dispersés ,  
Troupe féroce & nourrie au carnage ,  
Du seul instinct suivoient la loi sauvage ,  
Se renfermoient dans les antres cachés ,  
Et de leurs trous par la faim arrachés ,  
Alloient , errans au gré de la nature ,  
Avec les ours disputer la pâture.



De ce chaos l'Amour réparateur  
Fut de leurs loix le premier fondateur.  
Il sçut fléchir leurs humeurs indociles ;  
Les réunit dans l'enceinte des villes :  
Des premiers arts leur donna les leçons ;  
Leur enseigna l'usage des mouïons :  
Chez eux logea l'Amitié sécourable ,  
Avec la Paix , sa sœur inséparable ;  
Et devant tout dans les terroires lieux :  
Fit respecter l'autorité des dieux.  
Tel fut ici le siècle de Cybèle.  
Mais à ce dieu la Terre enfin rebèle ,  
Se rebuta d'une si douce loi ,  
Et de ses mains voulut se faire un roi.  
Tout aussi-tôt , évoqué par la Haine ,  
Sort de ses flancs un monstre à forme humaine ,  
Reste dernier de ces cruels Typhons ,  
Jadis formés dans ses gouffres profonds.  
D'un foible enfant il a le front timide :  
Dans ses yeux brille une douceur perfide.  
Nouveau Prothée , à toute heure , en tous lieux ,  
Sous un faux masque il abuse nos yeux.  
D'abord voilé d'une crainte ingénue ,  
Humble captif , il rampe , il s'insinue ;  
Puis tout-à-coup impérieux vainqueur ,  
Porte le trouble & l'effroi dans le cœur.  
Les trahisons , la noire tyrannie ,  
Le désespoir , la peur , l'ignominie ,

Et le tumulte au regard effaré ,  
Suivent son char de soupçons entouré.  
Ce fut sur lui que la terre ennemie  
De sa révolte appuya l'infamie.  
Bientôt séduits par ses trompeurs appas ,  
Des flots d'humains marcherent sur ses pas.  
L'Amour , par lui dépouillé de puissance ,  
Remonte au ciel , séjour de sa naissance ;  
Et las de voir l'homme sourd à sa voix ,  
Il l'abandonne à son malheureux choix.  
Alors enflé d'une nouvelle audace ,  
L'usurpateur prend son nom & sa place ;  
Et sous ce nom l'erreur de toutes parts ,  
Fait ici-bas flotter ses étendarts.  
C'est de ce temps que nous vîmes éclore  
Tous les malheurs imputés à Pandore.  
La jalousie , allumant ses flambeaux ,  
Creusa dès-lors mille horribles tombeaux ;  
Et des forfaits de plus d'une Médée  
Plus d'un climat vit sa rive inondée.  
On vit regner les desirs effrénés ,  
Qui , secondés des plaisirs forcenés ,  
Mirent au jour monstres & Minotaures ,  
Satyres , Sphinx , Egipans & Centaures.  
Un siècle à l'autre enviant ses fureurs ,  
Imagina de nouvelles horreurs.  
Chaque âge vit augmenter nos misères ;  
Et nos aïeux, plus méchans que leurs peres ;

Mirent au jour des fils plus méchans qu'eux ,  
Bientôt suivis par de pires neveux.  
Enfin , le ciel touché de nos disgraces ,  
Se résolut d'en effacer les traces ;  
Et tous les dieux convinrent que l'Amour  
Fût renvoyé dans ce mortel séjour ,  
Chacun s'en forme un agréable augure.  
Le seul Amour , l'Amour seul en murmure.  
Qu'a-t-il commis ? Pourquoi seul immolé  
D'entre les dieux sera-t-il exilé :  
Quittera-t-il ces demeures heureuses ,  
Ces régions pures & lumineuses ,  
Séjour brillant de gloire & de clarté ,  
Lieux consacrés à la félicité ,  
Aux doux plaisirs , enfans de l'innocence ,  
Plaisirs qu'échauffe & nourrit sa présence ,  
Vifs sans tumulte , éternels sans ennui ,  
Et que les dieux ne tiennent que de lui ?  
Quoi ! disoit-il , de l'empire céleste  
J'irai descendre en un séjour funeste  
Où l'injustice étale un front serein ;  
Où les mortels au visage d'airain  
De mon fantôme escortant les bannières ,  
De l'innocence ont rompu les barrières  
Et qui d'entr'eux voudra suivre mes pas ?  
Amour , Amour , ne vous allarmez pas ,  
Venez à moi : je connois un azile  
Dont les vertus ont fait leur domicile ,

Un sûr rempart , un lieu de qui jamais  
Vos ennemis ne troubleront la paix.  
Celui qui règne en ce séjour propice ,  
En a banni le coupable artifice ,  
La perfidie au coup d'œil concerté ,  
Et la malice au sourire emprunté.  
Toujours du vrai sa bouche tributaire  
De l'équité porta le caractère.  
Nourri , formé par les neuf doctes Sœurs ,  
Ami des arts , épris de leurs douceurs ,  
Le dieu du Pinde & la sage Minerve  
De leurs trésors l'ont comblé sans réserve.  
Dans ce réduit des Muses habité  
Préside encore une divinité ;  
Car la beauté dont les dieux l'ont ornée ,  
D'un moindre nom seroit trop profanée.  
Un doux accueil , un modeste enjoûment  
Prête à ses traits un nouvel agrément.  
D'enfans ailés une troupe fidelle ,  
Plaisirs , amours voltigent autour d'elle ;  
Et , sans effort , près d'elle retenus ,  
Pour la servir ont oublié Vénus.  
Non , non , Amour : ce n'est point à Cythère ,  
Ni dans ces bois qu'Amathonte révère ,  
Qu'il faut chercher & les jeux & les ris .  
Si vous voulez de vos frères chéris  
Revoir un jour la troupe réunie ,  
N'hésitez point , volez chez Uranie .

Mais ,

Mais à qui vais-je étaler ces propos ?  
Puis-je penser qu'un dieu , qui du chaos  
Débarraffa cette machine ronde ,  
Qui voit , qui meut tous les êtres du monde ,  
De ses ressorts & l'ame & l'instrument ,  
Puisse ignorer son plus riche ornement ?  
Déjà , porté sur les aîles d'Eole ,  
Du haut des cieus je le vois qui s'envole ,  
Plus glorieux d'obéir en sa cour ,  
Que de regner au céleste séjour.  
Conservez bien , généreuse Uranie ,  
Ce dieu puissant , ce céleste génie ,  
Ame du monde , auteur de tous les biens ,  
Par qui , brisant les terrestres liens ,  
D'un vol hardi nos ames élancées  
Jusques au ciel élèvent leurs pensées.  
Sans sa beauté , sans ses dons précieux ,  
La vertu même est moins belle à nos yeux.  
Il la produit sous d'heureux caractères ,  
La dépouillant de ces rides sévères ,  
De qui l'aspect , effrayant les mortels ,  
Leur fait souvent désertier ses autels.  
De son flambeau les flammes immortelles  
Jettent en nous ces vives étincelles ,  
Dont autrefois les héros embrasés ,  
Malgré la mort se sont éternisés.  
Cette chaleur si prompte & si rapide  
Sçut échauffer un Thésée , un Alcide ;

Arma leurs bras pour caïmer l'univers ,  
Et pour venger l'équité mise aux fers :  
Telle est l'ardeur dont ce dieu nous enflamme ;  
Tel est le feu qu'il alluma dans l'ame  
De ce héros aux triomphes instruit ,  
Dont vous tenez la clarté qui vous luit.  
C'est cet amour , ambitieux de gloire ,  
Qui tant de fois consacrant sa mémoire ,  
Lui fit braver les feux & le trépas ,  
Lui fit chercher la guerre & les combats ;  
De Jupiter conduisant le tonnerre ,  
Aux fiers géants faire mordre la terre ;  
Et foudroyant leurs plus forts boulevards ,  
Les écraser sous leurs propres remparts.  
Quelle plus noble & plus vaste industrie  
Porta plus loin l'amour de la patrie ?  
Et quels travaux ont rendu plus parfaits  
L'art de la guerre & les arts de la paix ?  
Vous le sçavez , légions qu'il adore ;  
Vous le sçauvez , peuples plus chers encore ,  
Si quelque jour un loisir plus heureux  
Laisse un champ libre à ses plans généreux.  
Puisse-t-il voir ses nombreuses années  
Toujours de gloire & d'honneur couronnées !  
Et quand la paix reviendra parmi nous ,  
Se réserver à des travaux plus doux ,  
Non moins héros sous l'empire de Rhée ,  
Que quand la terre à Bellone est livrée !

---

*ÉPIÎTRE, III.*

A CLÉMENT MAROT.

**A**MI MAROT, l'honneur de mon pupître,  
Mon premier maître, acceptez cette épître,  
Que vous écrit un humble nourrisson,  
Qui sur Parnasse a pris votre écuillon;  
Et qui jadis en maint genre d'escrime  
Vint chez vous seul étudier la rime.  
Par vous en France, Epîtres, Triolets,  
Rondeaux, Chançons, Ballades, Virelais,  
Gente Epigramme & plaisante Satyre  
Ont pris naissance. En sorte qu'on peut dire:  
De Prométhée hommes sont émanés,  
Et de MAROT joyeux contes sont nés.  
Parquoi sitôt qu'en mon adolescence  
J'eus avec vous commencé connoissance,  
Mon odorat par vos vers éveillé,  
Des autres vers plus ne fut chatouillé;  
Et n'eus repos, jeunesse est téméraire,  
Que ne m'eussiez adopté pour confrere.  
Bien est-il vrai que par le temps meuri,  
D'autres leçons mon esprit s'est nourri;

Écrits divers ont exercé ma plume :  
Mais c'est tout un ; soit raison , soit coutume ,  
Mon nom par vous est encore connu ,  
Dont bien & mal m'est ensemble venu :  
Bien , par trouver l'art de m'être fait lire ;  
Mal , pour avoir des fots excité l'ire ,  
L'ire des fots & des esprits malins.  
Car qui dit fots , dit à malice enclins ;  
Et cherchez bien de Paris jusqu'à Rome ,  
Onc ne verrez sot qui soit honnête-homme.  
Je le soutiens. Justice & vérité  
N'habitent point en cerveau mal monté ;  
Du vieux Zénon l'antique confrérie  
Disoit tout vice être issu d'ânerie ;  
Non que toujours sottise de son chef  
Forme dessein de vous porter méchef ;  
Mais folle erreur d'ignorance complice,  
Fait même effet , & supplée à malice.  
Bien le sçavez , CLÉMENT , mon ami cher :  
Sotte ignorance & jugement léger  
Vous ont jadis , on le voit par vos œuvres ,  
Fait avaler anguilles & couleuvres ;  
Des novateurs complice vous nommant ,  
Ou votre honneur en public diffamant ,  
Soit par blasons plus mordans que vipère ,  
Soit par mensonge , en vous faisant le père  
De tous ces vers bâtards & supposés ,  
Dont les parens sont toujours déguisés ,



Et moi chétif , de vos suivans le moindre ,  
Combien de fois , las ! me suis-je vu poindre  
De traits pareils ? Non qu'on m'ait imputé  
D'avoir jamais nouveautés adoptés ;  
Des gens dévots que j'estime & respecte ,  
Ainsi que vous , je n'ai honni la secte  
Qu'en général , sans aucun désigner ;  
Et fites mal de les égratigner ,  
Vous qui craigniez , disiez-vous , la bourrée ;  
Car ces menins de la cour éthérée  
Sont tous doués d'un appétit strident  
De se venger , quand ils sentent la dent ;  
Et fussiez-vous un saint plus angélique ,  
Plus éminent & plus apostolique  
Que saint Thomas ; s'ils en trouvent moyen ,  
Ils vous feront , le tout pour votre bien ,  
Comme autrefois au bon Savonarole ,  
Que pour le ciel la séraphique école  
Fit griller vif en feu clair & vermeil ,  
Dont il mourut par faute d'appareil.  
Eux exceptés , des bons esprits l'estime  
M'a , comme vous , des fots rendu victime ;  
Car de quels noms plus doux & plus musqués  
Puis-je appeller tant d'esprits disloqués ?  
Comment nommer ce froid énergmène ,  
Qui d'Hélicon chassé par Melpomène ,  
Me défigure en ses vers Ostrogots ,  
Comme il a fait rois & princes d'Argos ?

Comment nommer cet écumeur insigne ,  
Qui des prisons sorti moins blanc qu'un cygne ,  
Vient des neuf Sœurs la fontaine infecter ,  
Et de sa griffe Apollon molester ?  
Et ce trio de louves surannées  
Qui , tour-à-tour à me mordre acharnées ,  
Dans leur fureur semblent s'entreprêter  
L'unique dent qui leur a pu rester ?  
Et cet athée , au teint blême , à l'œil triste ,  
Qui de Servet s'est fait évangéliste ,  
Et qui sifflant Moïse & saint Matthieu ,  
Parle de moi comme il parle de Dieu ?  
Comment enfin nommer cette vermine  
De chiffonniers de la double colline ,  
Qui tous les jours , en dépit d'Apollon ,  
Dans les boursiers de son sacré vallon  
Vont ramassant l'ordure la plus sale ,  
Pour en lever boutique de scandale  
Contre tous ceux qui sont assez sensés  
Pour mépriser leurs vers rapetassés ?

    Tout beau , l'ami , ceci passe sottise ,  
Me direz-vous ; & ta plume baptise  
De noms trop doux gens de tel acabit :  
Ce sont trop bien marouffes que Dieu fit.  
Marouffes soit. Je ne veux vous dédire.  
Passons le mot. Mais je soutiens mon dire :  
C'est qu'en eux tous malice est seulement  
Vice d'esprit & mauvais jugement.

De tout le bien sagesse est le principe.  
De tout le mal sottise est le vrai type ;  
Et si par fois on vous dit qu'un vaurien  
A de l'esprit , examinez-le bien :  
Vous trouverez qu'il n'en a que le casque ;  
Et vous direz , c'est un sot sous le masque.  
En fait d'esprit nous errons trop souvent :  
De feu grégeois , de fumée & de vent  
Presque toujours l'homme se préoccupe ,  
Et sur ce point est imposteur ou dupe.  
Qu'ainsi ne soit. Un fat apprivoisé ,  
Dont l'éloquence est un babil aisé ,  
Et qui doué du talent de Therfite ,  
Parle de tout , sûr de sa réussite ,  
Content , joyeux , hardi , sans jugement ,  
Fait du beau monde à Paris l'ornement ;  
Du plus sévère il réchauffe le flegme ,  
Ses quolibets passent pour apophegme ,  
Ses lieux communs sont propos réfléchis.  
S'il conte un fait , la dame du logis  
De ses bons mots pâme sur son assiette ,  
Et le laquais en rit sous sa serviette.  
Lors chacun crie : O l'esprit éminent !  
Et moi , je dis : Peste l'impertinent !  
Et ne me chault , que sa voix théatrale  
M'ait de Sénèque épuisé la morale ;  
A sa vertu je n'ai plus grande foi  
Qu'à son esprit. Pourquoi cela ? Pourquoi ?

Qu'est-ce qu'esprit ? Raison assaisonnée.  
Par ce mot seul la dispute est bornée.  
Qui dit esprit , dit sel de la raison ;  
Donc sur deux points roule mon oraison :  
Raison sans sel est fade nourriture ;  
Sel sans raison n'est solide pâture :  
De tous les deux se forme esprit parfait ;  
De l'un sans l'autre un monstre contrefait.  
Or , quel vrai bien d'un monstre peut-il naître ?  
Sans la raison puis-je vertu connoître ?  
Et sans le sel dont il faut l'apprêter ,  
Puis-je vertu faire aux autres goûter ?  
Mais rarement à ces hautes matières  
Le peuple ignare élève ses lumières.  
Fausse lueur ses foibles yeux déçoit :  
Dont il avient que tous les jours on voit  
Du nom d'esprit fatuité dotée ,  
Et de vertu sottise étiquetée.  
Car , Dieu merci , dans ce siècle falot  
Nul n'est en tout si bien traité qu'un sot.  
Peuple d'amis autour de lui fourmille ;  
Secrets , dépôts , intérêts de famille ,  
Tout se confie à ce génie exquis ;  
Son conseil même en affaire est requis ;  
Soupçons de lui seroient vrais sacrilèges.  
Bref , qui voudroit nombrer ses privilèges ,  
Auroit plutôt calculé tous les morts ,  
Que dans Paris Finot & ses consorts ,

Dont , par respect je tais ici l'éloge ,  
Ont inférés dans leur martyrologe.  
Mais un esprit solide , illuminé ,  
Du monde entier semble être ennemi né.  
L'homme friand de haute renommée  
Craint tout rieur qui pèse sa fumée ;  
Et ne pouvant son foible vous cacher ,  
Le vôtre au moins il tâche d'éplucher.  
Pour décrier vos lumières suspectes ,  
Il vous suscite un tourbillon d'insectes ,  
Qui , pour vous mettre à leur petit niveau ;  
Vous font sur tout quelque procès nouveau.  
Que si par vers & par joyeux langage  
Votre Apollon s'est tiré hors de page ;  
Miséricorde ! Où fuir ? où vous sauver ?  
Vous allez voir , en dûssiez vous crever ,  
Mille idiots , érigés en Saumaïses ,  
Vous faire auteur des plus viles fadaïses.  
Dès qu'en sa tête un stupide enjoué ,  
Ayant en vain son cerveau secoué  
Pour dégourdir sa pesante Minerve ,  
Aura forgé quelque couplet sans verve ,  
Ou quelques vers platement effrontés ;  
Tout aussi-tôt ces subtils hébétés  
Iront corner votre nom par la ville ,  
Disant : C'est lui , messieurs ; voilà son style.  
Et ce faux bruit , tant soit-il insensé ,  
Ne manquera d'être encor ressaisi

Par cent grimauds rampans sur le Parnasse,  
Peuple maudit & malheureuse race,  
Que votre los fait dessécher d'ennui,  
Et qui maigrit de l'embonpoint d'autrui.  
O triste emploi que celui de la rime !  
En tout autre art, même sans qu'on y prime,  
Devant ses pairs on est interrogé.  
Par Cassini, l'astronome est jugé :  
Homborg peut seul évoquer le chymiste ;  
Et du Verney citer l'anatomiste.  
Mais dans les vers tous s'estiment docteurs :  
Bourgeois, pédans, écoliers, colporteurs,  
Petits abbés, qu'une verve insipide  
Fait barboter dans l'onde Aganippide,  
Sont nos Varrons, nos Murets, nos Daciers,  
Et d'Hélicon seigneurs haut-justiciers.  
Hé, mes amis, un peu moins de superbe :  
Vous avez lu quelque ode de Malherbe :  
Soit. Richelet jadis en racourci  
Vous a de l'art les règles dégrossi :  
Je le veux bien. Vous avez sur la scène  
En vers bouffis fait hurler Melpomène :  
C'est un grand point. Mais ce n'est pas assez.  
Ce métier-ci n'est ce que vous pensez ;  
Minerve à tous ne départ ses largesses.  
Tous savent l'art, peu savent ses finesses ;  
Et croyez-moi, je n'en parle à travers.  
Le jeu d'échecs ressemble au jeu des vers.

Sçavoir la marche , est chose très-unie ;  
Jouer le jeu , c'est le fruit du génie :  
Je dis le fruit du génie achevé ,  
Par longue étude & travail cultivé.  
Donc si Phébus tes échecs vous adjuge ,  
Pour bien juger , consultez tout bon juge :  
Pour bien jouer , hantez les bons joueurs.  
Sur-tout craignez le poison des loueurs.  
Accostez-vous de fidèles critiques.  
Fouillez , puisez dans les sources antiques ;  
Lisez les Grecs , savourez les Latins.  
Je ne dis tous , car Rome a ses Cotins ;  
J'entens tous ceux qui , d'une aîle assurée  
Quittant la terre , ont atteint l'empirée.  
Là trouverez en tout genre d'écrits  
De quoi former vos goûts & vos esprits ;  
Car chacun d'eux a sa beauté précise  
Qui le distingue & forme sa devise.  
Le grand Virgile enseigne à ses bergers  
L'art d'emboucher les chalumeaux légers ;  
Au laboureur , par des leçons utiles ,  
Fait de Cérès hâter les dons fertiles ;  
Puis tout-à-coup , la trompette à la main ,  
Dit les combats du fondateur Romain ,  
Ses longs travaux couronnés de victoire ,  
Et des Césars prophétise la gloire.  
Ovide , en vers doux & mélodieux ,  
Sçut débrouiller l'histoire de ses dieux ;

Trop indulgent au feu de son génie ;  
Mais varié , tendre , plein d'harmonie ,  
Sçavant , utile , ingénieux , profond ,  
Riche , en un mot . s'il étoit moins fécond .  
Non moins brillant , quoique sans étincelle ,  
Le seul Horace en tous genres excelle :  
De Cythérée exalte les faveurs ,  
Chante les dieux , les héros , les buveurs ;  
Des fots auteurs berne les vers ineptes ,  
Nous instruisant par gracieux préceptes  
Et par sermons de joie antidotés.  
Catulle en grace & naïves beautés  
Avant Marot mérita la couronne ;  
Et suis marri que le poivre assaisonne  
Un peu trop fort ses petits madrigaux.  
Tibulle enfin sur patins inégaux  
Faisant marcher la boiteuse élégie ,  
De Cupidon traite à fond la magie.  
Voilà les chefs qu'il vous faut consulter ,  
Lire , relire , apprendre , méditer.  
Lors votre goût conduisant votre oreille ,  
Ne prendra plus le bourdon pour l'abeille ;  
Ni les fredons du \* chantre Cordouan  
Pour les vrais airs du cygne Mantouan.  
Ceci soit dit . Fermons la parenthèse.  
Or vous dirai , pour reprendre ma thèse ,

---

\* *Lucain*.



Ami MAROT , que je vous sçais bon gré  
D'avoir les fots en vos vers dénigré ,  
Et de n'y voir mis au-dessus des anges  
Ceux qui pouvoient démentir vos louanges ;  
Car si quelqu'un chez vous est exalté ,  
Il l'est encor chez la postérité.  
En quoi sur-tout a gagné mon suffrage  
Votre haut sens & vertueux courage.  
Et si d'ailleurs ne vous ai bien suivi ,  
En ce du moins votre amour m'a servi ,  
Que mes écrits , monumens de mon ame ;  
De lâcheté n'ont encouru le blâme :  
Que l'intérêt ne les a conseillés ,  
Ni moins encor le mensonge souillés.  
Non qu'à louer gens de tout caractère  
Je n'eusse pû prêter mon ministère ,  
Et , comme un autre , adulateur soumis ,  
A prix d'honneur m'acquérir des amis.  
Mais au vrai seul ma muse intéressée  
N'a jamais pû rimer que ma pensée ;  
Puis mon Plutarque épluchant les héros ;  
En fait souvent de si petits zéros ,  
Qu'en le lisant , on perd presque l'envie  
De les louer , du moins pendant leur vie ;  
Car fussent-ils en sagesse , en valeur  
Des demi-dieux , il ne faut qu'un malheur :  
Tant que son ame à son corps est soumise ,  
Un demi-dieu peut faire une sottise ,

Et tout d'un temps ses éloges vantés  
Se convertir en contre-vérités.  
Puis vous voilà , messieurs les faiseurs d'odes ,  
Jolis mignons , ainsi que vos pagodes.  
Quant est de moi , je n'ai pris tel effor ;  
J'ai peu loué , j'eusse mieux fait encor  
De louer moins ; non que pincer sans rire  
Soit de mon goût ; je tiens qu'en fait d'écrire ,  
Le meilleur est de rire sans pincer :  
Nous ne devons les vices caresser ;  
Mais d'autre part , il ne faut les reprendre  
Trop aigrement. Les hommes , à tout prendre ,  
Ne sont méchans que parce qu'ils sont fous.  
Ce sont enfans moins dignes de courroux  
Que de risée. Aussi notre Uranie  
N'est , grace au ciel , triste ni rembrunie.  
Je m'en raporte à tout lecteur benin ;  
Et gens sensés craindront plus le venin  
D'un fade auteur , qui dans ses vers en prose  
A tous venans distille son eau-rose ,  
Toujours de sucre & d'anis saupoudré.  
Fiez-vous-y. Ce rimeur si sucré  
Devient amer , quand le cerveau lui tinte ,  
Plus qu'aloës ni jus de coloquinte.  
Bref , je ne puis d'un habil importun  
Flatter les gens. Mais , me dira quelqu'un ,  
Si flatterie en vos rimes n'éclate ,  
Ce n'est jeu sûr pour trouver qui vous flatte.

Soit. Aussi-bien je n'aime les flatteurs,  
Ni n'écris point pour les admirateurs.  
Puis, je ne sçais. Tous ces vers qu'on admire,  
Ont un malheur : c'est qu'on ne les peut lire.  
Et franchement, quoique plus censuré,  
J'aime encor mieux être lû qu'admiré.



---

*EPIITRE IV.*

A M. LE COMTE DE \*\*\*;

**C**OMTE , pour qui , terminant tous délais ,  
Avec Vertu Fortune a fait la paix ,  
Jaçoit qu'en vous gloire & haute naissance  
Soit alliée à titres & puissance ;  
Que de splendeur & d'honneurs mérités  
Votre maison luise de tous côtés :  
Si toutefois ne sont-ce ces bluettes ,  
Qui vous ont mis en l'estime où vous êtes ;  
Car ce n'est pas l'or qui sur nous reluit ,  
Qui nous acquiert renommée & bon bruit.  
Que j'aie un livre ou semblable écriture ,  
Il ne me chault de belle couverture  
Riches fermoirs & dehors non communs ,  
Si le dedans sont discours importuns ,  
Vieil pot-pourri de prose délabrée ,  
Vers de ruelle , ou telle autre denrée.  
Donc , qui met l'homme en estime & crédit ?  
Richesse d'ame , & culture d'esprit :  
Puis joignez-y revenus honorables ,  
Biens de fortune , & titres désirables ;  
Je le veux bien , cela n'y fait nul mal ,  
Mais le premier & le point capital

C'est lui sans plus ; & c'est par-là , beau sire ,  
Que moi chetif vous prise & vous admire.  
En vous ai vu , par un merveilleux cas ,  
Unis & joints Virgile & Mécénas  
De l'un avez la grace & la faconde ;  
De l'autre , accueil & douceur sans seconde.  
En prose & vers êtes passé docteur ,  
Et récitez trop mieux qu'un orateur.  
Ce n'est le tout ; car en chant harmonique  
Non moins primez qu'en rime poétique  
Et s'avez los de bon poétiqueur ,  
Aussi l'avez de bon harmoniqueur.  
Toujours chez vous abonde compagnie  
D'esprits divins , de suivans d'Uranie ;  
Toujours y sont cistres mélodieux ,  
Gentils harpeurs & menestrels joyeux ;  
Et de leur art bien sçavez les rubriques.  
Même on m'a dit qu'aux rives Séquaniques  
N'a pas long-temps sonnerez telle chanson ,  
Qu'hôtes des bois accoururent au son ;  
Si qu'eussiez vu sauter jeunes Dryades ,  
Et de leur lit sortir blanches Nayades.  
Et se disoient : ô qu'il chanfonne bien !  
Seroit-ce point Apollon Delphien ?  
Venez , voyez , tant a beau le visage ,  
Doux le regard , & noble le corsage :  
C'est il , sans faute ; & Nymphes d'admirer ,  
Et les Sylvains entr'eux de murmurer.

Cettui-ci vient pour nos Nymphes séduire ;  
Se disoient-ils , & les pourroit induire  
A quelque mal avec son chant mignon :  
Freres, jettons en l'eau le compaignon.  
Lors le dieu Pan remuant les narines ,  
Cria tout haut des montagnes voisines ,  
De son ami voyant le mauvais pas :  
Ventre de bouc , qu'ai-je entendu là-bas ?  
Rentrez , coquins. Les forêts en tremblèrent ;  
Faunes cornus vers leurs troncs s'envolèrent ,  
Où tout craintifs furent se retirer ,  
Et depuis lors n'ont osé se montrer.  
Voilà comment le bon fils de Mercure  
Vous préserva de sinistre aventure ;  
Nymphes & dieux sur vous veillent ici ;  
Bien sçavent-ils , & le sçavons aussi ,  
Que votre vie acquise & conservée  
Est pour le bien des mortels réservée ;  
Non de mortels de mérite indigens ,  
Mais de mortels de vertus réfulgens.  
Or remplissez vos hautes destinées ,  
Que tous vos ans soient brillantes années ;  
Et cependant nous autres gens de bien  
A notre emploi ne manquerons en rien ,  
Vous admirant non pas dans le silence ,  
Mais par beaux vers & pièces d'éloquence ,  
Tans que puissions une œuvre concevoir  
Digne de vous & de notre vouloir.

---

*EPIITRE V.*

A M. LE COMTE DU LUC ,

*Alors ambassadeur de France en Suisse.*

**M**INISTRE né pour soutenir la gloire  
Du plus grand roi que vante notre histoire,  
Et pour transmettre aux yeux des nations  
De sa vertu les plus nobles rayons :  
Depuis long-temps sur ce bord Helvétique  
J'admire en vous le pouvoir sympathique  
De la raison , lorsque la dignité  
Sçait de ses traits tempérer la fierté ,  
Et retenir par la douceur des charmes  
Les cœurs conquis par la force des armes ;  
Car , après tout , c'est peu de posséder  
L'art de convaincre , il faut persuader.  
Le cœur encor saignant de ses blessures ,  
Dans vos discours , même dans vos censures ,  
Un peuple fier chérit tout à la fois  
Sa liberté , sa patrie & ses loix ;  
Et de-là vient que son ame attentive  
Vole au-devant du joug qui la captive ;  
Et que l'esprit adorant son vainqueur ,  
Prévient en eux les révoltes du cœur.

Mais croyez-vous , pour quitter le haut style ,  
Qu'à vos leçons il soit aussi facile  
De réveiller dans son obscurité  
L'esprit quinteux d'un rimeur dérouté ,  
Qui du sommeil d'une oisive sagesse  
Depuis trois ans goûte en paix la mollesse ;  
Et détrompé des frivoles douceurs  
Dont on s'enivre en suivant les neuf Sœurs ,  
Conçoit enfin que le seul bien suprême  
Est de tout fuir pour se chercher soi-même ?  
Oui , dites-vous. Un ténébreux oubli  
Est du néant le portrait accompli.  
Sur le sommet d'une montagne aride  
Est un vieux temple , où la gloire solide  
Tient son séjour ; & par divers chemins  
Vers ce seul but tendent tous les humains.  
En tout pays , en tout siècle , à tout âge ,  
Du plus haut rang jusqu'au plus bas étage ,  
Princes , guerriers , ministres , courtisans ,  
Prélats , docteurs , gens de robe , artisans ,  
Chacun dans l'ordre où le destin le range ,  
Veut du public mériter la louange.  
Tout homme enfin brûle d'être estimé ,  
Et n'est heureux qu'autant qu'il est aimé.

Fort bien. Je sçais que ce desir frivole  
De notre vie est la grande boussole ,  
Et que souvent nous faisons tous nos soins  
De plaire à ceux que nous prison le moins.



Mais sans chercher si le devoir du sage  
Est de combattre , ou de suivre l'usage ;  
Vous êtes-vous , seigneur , imaginé ,  
Le cœur humain de près examiné  
En y portant le compas & l'équerre ,  
Que l'amitié par l'estime s'acquiere ?  
De grands talens font toujours un grand nom.  
Oui , j'y consens : mais beaucoup d'amis ? Non ,  
De sa grandeur César fut la victime ;  
Et pour trouver tendresse sur estime ,  
Il faut chercher au pays des romans  
Un lieu proscrit même chez les amans.  
Je dis bien plus : aux vertus de Socrate  
Réunissez les dons de Mithridate ,  
Soyez orné de cent talens divers ,  
De vos hauts faits remplissez l'univers ,  
Ayez vingt fois , armé pour la patrie ,  
Fait en vous seul admirer l'industrie ,  
L'art , la valeur d'un parfait général ,  
D'un vrai héros , sage , heureux , libéral ;  
Ajoutez-y l'air , le port , la démarche ,  
Et des ayeux célèbres depuis l'arche :  
Plus vous croirez pouvoir à si haut prix  
Vous acquérir les cœurs & les esprits ,  
Plus vous aurez à combattre la rage  
De cent rivaux que votre gloire outrage ,  
Et qui toujours vous trouvant sur leurs pas ,  
Craignent en vous les vertus qu'ils n'ont pas.

Telle est du cœur la perverse nature.  
*Je ne hais point ces gens*, disoit Voiture,  
Sur le propos d'un fameux cardinal,  
*Dont par le monde on dit un peu de mal :*  
*Si sur la terre aucun ne vous croit digne*  
*D'être haï, c'est un fort mauvais signe.*

Mais, dira-t-on, n'est-il point de vertu  
Franche d'atteinte en ce siècle tortu ?  
Point de talent à couvert de l'envie ?  
Pardonnez-moi. J'en connois dans la vie  
Un, qui met l'homme en pleine sûreté :  
Et quel est-il ? La médiocrité.  
Quelque paîtri que l'on soit de malice,  
On veut paroître ami de la justice ;  
Et pour montrer qu'on a le sens commun,  
Encor faut-il qu'on approuve quelqu'un.  
Joint à cela que la simple machine  
Vers quelque objet toujours nous détermine.  
Mais pour jouir d'un caprice si doux,  
Faites si bien qu'on ne remarque en vous  
Que ce qu'il faut pour donner le courage  
De vous louer, & non pour faire ombrage :  
Ou tenez-vous parfaitement certain  
D'avoir affaire à tout le genre humain.

C'est bien avant pousser le paradoxe ;  
Et ce discours seroit plus orthodoxe,  
Je l'avouïrai, si mes réflexions  
Se renfermoient dans les professions.

Le trop d'éclat peut blesser l'œil superbe  
D'un concurrent ; & c'est le vieux proverbe :  
Le forgeron médit du forgeron ;  
L'homme de cœur est haï du poltron ;  
Flore \* déplaît à la vieille coquette ,  
Et le rimeur porte envie au poète.  
Mais voilà tout ; & sans être insensé ,  
Me direz vous , on n'a jamais pensé  
Que , par exemple , un barbet d'Hippocrène  
Puisse envier Alexandre ou Turenne.  
Excepté ceux qui font même métier ,  
Chez tout le reste on trouve bon quartier.  
Ainsi je veux qu'en faisant sa carrière ,  
Notre vertu trouve quelque barrière :  
Ce sont peut-être un , deux ou trois rivaux  
Importunés de nos heureux travaux ;  
Tandis qu'en nous un juge incontestable  
Sçait respecter la gloire véritable.  
Car le public..... Le public , dites-vous ?  
Oui. Le public , en dépit des jaloux ,  
Hausse la voix , & venge le mérite  
Des attentats de l'envie hypocrite.  
Bon. Justement. C'est sur de tels discours ,  
Que les plus fins s'embarquent tous les jours :  
Mais ce public , l'objet de leurs caresses ,  
Les pousse-t-il aux honneurs , aux richesses ?

---

\* Courtisane fameuse dans l'ancienne Rome.

Sur cet appui font-ils bien affermis  
Contre les traits de leurs fiers ennemis ?  
*Je ne crains point leur haine conjurée.*  
*La voix du peuple est pour moi déclarée :*  
*Je le sers bien.* C'est parler comme il faut ;  
Dormez en paix : vous apprendrez bien-tôt  
Ce que l'on gagne à servir un tel maître ;  
Et l'inconstant vous punira peut-être  
Avant six mois , si ce n'est aujourd'hui ,  
De tout le bien que vous faites pour lui.  
*Quiconque a mis , dit \* un auteur antique ,*  
*Son seul espoir dans l'amitié publique ,*  
*Vit rarement sans trouble & sans chagrin ,*  
*Et n'a jamais fait une heureuse fin.*  
Non qu'à ses yeux on soit sûr de déplaire ,  
Dès qu'on est né vertueux. Au contraire.  
Mais que lui sert de trouver des appas  
Dans la vertu , s'il ne la connoît pas ?  
Si tous les jours son aveugle ignorance  
Lui fait quitter le vrai pour l'apparence ?  
Et si son zèle indiscret , éventé ,  
Fait pis encor que la malignité ?  
Examinons dans les plus grandes choses  
Ses mouvemens , leurs effets & leurs causes.  
Un moine vain , factieux , impudent ,  
Sort de son cloître , & d'un faux zèle ardent

---

\* *Pausanias, ATT.*

Déjà s'apprête à duper cent provinces.  
Il monte en chaire, écoutons : *Tremblez , princes ;*  
*Tremblez , chrétiens. Depuis douze cents ans*  
*Vous n'avez eu foi , piété , ni sens.*  
*Dieu n'a pour vous pris une chair fragile ,*  
*Et de son sang scellé son évangile ,*  
*Qu'afin de tendre en ces siècles troublés*  
*Un nouveau piège aux hommes aveuglés ;*  
*Et de l'église en tout ce long espace*  
*Il n'est resté ni vestige , ni trace.*  
*Suivez-moi donc ; & pour la relever ,*  
*Pour la servir , enfin pour vous sauver ,*  
*Portez par-tout vos fureurs téméraires ,*  
*Abreuvez-vous dans le sang de vos freres ,*  
*Faites trembler le trône de vos rois ,*  
*Foulez aux pieds la nature , les loix ,*  
*La piété , le devoir , la patrie :*  
*Allez. Il dit. Tout s'émeut. Tout s'écrie.*  
Le peuple court aux armes , aux flambeaux ;  
Temples , autels , simulacres , tombeaux ,  
En un instant tout n'est plus dans les villes  
Qu'un vain monceau de pierres inutiles :  
Tristes témoins des brutales fureurs ,  
Dont ce discours a rempli tous les cœurs.

En peu de mots , voilà le protocole  
De ce public , notre superbe idole.  
Veut-on encor quelque autre échantillon  
De ce droit sens qui lui sert d'aiguillon ?

Faut-il ici , rappelant tous ses crimes ,  
Lui confronter cent héros magnanimes ,  
Qu'a sçu noircir son souffle venimeux :  
Des rois puissans , des ministres faneux ,  
Dont à jamais le temps & la mémoire  
Consacreront les vertus & la gloire ?  
Mais à quoi bon retracer dans mes vers  
Le deshonneur de nos ayeux pervers ?  
Laissons périr dans une nuit profonde  
Ces noms affreux & de ligue & de fronde ,  
Qu'a replongés dans l'oubli ténébreux  
L'ange d'un prince aussi sage qu'heureux.  
Parlons-en mieux. Ces horreurs excitées  
Ne peuvent être au public imputées :  
La seule voix de cinq ou six mutins  
Entretenoit nos troubles intestins ,  
Et rassembloit sous ces odieux titres  
Un noir concours d'implacables belîtres ,  
Parmi lesquels se trouvoient , j'en conviens ,  
Enveloppés quelques vrais citoyens ,  
Qui navigeoient sur cette mer profane  
Au gré des flots & de la tramontane.  
Oui , je sçais bien qu'on peut le disculper  
Sur son penchant à se laisser tromper :  
Qu'il fut toujours la dupe des rebelles ;  
Et que malgré tant d'épreuves cruelles ,  
Il ne lui faut qu'un chétif Mandarin  
Pour faire encor crier : au Mazarin.

Mais c'est de-là que je tiens pour maxime ,  
Que qui bâtit sur sa volage estime ,  
Sa sûreté , son bonheur , son appui ,  
Est , s'il se peut , encor plus fou que lui ;  
Et qu'un troisième enfin , qui ne s'applique  
Qu'à consulter l'autorité publique ,  
Et qui prétend que tout est éclairci ,  
Quand il a dit : *Le public juge ainsi* :  
*Je crois en lui comme à tous les apôtres* ,  
Est de beaucoup plus fou que les deux autres.

Car de quel droit à ses vains jugemens  
Prétendrait-on lier mes sentimens ;  
Si devant lui le merveilleux des fables  
Tient toujours lieu des faits les plus palpables ;  
Et si sa haine ou ses affections  
N'ont pour garants que les impressions  
Du premier grand , qui suivant son caprice ,  
Veut ou vous perdre , ou vous rendre service ?  
Un homme en place & caractérisé ,  
Par un pouvoir qui lui rend tout aisé ,  
Fait , au mépris de tous tant que nous sommes ,  
Son favori du plus affreux des hommes ,  
D'un imposteur , d'un fourbe invétéré :  
C'en est assez. Il faut bon gré , mal-gré ,  
Fût-il vingt fois plus larron que Sisyphé ,  
Et plus damné qu'Hérode , ni Caïphe ,  
Le respecter comme un héros d'honneur ,  
Si l'on ne veut déplaire à monseigneur ,

Et s'attirer la fureur inflexible  
D'une cabale à qui tout est possible.  
Non , non : qui veut sagement procéder  
Passé trente ans ne doit plus décider :  
Car , en un mot , le vulgaire stupide  
Ne fuit jamais que le plus mauvais guide ,  
Et ne voit rien qu'à travers les faux jours  
D'un verre obscur qui le trompe toujours.  
D'un œil confus , il cherche , il développe  
Quelques objets. Tournez le télescope :  
Ce qui d'abord lui parut un géant ,  
Semble à ses yeux rentrer dans le néant.  
Je conclus donc que notre vrai salaire  
Doit se borner au plaisir de bien faire ;  
Et qu'à l'écart laissant là les humains ,  
Le sage doit se payer par ses mains.  
Toute vertu qui veut être admirée ,  
De quelque vice est toujours bigarée ;  
Et quand par elle on songe à s'élever ,  
D'un peu de fard il faut l'enjoliver.  
Sans vermillon , sans clinquant , sans affiche ,  
Le saint tout nud se morfond dans sa riche :  
On veut le voir paré de ses habits ,  
Tout brillant d'or , tout chargé de rubis.  
Du peuple alors le zèle s'évertue ,  
Mais il lui faut décorer sa statue :  
Sans l'éblouir on ne peut l'éclairer ;  
Et qui l'instruit , doit le sçavoir leurrer.



Voulez-vous donc gagner sa bienveillance ,  
Et dérober à la nuit du silence  
Ces riches dons , ces talens précieux  
Dont en naissant vous ont doué les cieux ?  
Ce n'est pas tout de briller par vos œuvres :  
Il faut encor des ressorts , des manœuvres ,  
Des partisans chez le sexe dévot ,  
Une cabale , un théâtre ; en un mot ,  
Tout l'attirail des petites adresses ,  
Qui du public captivent les tendresses.  
Alors par-tout vous verrez les mortels  
Faire fumer l'encens sur vos autels ,  
Et vous offrant leurs vœux & leurs hommages ,  
De fleurs sans nombre égayer vos images.  
Mais en échange , adieu tranquillité ,  
Adieu plaisirs , repos & liberté.  
C'est peu d'avoir illustré votre vie  
Par le trépas du dragon de l'envie :  
Nouveau Cadmus , il faut au champ de Mars  
Attaquer seul cent escadrons épars  
Que contre vous la terre fait éclore.  
Ce n'est pas tout : il faut combattre encore  
Mille ennemis invisibles , cachés ,  
A votre char en public attachés ,  
Mais en secret armés pour votre perte ;  
Et qui brûlans d'une rage couverte ,  
Creusent sous main le gouffre ténébreux ,  
Qui doit bien-tôt sous des débris affreux

Enfévelir jusqu'à vos derniers restes :  
Monstres cruels , & d'autant plus funestes ,  
Qu'il n'est poison souvent moins redouté ,  
Que le venin d'un fourbe velouté ,  
Qui , vous cachant sa malice imprévue ,  
Et d'un faux zèle offusquant votre vue ,  
Du voile obscur d'une paisible nuit  
Couvre l'abîme où sa main vous conduit.  
O Jupiter , écarte ce nuage ,  
Et daigne au moins éclairer mon naufrage !  
Mes ennemis ne me font point de peur ;  
Je ne crains rien que mon ami trompeur.

Mais quoi ! Faut-il qu'une crainte futile  
Rende le sage à son siècle inutile ?  
On sçait assez les contretemps divers  
Que la vertu souffre en cet univers.  
Des imposteurs on connoît la souplesse ,  
Et du public la maligne foiblesse ,  
Qui sur les mers , où vous vous engagés ,  
Faisant siffler le vent des préjugés ,  
Voit sans pitié flotter votre fortune  
A la merci d'Eole & de Neptune.  
Mais quand ces dieux armeroient contre vous  
L'onde , la terre & les cieux en courroux ,  
Il est des dieux plus doux , plus équitables ,  
Qui , vous sauvant de leurs mains redoutables ,  
Sçauront pourvoir à votre sûreté  
Contre les fûts de la malignité.

Soit : je veux bien en accepter l'augure ;  
Et j'avouârai , pour parler sans figure ,  
Que par hasard nous voyons quelquefois  
Les gens de bien faire entendre leur voix ,  
Quand du public les fougues méprisées  
Sont , par le temps , à peu-près apaisées.  
Mais s'il s'agit de tenter quelque effort ,  
De partager vos périls , votre sort ,  
De repousser la brigue par la brigue ,  
Ou de forger les ressorts d'une intrigue :  
Cherchez ailleurs. Le plus petit vaurien  
En fera plus que tous vos gens de bien.  
Son zèle actif peut vous rendre service :  
La vigilance est la vertu du vice ;  
Au lieu souvent que vos amis discrets  
Pour vous servir n'ont que de vains regrets.  
Rendez-leur donc un devoir légitime ,  
Efforcez-vous d'acquérir leur estime ,  
Immolez tout à leur noble amitié ,  
Afin qu'un jour leur oisive pitié ,  
Par les douceurs d'une tendre homélie ,  
Puisse enchanter votre mélancolie.  
Mais toutefois , illustres mécontents ,  
En déclamant contre les mœurs du temps ,  
Souvenez-vous que c'est une sottise  
De trop parler des honneurs qu'on méprise :  
Que qui s'érige en censeur de la cour ,  
Doit avant tout la quitter sans retour ;

Et qu'il n'est point de spectacle plus fade ,  
Que les éclats d'un chagrin rétrograde.  
Ce mot d'avis peut , je crois , terminer  
Le long sermon que je viens d'entonner ;  
Et pour quitter la morgue cathédrale ,  
Souffrez , Seigneur , qu'ici de ma morale  
J'ose égayer la sèche vérité  
D'un dernier trait de la fable emprunté.

Aux premiers temps de sa métamorphose ,  
Pour Philomèle à peine encore éclosé  
Les lieux déserts , les paisibles forêts  
Furent long-temps un séjour sans attrait ;  
Et de sa sœur non encor séparée ,  
Du sort d'Itys , des fureurs de Térée ,  
Par des accens du ciel même chéris ,  
Elle instruisoit les peuples attendris.  
D'un monstre obscur le courroux indocile  
Lui fit , dit-on , désertier cet azile.  
Dans les horreurs d'une profonde nuit ,  
Par l'imposture Ascalaphe conduit ,  
Vole ; & bientôt de ses clameurs perfides  
S'en va troubler les folles Piérides ,  
Peuple léger , inquiet , envieux ,  
Qu'un vain babil rend par-tout odieux.  
Quoi ! vous dormez , troupe lâche & muette ,  
Et vous souffrez qu'une voix indiscrete  
Au genre humain , jusqu'ici dans l'erreur ,  
De vos pareils découvre la fureur ?

Le crime affreux d'un époux sanguinaire  
Fait de ses chants le sujet ordinaire :  
Attendez-vous que les mêmes concerts  
De vos forfaits instruisent l'univers ?  
Ces mots hurlés par le monstre nocturne  
Font éclater leur dépit taciturne.  
Déjà l'Aurore au visage riant  
Avoit r'ouvert les portes d'Orient ;  
Et Philomèle exerçant son ramage ,  
Au jour naissant venoit de rendre hommage :  
Quand tout-à-coup , mille cris menaçans  
Glacent sa voix , intimident ses sens.  
A chaque instant redoublent les injures ,  
Les aigres sons , les enroués murmures :  
Point de secours à sa triste douleur.  
Que faire , hélas ? En vain dans son malheur  
Elle eut recours à la troupe mortelle :  
Nul n'accourut. C'en est assez , dit-elle.  
Adieu cités , adieu pompeuses cours ,  
Adieu mortels. Je quitte pour toujours  
Vos vains honneurs , vos plaisirs chimériques ;  
Et loin de vous , chez les ours pacifiques ,  
Je vais chercher dans mon obscurité  
Moins de grandeur & plus de sûreté.



---

*EPIITRE VII.*

A M. LE BARON DE BRETEUIL.

**I**LLUSTRE appui d'une muse agitée ,  
Morte trois ans , & puis resuscitée  
Par le pouvoir de ce sage enchanteur ,  
De mon naufrage heureux réparateur ,  
Par qui ma barque errante & vagabonde  
Fut dérobée au caprice de l'onde.  
Puisque sa loi , que je dois respecter ,  
Sur l'Hélicon m'oblige à remonter :  
Daignez , de grace , à votre heure commode ,  
Vous qui vivez aux sources de la mode ,  
Me dire un mot du style & des écrits  
Qui sont en vogue aujourd'hui dans Paris :  
Car vous sçavez qu'un air de mode impose  
A nos François plus que toute autre chose ;  
Et que par-là le plus mince oripeau  
Se vend par fois mieux que l'or le plus beau.  
J'ai vû le temps ; mais , dieu merci , tout passe ,  
Que Calliope au sommet du Parnasse ,  
Chapperonnée en burlesque docteur ,  
Ne sçavoit plus qu'étourdir l'auditeur

D'un vain ramas de sentences usées ,  
Qui de l'Olympe excitant les nausées ,  
Faisoient souvent , en dépit de ses sœurs ,  
Transir de froid jusqu'aux applaudisseurs.  
Nous avons vû presque durant deux lustres ,  
Le Pinde en proie à de petits illustres ,  
Qui , traduisant Sénèque en madrigaux ,  
Et rebattant des sons toujours égaux ,  
Fous de sang froid , s'écrioient : *Je m'égare ;*  
*Pardon , messieurs , j'imite trop Pindare :*  
Et supplioient le lecteur morfondu  
De faire grace à leur feu prétendu.

Comme eux alors apprenti philosophe ,  
Sur le papier nivelant chaque strophe ,  
J'aurois bien pu du bonnet doctoral  
Embéguiner mon Apollon moral ,  
Et rassembler sous quelques jolis titres ,  
Mes froids dixains rédigés en chapitres :  
Puis grain à grain tous mes vers enfilés ,  
Bien arrondis , & bien intitulés ,  
Faire servir votre nom d'épisode ,  
Et vous offrir sous le pompeux nom d'ode ,  
A la faveur d'un éloge écourté ,  
De mes sermons l'ennuyeuse beauté.  
Mais mon génie a toujours , je l'avoue ,  
Fui ce faux air dont le bourgeois s'engoue ,  
Et ne sçait point , prêcheur fastidieux ,  
D'un sot lecteur éblouissant les yeux ,

Analyser une vérité fade ,  
Qui fait vomir ceux qu'elle persuade ;  
Et qui traînant toujours le même accord ,  
Nous instruit moins qu'elle ne nous endort.

Je sçais que l'art doit pour fin générale  
Se proposer l'instructive morale :  
A ce précepte avec eux je me rends.  
Mais je soutiens, & j'en ai pour garans  
La Grèce entière & le siècle d'Auguste ,  
Que tout auteur mâle, hardi, robuste,  
Doit de ses vers bannir l'instruction ,  
Ou, comme Homère, instruire en action.  
Sur le Parnasse, ainsi que dans la chaire ,  
C'est peu d'instruire, il doit instruire & plaire :  
Remuer l'ame est son premier devoir ;  
Et l'art des vers n'est que l'art d'émouvoir.  
Non que souvent on ne puisse avec grace  
En badinant corriger comme Horace.  
La vérité demande un peu de sel ;  
Et l'enjouement est son air naturel :  
La joie au moins marque une ame sincère.  
J'approuve même un style plus sévère ,  
Lorsque le choix d'un sujet important  
Peut arrêter le lecteur inconstant.  
Mais si jamais nulle ardeur pathétique  
N'échauffe en vous le fléme dogmatique ;  
Si votre feu sous la cendre enterré  
Me montre un cœur faiblement pénétré



Des vérités que votre bouche exprime ;  
Vous avez beau forger rime sur rime ,  
Et m'étaler ces petits traits fleuris ,  
Dont vous charmez les frivôles esprits :  
Vous ne sçauriez avec ce beau système  
Me faire un cœur plus tendre que vous-même ;  
Et je ne vois dans votre air emprunté ,  
Qu'un charlatan sur ses tréteaux monté ,  
Qui pour duper une foule grossière ,  
Lui jette aux yeux une vaine poussière ;  
Et qui toujours sans ame & sans vigueur ,  
Parle à l'esprit , & ne dit rien au cœur.

Vous donc , qui fiers de vos foibles trophées ,  
Croyez voler plus haut que les Orphées ,  
Qui disputez à l'Hercule Gaulois  
L'art d'enchaîner les peuples & les rois :  
Ce n'est pas tout d'agencer des paroles ,  
Et de souffler de froides hyperboles ;  
Il faut sentir , il faut vous élever  
Aux vérités que vous voulez prouver :  
Votre cœur seul doit être votre guide.  
Ce n'est qu'en lui que notre esprit réside ;  
Et tout mortel qui porte un cœur gâté ,  
N'a jamais eu qu'un esprit frelaté.  
De nos travaux c'est-là tout le mystère ;  
Et tout lecteur , à ce seul caractère ,  
Distinguera d'un fat présomptueux  
L'auteur solide & l'homme vertueux.

Votre sagesse , encor mieux que mes rimes ,  
Depuis long-temps vous dicta ces maximes ,  
Illustre ami , dont le cœur épuré  
S'est au vrai seul de tout temps consacré ;  
Et de qui l'œil perçant , inévitable ,  
Au faux brillant fut toujours redoutable.  
Vous le sçavez : dès mes plus jeunes ans ,  
Quand ma raison luttant contre mes sens ,  
Dans les éclairs de ma verve première  
Faisoit à peine entrevoir sa lumière :  
Sous vos drapeaux dans le monde enrôlé ,  
Des vieux auteurs admirateur zélé ,  
J'avois déjà senti leur douce amorce ;  
Et j'essayois d'en pénétrer l'écorce ,  
De démêler leurs cœurs de leurs esprits ,  
Et de trouver l'auteur dans ses écrits.  
Je vis bientôt , instruit par leur lecture ,  
Que tout leur art parloit de la nature :  
Que ces beautés , ces charmes si touchans ,  
Dont le pouvoir m'attachoit à vos chants ,  
Venoit bien moins , héros , que je respecte  
Malgré l'orgueil de la moderne secte ,  
Des vérités que vous nous exprimez ,  
Que du beau feu dont vous les animez.  
Je compris donc qu'aux œuvres de génie ,  
Où la raison s'unit à l'harmonie ,  
L'ame toujours a la première part ,  
Et que le cœur ne pense point par art :

Que tout auteur qui veut , sans perdre haleine ,  
Boire à longs traits aux sources d'Hippocrène ,  
Doit s'imposer l'indispensable loi  
De s'éprouver , de descendre chez soi ,  
Et d'y chercher ces semences de flâme ,  
Dont le vrai seul doit embraser notre ame ;  
Sans quoi jamais le plus fier écrivain  
Ne peut atteindre à cet essor divin ,  
A ces transports , à cette noble ivresse  
Des écrivains de la sçavante Grece.  
Je sçai combien mes débiles talens  
Sont au-dessous de leurs dons excellens.  
Mais si l'ardeur d'entrer dans leur carrière  
M'a du Parnasse entr'ouvert la barrière ;  
Si quelquefois à leurs sons ravissans  
J'ai sçu mêler mes timides accens ,  
Ma muse au moins d'elle-même excitée ;  
Avec mon cœur fut toujours concertée ;  
L'amour du vrai me fit lui seul auteur ,  
Et la vertu fut mon premier docteur.  
Car par ce mot , expliquons-nous de grace ;  
Je n'entends point l'extatique grimace  
D'un faux béat , qui , le front vers les cieux ;  
Aux Chérubins fait par-tout les doux yeux ;  
Et presque sûr d'être le saint qu'il joue ,  
Ne parle à Dieu qu'en lui faisant la moue.  
A cette bouche , à ces yeux contrefaits ,  
De la vertu je connois peu les traits ;

Encore moins à la fausse encolure  
De ce pédant forcé dans son allure ,  
Chez qui l'honneur tout fier d'un faux dehors ,  
N'est qu'une étude , un mystère du corps ,  
Et dont la morgue en douceur travestie  
Prend chez l'orgueil toute sa modestie.  
Vous le verriez bientôt se démasquer ,  
Si l'amour-propre en lui pouvoit manquer.  
L'humble vertu n'est point ce qui l'enchanté ;  
D'un vain parfum c'est l'odeur qui le tente :  
Mais la vertu , souveraine des sens ,  
Ne cherche point les parfums ni l'encens ;  
Et cet orgueil , cet ami des louanges ,  
Antique auteur de la chute des anges ,  
Né dans le sein de leur frère insensé  
Long-temps avant l'univers commencé ,  
Donna naissance à tous les autres vices ,  
Et fut lui seul pere de ses complices.

Où donc est-elle ? Où faut-il la chercher ,  
Cette vertu qui semble se cacher ?  
Cette vertu franche de tout sophisme ,  
Fille du ciel , mere de l'héroïsme ,  
Qui dans le cœur fait germer les esprits ,  
Et donne l'ame aux sublimes écrits ?  
Sans nous tracer des routes incertaines ,  
Nous l'apprendrons de l'oracle \* d'Athenes ;

---

\* *Socrate. Platon , Rep. liv. 6. Sénèque, Epit. 71*

Son vrai séjour est chez la Vérité.  
Nul n'est sur terre exempt d'infirmité.  
Un hypocrite , honnête-homme à sa guise ,  
D'un faux vernis la farde & la déguise.  
Mais l'homme épris du véritable honneur ,  
N'emprunte rien d'un éclat suborneur ,  
Et peu content d'une vaine fumée ,  
Veut de lui seul tenir sa renommée.  
Il ne sçait point par un manège bas  
Faire admirer en lui ce qu'il n'a pas.  
Ami du jour , c'est sa clarté qu'il aime :  
Rien ne le couvre ; & ses foiblesses même  
( Car chacun porte avec soi son levain )  
De ses vertus sont un gage certain.  
D'extérieur , il est vrai , dépourvue ,  
Sa probité frappera peu la vue :  
Toute blancheur cède à l'éclat du fard ,  
Et la nature éblouit moins que l'art.  
Les yeux , sur-tout du vulgaire imbécile ,  
Sont peu touchés d'un air simple & facile.  
Près d'un Tartuſſe arrogant , fastueux ,  
L'homme sincère , uniment vertueux ,  
Ne paroîtra , quelque ardeur qui l'inspire ,  
Qu'un indévot , un mondain , c'est tout dire ,  
De qui le cœur est fort mal dirigé ,  
Et le salut grandement négligé.  
Mais celui-là porte un air bien plus sage ;  
Sa gravité , ses gestes , son visage ,

Tout marque en lui la perle des Catons.  
Il ne rit point ; il pese tous ses tons ;  
Il parle peu , mais il dit des miracles ;  
Ses préjugés sont presque des oracles :  
Aussi jamais il ne douta de rien ;  
Et c'est pourquoi ce grand homme de bien  
Est toujours juste : il le fait bien paroître.  
Comment ? Comment ? C'est qu'il décide en maître.  
Bien répondu. Rien n'est mieux discuté.  
Mais attendons le jour de vérité ,  
Lorsque celui qui juge les justices ,  
Viendra compter nos vertus & nos vices.  
La brigue alors , le crédit , les égards ,  
Disparoîtront au feu de ses regards ;  
Et sa justice incorruptible & prompte  
Nous fera voir , peut-être à notre honte ,  
Cet homme libre au rang de ses élus ,  
Et ce dévot de leur partage exclus.  
C'est en ce jour , que la vertu ternie  
Pourra , sans peur , citer la calomnie ,  
Et que mes yeux par les siens affermis  
Feront trembler mes lâches ennemis.  
Heureux pourtant , heureux à son approche ,  
Si je pouvois me cacher le reproche  
D'avoir moi-même été jusqu'aujourd'hui  
Juste envers eux , criminel envers lui ;  
Et plus sensible au desir de leur plaire  
En faisant bien , qu'au plaisir de bien faire !

Car, je l'avoue ; & j'en suis bien payé ;  
J'ai des humains trop chéri l'amitié.  
Long-temps séduit par de vains artifices,  
A cette idole offrant mes sacrifices ,  
Je crus pouvoir , trop prompt à me flatter ,  
Trouver en eux de quoi les respecter.  
Mais de plus près observant leurs vestiges ,  
Je sçus enfin démêler les prestiges ,  
Dont l'amour-propre , en eux toujours vainqueur ,  
Surprend les yeux pour imposer au cœur.  
Peu m'ont donné le plaisir équitable  
D'aimer en eux la vertu véritable.  
Peu m'ont aussi vû briguer la faveur ,  
Qu'obtient des grands une aveugle ferveur.  
Leur bonté seule éveilla ma paresse ;  
Et courtisan de ma seule tendresse ,  
Sans intérêt j'ai cherché , j'ai trouvé  
Ce peu d'amis , dont le cœur éprouvé ,  
Malgré l'effort de la jalouse envie ,  
Fera toujours le charme de ma vie.

Que n'ai-je pû de vos plaisirs épris ,  
Tendre amitié , dont je sens tout le prix ,  
Dans une joie & si douce & si pure  
Vivre oublié de toute la nature !  
Mais, malgré moi , trop & trop peu connu ,  
J'ai cru du moins , de mes mœurs soutenu ,  
Entre vos bras conjurer la tempête ,  
Que l'imposture élevoit sur ma tête.

Foible rempart , abri toujours peu sûr  
Pour tout esprit libre , sincère & pur ,  
Qui ne sçait point amadouer le crime ,  
Et racheter par une feinte estime  
Les trahisons qu'au vice provoqué  
Dicte la peur de se voir démasqué !  
Car tout l'enfer n'égale point la rage  
D'un furieux que la crainte encourage ,  
Et dont les yeux inquiets , allarmés ,  
Veillent toujours , tandis que vous dormez.  
*Je puis dormir avec toute licence ,*  
Dit la tranquille & sincère Innocence.  
*J'ai des amis sages , dignes de foi ,*  
*Dont l'équité peut répondre pour moi.*  
*Leur amitié que l'honneur seul enflâme ,*  
*A toujours lû dans le fond de mon ame :*  
*Jamais près d'eux je ne me suis contraint.*  
Que craindre donc ? Qui ? Celui qui vous craint ,  
Ce noir brigand , ce corsaire farouche ,  
Dont le portrait souilleroit votre bouche ;  
Cet imposteur , honteux même à nommer ,  
Que par mépris vous n'osez diffamer.  
Vous prétendez couler des jours paisibles ,  
Et prévenir tous ces traits invisibles ,  
Qui , contre vous lancés à tout propos ,  
Ont si long-temps troublé votre repos ?  
Commencez donc par changer votre style ;  
Et sans offrir un hommage inutile



A des amis trop doux , trop généreux ,  
Pour devenir ennemis dangereux ,  
Attachez-vous à ceux dont la furie  
D'aucun remords ne peut être attendrie ;  
A ces vautours de la société ,  
Qui , comme l'eau , boivent l'iniquité ,  
Et dont le cœur farouche , atrabilaire ,  
Immole tout au plaisir de mal faire :  
Monstres pâtris & de boue & de sang ,  
Que Tisiphone a nourri dans son flanc ,  
Dont la malice injuste & forcénée  
Se fait un jeu de notre destinée ;  
Du monde entier en secret abhorrés ,  
Mais en public par crainte réverés ,  
Et de qui l'œil , digne de Polyphème ,  
Fait frissonner , fait fuir la vertu même.  
Voilà les saints que vous devez aimer ,  
Craindre , servir , applaudir , réclamer ,  
Si vous voulez sans trouble & sans scandale  
Jouir des droits acquis à leur cabale.  
Quoi ! direz-vous : Pour ces hommes de fer  
Abandonner ce qu'on a de plus cher ?  
A l'intérêt immoler la justice ,  
Et renier la vertu pour le vice ?  
Non , je ne puis aux démons odieux  
Offrir l'encens que je ne dois qu'aux dieux.  
Vous ne pouvez ? Faites donc votre compte  
De devenir bientôt pour votre honte ,

L'unique objet de toutes leurs noirceurs.  
Préparez-vous à voir ces oppresseurs  
Dans les accès de leur rage ennemie  
Vous barbouiller de leur propre infamie ;  
Et contre vous , par ce chemin tortu ,  
Intéresser le vice & la vertu.  
Heureux encor , si leur complot funeste ,  
Vous dépouillant du seul bien qui vous reste ,  
Ne force un jour vos azyles cachés ;  
Et si vos dieux par l'enfer débauchés ,  
Pleins des vapeurs dont l'erreur les enivre ,  
Ne prennent point leurs traits pour vous poursuivre !  
Car le motif d'une aveugle équité  
Jamais ne manque à l'infidélité ;  
Et l'on sçait trop jusqu'où va l'assurance  
D'un zèle faux conduit par l'ignorance.  
Mais je ne sçai si les plus durs revers  
Qui d'un mortel puissent être soufferts ,  
Si des destins la rigueur inflexible ,  
Si la mort même a rien de plus sensible ,  
Que la douleur de se voir opprimé  
D'un ennemi que nous avons aimé.



## E P I T R E S ,

## L I V R E S E C O N D.

## E P I T R E I I.

A M. L E C O M T E D E \*\*\*.

**H**ÉROS issu de l'illustre origine  
De ces héros que dans la Palestine  
On vit jadis sur les pas de nos rois  
Faire arborer les étendards François ;  
Descendu d'eux , si digne d'en descendre ,  
Quel noble goût , quel penchant doux & tendre ,  
Juge éclairé , protecteur glorieux ,  
Sur Apollon vous fait baisser les yeux  
Dans un pays , dans un temps où les Muses  
De tout accueil , de toute grace exclues ,  
Ne trouvent plus dans la fière grandeur  
Qu'austérité , mépris , haine ou froideur ?

De cet amour qu'en vous elles font naître  
Le vrai principe est facile à connoître :  
Les cœurs , vraiment par les Muses charmés ,  
Furent toujours les cœurs vraiment formés  
Pour s'illustrer , respectables modèles ,  
Par des vertus & des faits dignes d'elles.  
Moi-même ici leur élève imparfait ,  
Pour tout mérite abreuvé de leur lait ,  
De leurs leçons auditeur inutile ,  
Et de Malherbe imitateur futile ,  
Triste jouet & des ans & du sort ,  
Sans facultés , fortune , ni support ,  
Quel autre droit , quel titre légitime ,  
Dans votre cœur m'eût acquis cette estime ,  
Qu'une héroïque & sublime pitié  
Daigne honorer du titre d'amitié ?  
Inestimable & charmante conquête ,  
Qui , me jettant au port par la tempête ,  
M'a fait trouver dans mes adversités ,  
Repos , honneur , joie & félicités !  
Je sçais qu'il est des bontés naturelles ,  
Dont l'œil s'éveille au besoin qu'on a d'elles ,  
Et que chez vous tout mérite opprimé  
Est assuré de plaire & d'être aimé :  
Le plus beau droit des vertus malheureuses  
Est la faveur des ames généreuses ;  
De l'amitié la noble impression  
Y naît toujours de la compassion ;

Mais,

Mais , comme vous , quel cœur vraiment sensible ,  
A la pitié veut se rendre accessible ,  
Et pénétré d'un sentiment si beau ,  
De l'amitié s'imposer le fardeau ?  
Car à quels soins , à quels travaux austères  
N'exposent point les devoirs volontaires  
De l'amitié sacrée ? Et quels liens  
Sont plus pesans , plus étroits que les siens ?  
Que de vertus ! Quel pénible assemblage  
D'activité , de sang-froid , de courage  
Dans un ami fidèle , intelligent ,  
Simple , modeste , & , sans faste , obligeant !  
Mais pour un seul d'une trempe si rare ,  
Combien , hélas ! qui d'un zèle bizarre ,  
Pour vous d'abord follement embarqués ,  
Se font honneur de leurs succès manqués ;  
Et s'aveuglant sur leurs fautes extrêmes ,  
A vos dépens s'en consolent eux-mêmes ?  
Amis de Job , l'un sur vos torts divers  
Inépuisable en reproches amers ,  
Se met en fraix , dogmatiste sévère ,  
De longs sermons dont vous n'avez que faire ,  
Substituant ce pédantesque soin  
A ses secours dont vous auriez besoin.  
L'autre attentif à ne rien entreprendre  
Où sa hauteur risque trop de descendre ,  
Soigneux sur-tout de ne point allarmer  
Vos ennemis prompts à se gendarmer ,

Entr'eux & vous flottant dans le silence ;  
Maintient en paix sa discrète indolence ,  
Content de soi , s'il peut sur ses grands dieux  
Vous protester qu'il n'a pu faire mieux :  
Voilà quels sont vos protecteurs fidèles,  
De l'amitié vénérables modèles.  
Il faut pourtant , le choix est délicat ,  
Etre leur dupe , ou passer pour ingrat ;  
Tant l'amitié , même la plus frivole ,  
Fait respecter le beau nom qu'elle vole.  
Que m'a servi d'aller chercher près d'eux  
Sur leur parole un succès hasardeux ?  
Je n'ai trouvé que caresses trompeuses ,  
Illusions , apparences pompeuses ,  
Le vice orné d'un beau déguisement ,  
Et la vertu , par-tout , également ,  
Hors de crédit ; les petits dans leur sphère  
Faisant le mal , les grands les laissant faire ;  
Assez de cœurs prodigés en bienfaits  
Indifférens & loin de vos souhaits ,  
Prostitués à tous en tout rencontre ,  
Et généreux seulement pour la montre.  
Impertinente & fotte humanité !  
Zèle orgueilleux & sans réalité !  
C'est peu pour moi de voir exempt de blâme  
L'ami bannal , qui pour vous tout de flâme  
Se met en quatre & tente tous moyens  
Pour vous servir & vous plaire en des riens ;

Mais dès qu'il faut en affaire réelle  
Rompre la lance & signaler son zèle ,  
Au pied du mur ce don Quichotte altier  
Chancelle , hésite , & demande quartier :  
Qu'il soit d'ailleurs doux , complaisant , facile ;  
Mais vertueux , non , s'il m'est inutile :  
Ce n'est qu'un cœur , languissant abattu ,  
Bon par foiblesse & non point par vertu.

. . . . .  
. . . . .

Mais s'il échoue , ou vous sert sottement ,  
Préparez-vous à le voir hautement  
Les yeux bouffis d'une fierté nouvelle  
S'en prendre à vous de son peu de cervelle ,  
Vous releguer aux petites-maisons.  
Et n'allez pas , rétif à ses raisons ,  
Vous aviser de ne point y souscrire ;  
Car quelle audace oseroit contredire ,  
Pour disculper l'ingrate vérité ,  
D'un riche sot l'infailibilité ?  
La décisive & hautaine sagesse  
Est annexée à la folle richesse :  
Midas jugeant le frere des neuf Sœurs ,  
Transmit son droit à tous ses successeurs.  
Que si le ciel sur ces sujets indignes  
Voulut verser ses dons les plus insignes ,  
Consolons-nous , le ciel fait toujours bien :  
La raison veut que chacun ait le sien ,

Et la fortune exacte , impartiale ,  
 En ce point seul tient sa balance égale ;  
 Que ne pouvant rendre selon ses vœux  
 Ut sot habile , elle le rend heureux.

. . . . .  
 . . . . .  
 . . . . .  
 . . . . .

Mais après tout , ô mon Mécène unique !  
 De cette gloire aliment chimérique ,  
 Honneur aride & toujours disputé ,  
 Quel avantage aurois-je remporté ,  
 Si d'un grand roi par vous la grace acquise  
 N'eût constaté cette gloire indécise ,  
 Et décoré par ses dons glorieux  
 De mon exil le reproche odieux ?  
 En vous sans doute une si noble idée  
 Fut par le ciel conduite & secondée ,  
 Diroit ici , consacrant la grandeur  
 De vos pareils , cet ami \* , dont l'ardeur  
 Rapporte au ciel tout acte méritoire ,  
 Toute vertu , toute solide gloire.  
 Il parle à vous , grands-hommes , écoutez ;  
 Dans vos bienfaits si justement vantés  
 Si votre cœur ne consulte & n'écoute  
 Que son penchant , vous êtes grands sans doute :

---

\* M. ROLLIN.



Mais ce motif grand & noble en effet  
Suppose encore un motif plus parfait :  
Les actions par le ciel inspirées  
Ne sont qu'au ciel dignement référées :  
Le vrai grand-homme est celui que je voi  
De sa grandeur faire hommage à la foi.  
Le Paganisme , à dire vrai , réclame  
D'autres héros ; mais peut-être en leur ame  
Par leurs vertus ces illustres payens ,  
Sans le sçavoir , étoient déjà chrétiens.  
Devant l'auteur du sincère héroïsme ,  
Toute vertu tient au christianisme ;  
Toute vertu par ses ordres constans ,  
Comme tout vice , est payée en tout temps ;  
Et que sçait-on si ces rayons de gloire  
Dont les couvrit l'éclatante victoire ,  
Si ces lauriers à leur valeur acquis ,  
Si ces états par leurs armes conquis ,  
Dont où sur eux la divine Sagesse  
Fit éclater son immense largesse ,  
Ne furent pas le loyer mérité  
D'un seul bienfait payé par sa bonté ?  
Prix temporel , récompense présente  
D'une action pieuse , bienfaisante ,  
Au gré du ciel pratiquée , & souvent  
Faites par eux vingt ans auparavant.  
Ainsi , quand même à l'espoir du salaire  
Nous bornérions tout motif de bien faire ,

Faisons le bien par ce motif commun ,  
Sûrs du centuple , & de mille pour un :  
Rien ne se perd , toute œuvre fructifie ,  
Tout se retrouve en l'une ou l'autre vie.  
Non toutefois qu'à ces félicités  
Les dons du ciel se trouvent limités ;  
Qu'ainsi ne soit : leur salutaire usage  
Du prix céleste est souvent le présage ;  
Ces biens mortels , cette faveur du sort  
Sont un zéphir qui nous conduit au port.  
L'ami du ciel , en terre heureux d'avance ,  
Ne doit qu'au ciel borner sa récompense ;  
Mais ce ciel même , objet de ses desirs ,  
Ne l'exclut pas des vertueux plaisirs :  
Et pourroit-il dans son pèlerinage  
Se proposer un plus noble partage  
Que le bonheur de devenir l'appui  
De ceux qui font le voyage avec lui ?  
A quelle enseigne , à quel auguste marque  
Distingue-t-on la grandeur d'un monarque ?  
Est-ce à l'éclat de son front radieux ?  
Est-ce aux éclairs qui partent de ses yeux ?  
Est-ce au pouvoir de désoler la terre  
Par le ravage & les feux de la guerre ?  
Non , ce n'est point à ces traits dangereux ,  
Mais au pouvoir de faire des heureux.  
C'est par cet art qu'un citoyen paisible ,  
Qu'un cœur humain , généreux & sensible ;

Par les bienfaits qui partent de ses mains  
Se rend , sans crime , égal aux souverains ;  
Et sur les cœurs dont sa bonté sublime  
Fit la conquête & captiva l'estime ,  
Peut établir par une douce loi  
Sa monarchie , & dire : je suis roi.  
Vivez , regnez sur tout ce qui vous aime ,  
Et dans ce regne avoué du ciel même ,  
Aimez toujours , monarque florissant ,  
De vos sujets le plus obéissant.



---

*EPIITRE II.*

A U R. P. B R U M O Y ,

*Auteur du Théâtre des Grecs.*

**O**UI, cher BRUMOY, ton immortel ouvrage  
Va désormais dissiper le nuage ,  
Où parmi nous le théâtre avili  
Depuis trente ans semble être enseveli ;  
Et l'éclairant de ta propre lumière ,  
Lui rendre enfin sa dignité première.  
De ses débris zélé restaurateur ,  
Et chez les Grecs hardi navigateur ,  
Toi seul as sçu , dans ta pénible course ,  
De ses beautés nous déterrer la source ,  
Et démêler les détours sinueux  
De ce dédale oblique & tortueux ,  
Ouvert jadis par la sœur de Thalie  
Aux seuls auteurs du Cid & d'Athalie ;  
Mais après eux , hélas ! abandonné  
Au goût pervers d'un siècle efféminé ,  
Qui ne prenant pour conseil & pour guide  
Que des leçons de Tibulle & d'Ovide ,

Et n'estimant digne d'être applaudis  
Que les héros par l'amour affaëdis ,  
Nous a produit cette foule incommode  
D'auteurs glacés , qui séduits par la mode ,  
N'exposent plus à nos yeux fatigués  
Que des Romans en vers dialogués ;  
Et d'un fatras de rimes accolées  
Affaïsonnant leurs fadeurs ampoulées ,  
Semblent vouloir par d'immuables loix  
Borner tout l'art du théâtre François  
A commenter dans leurs scènes dolentes  
Du doux Quinault les pandécôtes galantes.

Mais de ce style efflanqué , sans vigueur ,  
J'aime encor mieux l'insipide langueur ,  
Que l'emphatique & burlesque étalage  
D'un faux sublime enté sur l'assemblage  
De ces grands mots , clinquant de l'oraison ,  
Enflés de vent & vuides de raison ,  
Dont le concours discordant & barbare  
N'est qu'un vain bruit , une sottise sanfare ,  
Et qui , par force & sans choix enrôlés ,  
Hurlent d'effroi de se voir accouplés.  
Ce n'est pourtant que sur ces balivernes ,  
Qu'un fol essain d'Euripiïdes modernes ,  
Creux au-dedans , boursoufflés au-dehors ,  
S'est mis en droit , prodiguant ses accords ,  
D'importuner de sa voix imbécille  
Et le théâtre , & la cour & la ville.

Quoi ? diras-tu , ce privilège exquis  
D'un vœu commun leur seroit-il acquis ?  
Le goût public auroit-il par mégarde  
Reçu sa loi du leur ? Dieu nous en garde !  
Il est encor des juges éclairés ,  
Des esprits sains & des yeux épurés ,  
Pour discerner par un choix équitable  
L'or de billon d'avec l'or véritable.  
N'en doutons point : mais , à parler sans fard ,  
Leur petit nombre extrait & mis à part ,  
Que reste-il ? qu'un tas de vains critiques ,  
D'esprits légers , de cerveaux fantastiques ,  
Du faux mérite orateurs dominans ,  
Fades loueurs , censeurs impertinens ,  
Comptant pour rien justesse , ordre , harmonie ,  
Et confondant sous le nom de génie  
Tout mot nouveau , tout trait alambiqué ,  
Tout sentiment abstrait , sophistiqué ,  
Toute morale insipide & glacée ,  
Toute subtile & frivole pensée ;  
Du sens commun déclarés ennemis ,  
Et de l'esprit adorateurs soumis.  
Car c'est l'esprit qui sur-tout enforcelle  
Nos raisonneurs à petite cervelle ,  
Lynx dans le rien , taupes dans le réel ,  
Dont l'œil aigu , perçant , surnaturel ,  
Voyant à plein mille taches pour une  
Dans le soleil , n'en voit point dans la lune.

Voilà quel est le tribunal prudent  
De nos prévôts du Pinde. Cependant  
Si devant eux commençant sa carrière ,  
D'un jeune auteur la muse aventurière  
Vient à s'ouvrir quelque obligeant accès ,  
Et peut enfin par un heureux succès  
Dans les rayons de ces grands météores  
Faire briller ses débiles phosphores .  
Dieu sçait l'orgueil où prompt à se flatter  
Notre étourdi va se précipiter.  
C'étoit d'abord un aspirant timide :  
C'est maintenant un docteur intrépide ;  
Et non content d'inonder tout Paris  
D'un océan de perfides écrits ,  
Et d'étouffer ses libraires crédules  
Sous des monceaux de papiers ridicules ,  
Tels qu'on pourroit , si la cour des neuf Sœurs  
Pour la police avoit ses assesseurs ,  
Ses Sanhédrins & ses Aréopages ,  
Le brûler vif dans ses propres ouvrages.  
En ses accès je ne vous réponds pas ,  
Qu'ayant déjà mis le bon sens à bas ,  
Il n'entreprenne avec la même audace  
De renverser tout l'ordre du Parnasse ;  
Et que la rime attaquée en son fort ,  
De la raison n'éprouve aussi le sort.  
Et pourquoi non ? N'a-t-il pas ses Alcides ?  
Et sans compter tant d'illustres stupides ,

Tant d'aigrefins sur le Parnasse errans ,  
Et tant d'abbés doctement ignorans ,  
Pour s'épauler d'un garant moins indigne ,  
Ne peut-il pas citer l'exemple insigne  
D'un nourrisson du Parnasse avoué ,  
Qui quelquefois dans son style enjoué  
Sçut accorder , quoiqu'avec retenue ,  
Quelque licence à sa muse ingénue ?  
Oui , j'en conviens : mais pour t'humilier ,  
Apprens de moi , fourcilleux écolier ,  
Que ce qu'on souffre , encore qu'avec peine ,  
Dans un Voiture ou dans un La Fontaine ,  
Ne peut passer , malgré tes beaux discours ,  
Dans les essais d'un rimeur de deux jours :  
Que la licence humble , abjecte & founife ,  
Au rang des loix ne sçauroit être admise :  
Qu'un sage auteur qui veut se faire un nom ,  
Peut en user ; mais en abuser , non :  
Et que jamais , quelque appui qu'on lui prête ,  
Mauvais rimeur n'a fait un bon poète  
Que La Fontaine ait donc , je le veux bien ,  
De quelque règle étendu le lien :  
Pour abolir toute loi prononcée ,  
En est-ce assez de l'avoir transgressée ?  
Et puis d'ailleurs par où t'es-tu flatté ,  
Qu'en l'imitant par son mauvais côté ,  
Tu tireras de ta chétive muse  
Tout l'excellent qui lui tient lieu d'excuse ?



Trouveras-tu , raisonnons de sang-froid ,  
Dans les tiroirs de ton génie étroit  
Ces grands pinceaux , dont sa main toujours sûre  
Peignit si bien les traits de la nature ?  
Sçauras-tu , dis-je , ayant bien consulté  
Son coloris & sa naïveté ,  
Dans tes tableaux sous cent nouvelles faces  
Nous présenter toujours les mêmes graces ,  
Et comme lui par cet art enchanteur  
Trouver la clé de l'ame du lecteur ?  
Bon , dira-t-il , le plaisant parallele !  
Le bel emploi pour ma lyre immortelle !  
Outre qu'il est d'un maître tel que moi  
De ne connoître autre guide que soi ,  
De s'éloigner des routes anciennes ,  
Et de n'avoir de règles que les siennes :  
J'ai pris un vol qui m'élève au-dessus  
De la nature & des communs abus ;  
Et le bon sens , la justesse & la rime  
Dégraderaient mon tragique sublime.  
Si ce n'est-là sa réponse , du moins  
C'est sa pensée ; & j'en ai pour témoins  
Ces vers bouffis , où sa muse hydropique  
Nous développe en style magnifique  
Tout le phébus qu'on reproche à Brebeuf  
Enguenillé des rimes du Pont-neuf.  
Déjà tout fier de son propre suffrage ,  
En plein théâtre étalant son plumage ,

Il se panade , & voit le ciel ouvert  
Dans son azur au grand jour découvert;  
Et par hazard si quelque astre propice  
Vient s'en mêler , & fait entrer en lice ,  
Pour l'appuyer , quelque étourneau titré ,  
Quelque veau d'or par Plutus illustré ,  
Ou quelque Née autrefois sœur professe  
Dans Amathonte , aujourd'hui mere abbesse :  
Incontinent vous l'allez voir s'enfler  
De tout le vent que peut faire souffler  
Dans les fourneaux d'une tête échauffée ,  
Fatuité , sur sottise greffée.  
Ouvrez les yeux , ignorans sectateurs  
De mes grossiers & vils compétiteurs.  
Ils tirent tous leur lumière débile  
Des vains secours d'une étude stérile :  
Pour moi , l'éclat dont je brille aujourd'hui ;  
Vient de moi seul , je ne tiens rien d'autrui.  
Mon Apollon ne règle point sa note  
Sur le clavier d'Horace & d'Aristote.  
Sophocle , Eschyle , Homère ni Platon  
Ne m'ont jamais rien appris. Vraiment non ;  
On le voit bien : mais ce qu'on voit encore ,  
C'est que vos fleurs n'ont vécu qu'une aurore ;  
Que votre éclat n'est qu'un feu de la nuit  
Qui disparoît dès que le soleil luit ;  
Et qu'un seul jour détruisant vos chimères ,  
Détruit aussi vos lauriers éphémères.

Car si jamais , de ses erreurs absous ,  
L'œil du Public vient à s'ouvrir sur vous ;  
Tel , dont jadis les faveurs obtenues  
Par vanité vous portoient jusqu'aux nues ,  
Par vanité mettra tous ses ébats  
A vous coëffer du bonnet de Midas ;  
Et devant lui votre gloire ternie  
Ne fera plus qu'un objet d'ironie.  
Voilà le sort & le fatal écueil ,  
Où tôt ou tard vient échouer l'orgueil  
De tous ces nains , petits géans précoces ;  
Que leurs flatteurs érigent en colosses ,  
Mais qu'à la fin le bon sens fait rentrer  
Dans le néant dont on les sçut tirer.  
Dans le néant ? dira quelqu'un peut-être ;  
Pourquoi vouloir anéantir leur être ?  
Lorsqu'un auteur du public abjuré  
Voit contre lui tout bon vent déclaré ,  
Il peut , ailleurs dirigeant sa boussole ,  
Tenter encor le caprice d'Eole :  
Dans la tribune achalander son art ,  
De la questure arborer l'étendart ;  
Ou chez un grand par qui tout se gouverne ,  
Briguer le rang d'important subalterne.  
Oui-dà. Je sçai qu'un mérite commun  
Par cent moyens , si ce n'est assez d'un ,  
Peut s'élever au rang qu'on lui dénie.  
Je sçai de plus que le même génie ,

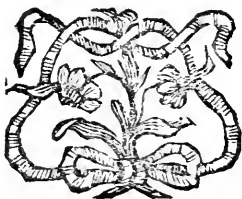
Qui dans un art sçut nous faire exceller ,  
Peut dans tout autre encor nous signaler.  
Mais une fois que la fureur d'écrire  
A , par malheur , établi son empire  
Dans le cerveau d'un rimeur aveuglé ,  
Vuide de sens , & de soi-même enflé :  
C'est une gale , un ulcère tenace ,  
Qui de son sang corrompt toute la masse ,  
Endort son ame , & lui rend ennuyeux  
Tout exercice honnête & sérieux.  
Jouet oisif de son talent futile ,  
N'en attendez rien de bon & d'utile ;  
Séduit sur-tout , & gâté chaque jour  
Par l'amidon des parfumeurs de cour ;  
Car c'est vous seuls , excusez ma franchise ,  
Messieurs les grands , par qui s'immortalise  
Dans son esprit l'incurable travers  
Qui l'abrutit dans l'amour de ses vers.  
A votre rang mesurant vos louanges ,  
Il croit parler la langue des archanges :  
Ce don céleste est un sacré dépôt ,  
Dont il doit compte au public ; & bientôt  
Nous l'allons voir au sommet du Parnasse  
A chaque auteur distribuant sa place ,  
Diéter de là ses dogmes étourdis ,  
Et faire en loi passer tous ses édits ,  
Homologués , selon sa fantaisie ,  
Au tribunal de votre courtoisie.

Car pour le peu que quelque trait saillant ,  
Quelque antithèse , ou quelque mot brillant ,  
D'un vain éclair de lumière imprévûe  
Vienne éblouir votre débile vûe ,  
C'en est assez : tout le reste va bien.  
Le mot fait tout ; la chose ne fait rien.  
C'est un oracle , un héros , un modèle.  
Modèle soit : mais le public rebelle  
Examinant votre petit héros  
Sur son mérite & non sur vos grands mots ,  
Dévoile enfin tout son charlatanisme ;  
Et ce public , fléau du pédantisme ,  
N'épargne pas , quand l'écrit est jugé ,  
Le protecteur plus que le protégé.  
Il vous apprend , qu'un ignorant suffrage  
N'est pas moins sot qu'un ignorant ouvrage :  
Que les grands airs & le ton emphasé  
Au sens commun n'ont jamais imposé :  
Qu'un courtisan , qu'un magistrat habile ,  
Qu'un guerrier même , un Hector , un Achille ,  
En fait de goût n'est pas plus compétant ,  
Qu'en fait de guerre un auteur éclatant :  
Mais que l'orgueil qu'un mérite suprême  
Peut excuser , devient la fadeur même  
Dans le babil d'un petit triolet  
De marmousets , pédans à poil folet ,  
Qui , sans sçavoir , sans règles , sans principes ,  
Du bel esprit se font les prototypes ,

Tranchent sur tout , & veulent à tout prix  
Nous enseigner ce qu'ils n'ont point appris.  
C'est la leçon que vous fait la critique.  
Et pour vous faire un tableau dramatique  
Des contretemps & du sort déplaisant  
A quoi s'expose un esprit suffisant ,  
Qui , soutenu du vent de sa chimère ,  
Pour s'élever sort de son atmosphère ;  
Je finirai ce propos ingénu  
Par le récit d'un conte assez connu ,  
Qu'au bon vieux temps d'un crayon moins profane  
Messier Louis mit en rime Toscane.

Un noble fut dans Venise estimé ,  
Qui général de l'état proclamé ,  
Abandonnant & gondole & chaloupe ,  
En terre-ferme alla joindre sa troupe ;  
Et fièrement sur un cheval Danois  
Se fit grimper pour la première fois.  
A peine assis sur le coursier sublime ,  
Des éperons coup sur coup il s'escrime ;  
Puis le voyant faillir un peu trop fort ,  
Retire à lui la bride avec effort.  
Dans ce conflit , sans ralentir son zèle ,  
Notre écuyer voltigeoit sur la selle ,  
Faisant servir à ses vœux incertains  
Tantôt la botte , & tantôt les deux mains :  
Tant qu'à la fin l'affligé Bucéphale ,  
Qui , faccadé par la bride fatale ,

Se sent encor diffamer les côtés  
Par deux talons de pointes ergotés ;  
Ias de porter un si rude Alexandre ,  
Et ne sçachant des deux auquel entendre ,  
De l'éperon qui le presse d'aller ,  
Ou du bridon qui le fait reculer ,  
Prend son parti , faute , bondit , s'anime ,  
Se dresse ; & jette à bas l'illustrissime ,  
Homme & cheval roulant sur les cailloux ,  
Cheval dessus , & monseigneur dessous.  
Ah ! dit-il lors , mon malheur sert d'école  
A tout galand , qui , né pour la gondole ,  
S'expose à mettre un pied dans l'étrier.  
Chacun doit faire ici-bas son métier.



## EPIITRE III.

## A THALIE.

SI je voulois, ambitieux critique ,  
Réduire en art la comédie antique ,  
Et débrouiller ses mystères divers ;  
J'adresserois ma priere & mes vers  
A ce génie autrefois par Térence  
Emancipé non loin de son enfance ,  
Puis tout-à-coup de son domaine exclus ,  
Evanoui trois cent lustres & plus.  
Mais aujourd'hui que l'art d'un nouveau maître :  
Le plus fameux que la scène ait vû naître ,  
De ce génie abattu de langueur  
A rajeuni la force & la vigueur ;  
Pour expliquer les loix qu'il a tracées ,  
Par-tout , hélas ! déjà presque effacées ,  
Et pour venger leur empire abjuré ,  
De quel flambeau pourrois-je être éclairé ,  
Que des rayons de la muse elle-même  
Qui de son art lui traça le système ,  
Et l'inspirant , lui sçut tout-à-la fois  
Faire connoître & pratiquer ses loix :



C'est donc à vous , ô divine Thalie ,  
A m'enseigner comment s'est rétablie  
Sous un mortel guidé par votre main  
L'intégrité du théâtre Romain ;  
Et par quel sort jaloux de notre gloire ,  
De vos leçons bannissant la mémoire ,  
Tout de nouveau nous le faisons rentrer  
Dans le chaos dont il sçut le tirer.  
De ce progrès , de cette décadence ,  
L'effet certain s'offre avec évidence.  
Tâchons ici d'en marquer , s'il se peut ,  
Le vrai principe & l'invisible nœud.

Tout institut , tout art , toute police  
Subordonnée au pouvoir du caprice ,  
Doit être aussi conséquemment pour tous  
Subordonnée à nos différens goûts.  
Mais de ces goûts la dissemblance extrême ,  
A le bien prendre , est un foible problème ;  
Et quoi qu'on dise , on n'en sçauroit jamais  
Compter que deux ; l'un bon , l'autre mauvais.  
Par des talens que le travail cultive ,  
A ce premier pas à pas on arrive ;  
Et le public , que sa bonté prévient ,  
Pour quelque-temps s'y fixe & s'y maintient.  
Mais éblouis enfin par l'étincelle  
De quelque mode inconnue & nouvelle ,  
L'ennui du beau nous fait aimer le laid ,  
Et préférer le moindre au plus parfait.

Par les Romains, chez les Grecs empruntée,  
L'architecture au plus haut point portée  
Fait admirer encor dans ses débris  
Son goût docile à ses maîtres chéris.  
Elle sçut même enchérir sur leurs graces :  
Mais ce ne fut qu'en marchant sur leurs traces ;  
Et sans risquer ses pas aventurés  
Dans des sentiers de leur route égarés.  
Ainsi par eux s'élevant sur eux même ,  
Elle eût toujours joui du rang suprême  
Et des honneurs à ses travaux acquis ,  
Si ce fléau des arts les plus exquis ,  
Ce corrupteur des sages disciplines ,  
Cet ennemi des plus pures doctrines ,  
L'orgueil aveugle , & l'amour entêté  
Du changement & de la nouveauté ,  
Lui présentant ses perfides amorces ,  
N'eût , par degrés , miné toutes ses forces ,  
Et d'un corps mâle & d'embonpoint orné  
Fait un squelette aride & décharné.  
On vit dès-lors son arrogance énorme  
Fronder le goût de l'antique uniforme.  
Toujours même art , mêmes dimensions ,  
Mêmes contours , mêmes proportions ;  
Temples , palais , places , maisons privées ,  
Frises , frontons , colonnes élevées  
Sur même plan & sur même niveau ;  
Et nul dessein , nul agrément nouveau.

Affranchissons de cette tyrannie ,  
Il en est temps , notre libre génie.  
Cette façade , y compris chaque flanc ,  
A , dites-vous , cent colonnes de rang ?  
Varions là : distinguons-les entr'elles  
Par cent hauteurs , par cent formes nouvelles.  
Ce grand portail d'ornemens dégarni ,  
Plus ouvragé paroîtra moins uni.  
Cet ordre est simple & tout d'une parure ?  
Entassons-y figure sur figure.  
Ce mur avance ? il le faut enfoncer.  
Ce toit s'élève ? il le faut rabaisser.  
Il faut enfin dans sa pédanterie  
Laisser vieillir la froide symétrie ,  
Par ce moyen , loin d'être imitateurs ,  
Nous deviendrons d'illustres inventeurs.

Cette peinture est l'image historique  
Des changemens de la muse comique.  
Telle en ce siècle aux nouveautés enclin  
Fut sa fortune , & tel est son déclin.  
De son génie éteint avec les graces ,  
Il ne restoit ni vestiges ni traces ,  
Avant qu'ARMAND heureux à tout tenter  
Eût entrepris de le ressusciter.  
Mais ce génie , alors en son enfance ,  
Dans son berceau dépourvu d'assistance ,  
Faute d'un maître habile à l'essayer ,  
N'avoit encore appris qu'à bégayer ,

Lorsqu'assisté de Térence & de Plaute  
MOLIÈRE vint , dont la voix ferme & haute  
Lui fit d'abord par de justes leçons  
Articuler & distinguer ses sons.  
Bientôt après sur ses avis fidèles ,  
S'apprivoisant avec ces grands modèles ,  
Et dans leur lice instruit à s'exercer ,  
Il apprit d'eux l'art de les devancer :  
Sous ce grand homme enfin la comédie  
Scut arriver , justement applaudie ,  
A ce point fixe où l'art doit aboutir ,  
Et dont sans risque il ne peut plus sortir.  
Ce fut alors que la scène féconde  
Devint l'école & le miroir du monde ;  
Et que chacun , loin d'en être choqué ,  
Fit son plaisir de s'y voir démasqué.  
Là , le marquis figuré sans emblème ,  
Fut le premier à rire de lui-même ;  
Et le bourgeois apprit sans nul regret ,  
A se moquer de son propre portrait.  
Le sot sçavant , la docte extravagante ,  
La précieuse & la prude arrogante ,  
Le faux dévot , l'avare , le jaloux ,  
Le médecin , le malade ; enfin tous  
Chez une muse en passe-temps fertile  
Vinrent chercher un passe-temps utile.  
Les beaux discours , les grands raisonnemens ,  
Les lieux communs & les beaux sentimens

Furent

Furent bannis de son joyeux domaine ,  
Et renvoyés à sa sœur Melpomene :  
Bref , sur un trône au seul rire affecté ,  
Le rire seul eut droit d'être exalté.  
C'est par cet art qu'elle charma la ville ,  
Et que toujours renfermée en son style ,  
A la cour même où sur-tout elle plut ,  
Elle atteignit son véritable but.  
Quand tout-à-coup la licence fantasque  
Levant sur elle un poignard Bergamasque ,  
Vint à nos yeux de ses membres hachés  
Eparpiller les lambeaux détachés ,  
Et sur la scène , ô honte du Parnasse !  
Reffusciter le vieux monstre d'Horace.  
Mais non : la muse étoit en sûreté ;  
Et son nom seul pouvoit être insulté.  
Que peut contre elle un fantôme stérile ,  
De l'Italie engeance puérile ?  
Ce n'est pas lui de qui l'effort jaloux ,  
Nymphé immortelle , est à craindre pour vous.  
Ce que je crains , c'est ce funeste guide ,  
Cet enchanteur de nouveautés avide ,  
Qui ne pensant qu'à vous assassiner ,  
Du grand chemin cherche à vous détourner ,  
Et vous conduit à votre sépulture  
Par des sentiers de fleurs & de verdure.  
C'est lui qui masque & déguise en phébus  
Vos traits naïfs & vos vrais attributs :

C'est lui chez qui votre joie ingénue  
Languit captive & presque méconnue ,  
Dans ces atours recherchés & fleuris  
Qui semblent faits pour les seuls beaux esprits ;  
Et dont tout l'art qu'en bâillant on admire ,  
Arrache à peine un froid & vain sourire :  
Enfin c'est lui qui de vent vous nourrit ;  
Et qui toujours courant après l'esprit ,  
De Mallebranche élève fanatique ,  
Met en crédit ce jargon dogmatique ,  
Ces argumens , ces doctes rituels ,  
Ces entretiens fins & spirituels ,  
Ces sentimens que la muse tragique ,  
Non sans raison , réclame & revendique ,  
Et dans lesquels un acteur charlatan  
Du cœur humain nous décrit le roman.  
Hé ! ventrebleu , pédagogue infidelle ,  
Décris-nous-en l'histoire naturelle ,  
Diroit celui par qui l'homme au sonnet  
Est renvoyé tout plat au cabinet :  
Expose-nous ses délires frivoles  
En actions , & non pas en paroles ;  
Et ne viens plus m'embrouiller le cerveau  
De ton sublime aussi triste que beau.  
L'art n'est point fait pour tracer des modèles ,  
Mais pour fournir des exemples fidèles  
Du ridicule & des abus divers  
Où tombe l'homme en proie à ses travers.

Quand tel qu'il est on me l'a fait paroître ,  
Je me figure assez quel je dois être ,  
Sans qu'il me faille affiger en public  
D'un froid sermon passé par l'alembic.  
Loin tout rimeur enflé de beaux passages ,  
Qui sur lui seul moulant ses personnages ,  
Veut qu'ils aient tous autant d'esprit que lui ,  
Et ne nous peint que soi-même en autrui.  
Je puis du moins admettre une folie ,  
Qui sert de cure à ma mélancolie ,  
Et m'égayer dans le jeu naturel  
D'un Trivelin qui se donne pour tel :  
Mais un bouffon , qui , lorsque je veux rire ,  
Fait le sophiste , & prétend que j'admire  
Son beau langage & sa subtilité ;  
A dire vrai , le bon sens révolté  
Perd patience à ce babil mystique ,  
Et s'accommode encor moins d'un comique  
Dont la froideur tient la joie en échec ,  
Que d'un tragique où l'œil demeure à sec.

Quoi ? dira-t-on , l'esprit , à votre compte ,  
Ne peut donc plus servir qu'à notre honte ?  
C'est un faussaire , un prévaricateur ,  
De toute règle éternel infrauteur ,  
Et qu'Apollon suivant votre hypothèse  
Devroit chasser du Pinde ? A dieu ne plaise !  
Je sçais trop bien qu'un si riche ornement  
Est de notre art le premier instrument ;

Et que l'esprit , l'esprit seul peut sans doute  
Aux grands succès se frayer une route.  
Ce que j'attaque est l'emploi vicieux  
Que nous faisons de ce présent des cieux.  
Son plus beau feu se convertit en glace ,  
Dès qu'une fois il luit hors de sa place ;  
Et rien enfin n'est plus froid qu'un écrit  
Où l'esprit brille aux dépens de l'esprit.  
Au haut des airs le vol de ma pensée  
Peut m'élever : mais sans le caducée  
De la raison , cet effort ne me sert  
Qu'à prolonger une erreur qui me perd.  
Comme un courfier , que le voyageur ivre  
A dérouté du chemin qu'il doit suivre ;  
Plus il est prompt , diligent & soudain ,  
Plus il s'éloigne & se fatigue en vain.  
N'allons donc plus , déserteurs de nos pères ,  
Sacrifier à nos propres chimères ;  
Et sans risquer un honteux démenti ,  
Tenons-nous en , c'est le plus sûr parti ,  
Au droit chemin tracé par nos ancêtres.  
Tel méprisant l'exemple de ses maîtres ,  
Dans son idée en croit être plus grand ,  
Qui dans le fond n'en est que différent.  
Au suc exquis d'un aliment solide  
Pourquoi mêler notre sel insipide ?  
Si le génie en nous se fait sentir ,  
Et de prison se prépare à sortir ,



Laiſſons agir ſon naturel aimable ,  
Sans abſorber ce qu'il a d'eſtimable  
Dans une mer de frivoles langueurs ,  
Dans ce fatras de morale ſans inœurs ,  
De vérités froides & déplacées ,  
De mots nouveaux , & de fades penſées  
Qui font briller tant d'auteurs importuns ,  
Toujours loués des connoiſſeurs communs ,  
Et, qui pis eſt , loués par l'endroit même  
Qui du bon-ſens mérite l'anathème :  
Car tout novice , en diſant ce qu'il faut ,  
Ne croit jamais s'élever aſſez haut.  
C'eſt en diſant ce qu'il ne doit pas dire ,  
Qu'il s'éblouit, ſe déleſte & s'admire ;  
Dans ſes écarts non moins préſumptueux  
Qu'un indigent ſuperbe & ſaſtueux ,  
Qui, ſe laiſſant manquer du néceſſaire ,  
Du ſuperflu fait ſon unique affaire.  
A nos auteurs ce n'eſt point , entre nous ,  
L'eſprit qui manque ; ils en ont preſque tous :  
Mais je voudrois dans ces nouveaux adeptes  
Voir une humeur moins rétive aux préceptes  
Qui du théâtre ont établi la loi ;  
Ils en auroient mieux profité que moi.  
Mais tout compté , je crois , dieu me pardonne ,  
Que ſi j'étois pourvu , moi qui raiſonne ,  
D'autant d'eſprit qu'ils en ont en effet ,  
Je ferois mieux peut-être qu'ils n'ont fait.

Encor un mot à ces esprits sévères ,  
Qui , du beau style orateurs somnifères ,  
M'allégueront peut-être avec hauteur  
L'autorité de cet illustre auteur ,  
Qui , *dans le sac où Scapin s'enveloppe ,*  
*Ne trouve plus l'auteur du Misanthrope.*  
Non , il ne put l'y trouver , j'en convien :  
Mais ce grand juge y retrouva fort bien  
Le Grec fameux qui sçut en personnages  
Faire jadis changer jusqu'aux nuages ,  
Un cœur d'oiseaux en peuple révééré ,  
Et Plutus même en Argus éclairé.  
Aristophane , aussi bien que Ménandre ,  
Charmoit les Grecs assemblés pour l'entendre ;  
Et Raphaël peignit sans déroger  
Plus d'une fois maint grotesque léger.  
Ce n'est point là flétrir ses premiers rôles :  
C'est de l'esprit embrasser les deux pôles :  
Par deux chemins c'est tendre au même but ,  
Et s'illustrer par un double attribut.  
Songez-y donc , chers enfans d'une muse  
Qui cherche à rire , & que la joie amuse.  
Depuis cent ans deux théâtres chéris  
Sont consacrés l'un aux pleurs , l'autre aux ris.  
Sans les confondre , il faut tâcher d'y plaire ;  
Si toutefois vous n'aimez pas mieux faire  
( Pour distinguer votre sçavoir profond )  
Rire au premier , & pleurer au second.

## ÉPIÎTRE IV.

A MONSIEUR ROLLIN.

**D**OCTE héritier des trésors de la Grece,  
Qui le premier par une heureuse adresse,  
Scus dans l'histoire associer le ton  
De Thucydide à la voix de Platon :  
Sage ROLLIN, quel esprit sympathique  
T'a pu guider dans ce siècle critique,  
Pour échaper à tant d'essains divers  
D'après censeurs qui peuplent l'univers ?  
Toujours croissant de volume en volume,  
Quel bon génie a dirigé ta plume ?  
Par quel bonheur enfin ou par quel art  
As-tu forcé le volage hazard,  
L'aveugle erreur, la chicane insensée,  
L'orgueil jaloux, l'envie intéressée,  
De te laisser en pleine sûreté  
Jouer vivant de ta postérité,  
Et de changer pour toi seul, sans mélange,  
Leurs cris d'angoisse en concerts de louange ?

Tout écrivain vulgaire ou non commun  
N'a proprement que de deux objets l'un ;

Ou d'éclairer par un travail utile ,  
Ou d'attacher par l'agrément du style.  
Car sans cela quel auteur , quel écrit  
Peut par les yeux percer jusqu'à l'esprit ?  
Mais cet esprit lui-même en tant d'étages  
Se subdivise à l'égard des ouvrages ,  
Que du public tel charme la moitié ,  
Qui très-souvent à l'autre fait pitié.  
Du sénateur la gravité s'offense  
D'un agrément dépourvu de substance :  
Le courtisan se trouve effarouché  
D'un sérieux d'agrément détaché.  
Tous les lecteurs ont leurs goûts , leurs manies :  
Quel auteur donc peut fixer leurs génies ?  
Celui-là seul qui formant le projet  
De réunir & l'un & l'autre objet ,  
Sçait rendre à tous l'utile délectable ,  
Et l'attrayant , utile & profitable.  
Voilà le centre & l'immuable point ,  
Où toute ligne aboutit & se joint.  
Or ce grand but , ce point mathématique ,  
C'est le vrai seul , le vrai qui nous l'indique.  
Tout hors de lui n'est que futilité ,  
Et tout en lui devient sublimité.  
Sur cette règle , ami , le moindre *Œdipe*  
Peut deviner la source & le principe  
De ce succès , qui pour toi parmi nous  
Accorde , unit & fixe tous les goûts.

La vérité simple , naïve & pure ,  
Par-tout marquée au coin de la nature ,  
Dans ton histoire offre un sublime essai ,  
Où tout est beau , parce que tout est vrai :  
Non d'un vrai sec & crûment historique ;  
Mais de ce vrai moral & théorique ,  
Qui , nous montrant les hommes tels qu'ils sont ,  
De notre cœur nous découvre le fond ,  
Nous peint en eux nos propres injustices ,  
Et nous fait voir la vertu dans leurs vices.  
C'est un théâtre , un spectacle nouveau ,  
Où tous les morts , sortant de leur tombeau ,  
Viennent encor sur une scène illustre  
Se présenter à nous dans leur vrai lustre ;  
Et du public dépourvu d'intérêt ,  
Humbles acteurs , attendre leur arrêt.  
Là retraçant leurs foiblesses passées ,  
Leurs actions , leurs discours , leurs pensées ;  
A chaque état ils reviennent dicter  
Ce qu'il faut fuir , ce qu'il faut imiter ;  
Ce que chacun , suivant ce qu'il peut être ,  
Doit pratiquer , voir , entendre , connoître ;  
Et leur exemple en diverses façons  
Donnant à tous les plus nobles leçons ,  
Rois , magistrats , législateurs suprêmes ,  
Princes , guerriers , simples citoyens mêmes ,  
Dans ce sincère & fidèle miroir  
Peuvent apprendre & lire leur devoir.

Ne pense pas pourrant qu'en ce langage  
Je vienne ici, préconiseur peu sage,  
Tenter ton zèle humble, religieux,  
Par un encens à toi-même odieux.  
Rassure-toi : non, j'ose te le dire,  
Ce n'est pas toi, cher ROLLIN, que j'admire.  
J'admire en toi, plus justement épris,  
L'auteur divin qui parle en tes écrits,  
Qui par ta main retraçant ses miracles,  
Qui par ta voix expliquant ses oracles,  
T'a librement, & pour prix de ta foi,  
Daigné choisir pour ce sublime emploi :  
Mais qui pouvoit sur tout autre en ta place  
Faire à son choix tomber la même grace,  
Et jusqu'à moi la laisser parvenir,  
S'il n'eût jugé digne de l'obtenir.  
Il a voulu montrer par le suffrage  
Dont sa faveur couronne ton ouvrage,  
Quelle distance il met entre celui  
Qui comme toi ne se cherche qu'en lui;  
Et tout esprit qu'aveugle la fumée  
De ce grand rien qu'on nomme renommée,  
Fantôme errant, qui, nourri par le bruit,  
Fuit qui le cherche, & cherche qui le fuit :  
Mais qui du sort enfant illégitime,  
Et quelquefois misérable victime,  
N'est rien en soi qu'un être mensonger,  
Une ombre vaine, accident passager,

Qui fuit le corps , bien souvent le précède ,  
Et plus souvent l'accourcit ou l'excède.  
C'est lui pourtant , lui , dont tous les mortels  
Viennent en foule encenser les autels.  
C'est cette idole à qui tout sacrifie ,  
A qui durant tout le cours de leur vie  
Grands & petits follement empressés  
Offrent leurs vœux souvent mal exaucés.  
Non que l'espoir d'un succès équitable  
Dans son objet ait rien de condamnable ,  
Ni que le cœur doive s'y refuser ,  
Quand le principe est de s'y proposer  
Du roi des rois la gloire souveraine ,  
Ou du prochain l'utilité certaine.  
Mais si l'amour d'un chatouilleux encens  
Enivre seul notre esprit & nos sens ;  
Si rejetant la véritable gloire ,  
Nous nous bornons à l'honneur illusoire  
De fasciner par nos foibles clartés  
D'un vain public les yeux débilités ,  
Sans consulter par d'utiles prières  
L'unique auteur de toutes les lumières :  
En quelque rang que le ciel nous ait mis ,  
Petits ou grands , ne soyons pas surpris  
Qu'au lieu d'encens , le dégoût populaire  
De notre orgueil devienne le salaire ;  
Ou que du moins nos succès éclatans  
Soient traversés par tous les contre-temps ,

Dont l'ignorance ou l'envie hypocrite  
Troublent toujours tout aveugle mérite ,  
Qui n'écoutant , n'envisageant que soi ,  
Borne à lui seul son objet & sa loi.  
C'est-là peut-être , ami , je le confesse ,  
( Car c'est ainsi que l'orgueil nous abaisse )  
Ce qui du ciel irritant le courroux ,  
M'a suscité tant d'ennemis jaloux ,  
Qu'une brutale & lâche calomnie  
Acharne encor sur ma vertu ternie ;  
Et qui toujours dans leurs propres couleurs  
Cherchent la mienne , & mes traits dans les leurs ,  
Triste loyer , châtimement lamentable  
D'un amour-propre , il est vrai , plus traitable ,  
Et de vapeurs moins qu'un autre enivré ,  
Mais dans soi-même encor trop concentré ,  
Et ne cherchant dans ses vains exercices  
Qu'à contenter ses volages caprices !  
Quelques efforts qu'ait toutefois tenté  
De leur courroux l'âpre malignité ,  
Pour infecter l'air pur que je respire ,  
J'ai sçu tirer au moins , ou , pour mieux dire ,  
Le ciel m'a fait tirer par ses secours  
Un double fruit de leurs affreux discours :  
L'un d'entrevoir , que dis-je ? de connoître  
Dans ce fléau la justice d'un maître ,  
Qui ne tolere en eux des traits si faux ,  
Que pour punir en nous de vrais défauts ;



L'autre , d'apprendre à ne leur plus répondre  
Que par des mœurs dignes de les confondre ;  
A les laisser croupir dans le mépris  
Dont le public les a déjà flétris ;  
A fuir enfin toute escrime inégale ,  
Qui d'eux à nous rempliroit l'intervalle.  
Car le danger de se voir insulte  
N'est pas restreint à la difficulté ,  
De réfuter les fables romancières  
De ces fripiers d'impostures grossières ,  
Dont le venin non moins fade qu'amer  
Se fait vomir comme l'eau de la mer.  
Il est aisé d'arrêter leurs vacarmes ,  
Et de les vaincre avec leurs propres armes ;  
Ce n'est pas là le danger capital.  
Le vrai péril est le piège fatal  
Que leur noirceur tend à notre innocence ,  
Pour l'engager dans la même licence ,  
Pour la changer en colere , en aigreur ,  
En médifance , en chicane , en fureur :  
Nous réduisant enfin pour tout sommaire  
A n'avoir plus nul reproche à leur faire ,  
Dès qu'envers nous leurs crimes personnels  
Nous ont rendus envers eux criminels.  
Qu'arrive-t-il de ces lâches batailles ,  
De ces défis, embûches, représailles ?  
C'est qu'en croyant par l'effort de nos coups  
Nous venger d'eux , nous les vengeons de nous.

Qu'en travaillant sur de si faux modèles ,  
Nous devenons leurs copistes fidèles ,  
Donnant comme eux , ridicules héros ,  
A nos dépens la comédie aux fots ,  
Et leur montrant baslement avilie  
Notre sagesse habillée en folie.  
Le bel honneur ! d'attrouper les passans  
Au bruit honteux de nos cris indécens !  
Quelle pitié de prendre ainsi le change !  
N'allons donc point pour blâme ou pour louange  
Dépâiser des talens estimés ,  
Et du public peut-être réclamés ,  
En détournant leur légitime usage  
A des emplois indignes d'un vrai sage ;  
Et nous vengeant par de plus nobles traits ,  
Songeons au fruit qu'à de bien moindres frais  
Peut retirer un solide mérite  
Des ennemis que le sort lui suscite.  
Tous ces travaux dont il est combattu ,  
Sont l'aliment qui nourrit sa vertu.  
Dans le repos elle s'endort sans peine :  
Mais les assauts la tiennent en haleine.  
Un ennemi , dit un célèbre auteur ,  
Est un soigneux & docte précepteur ;  
Fâcheux par fois , mais toujours salutaire ,  
Et qui nous sert sans gage ni salaire :  
Dans ses leçons plus utile cent fois ,  
Que ces amis dont la timide voix

Ctaint d'éveiller notre esprit qui sommeille ,  
Par des accens trop durs à notre oreille.  
A qui des deux en effet m'adresser  
Dans les besoins dont je me sens presser ?  
Est-ce au flatteur qui me loue & m'encense ?  
Est-ce à l'ami qui me tait ce qu'il pense ?  
Par tous les deux séduit au même point ,  
Mon ennemi seul ne me trompe point.  
Du foible ami dépouillant la mollesse ,  
Du vil flatteur dédaignant la souplesse ,  
Son émétique est un breuvage heureux ,  
Souvent utile , & jamais dangereux :  
Car si celui dont la main le prépare ,  
D'empoisonneur porte déjà la tare ,  
Qu'ai-je à risquer ? De son venin chétif  
Son venin même est le préservatif.  
S'il m'a taxé d'une infirmité feinte ,  
La vérité du même coup atteinte  
Sçaura bientôt trouver plus d'un moyen ,  
Pour rétablir son crédit & le mien.  
Mais par malheur , si du mal véritable  
Il trouve en moi le signe indubitable :  
S'il m'avertit par ses cris pointilleux  
D'un vrai levain , d'un ferment périlleux  
Qui de mon sang altère la substance :  
Alors sa haine , & la noire constance  
Dont me poursuit son courroux effronté ,  
Sans qu'il y songe , avancent ma santé.

C'est une épée , un glaive favorable ,  
Qui dans ses mains malgré lui secourable ,  
M'ouvrant le flanc pour abrégér mon sort ,  
Perce l'abcès qui me donnoit la mort.  
Si je guéris , l'intention contraire  
De l'assassin ne fait rien à l'affaire ;  
De son forfait toute l'utilité  
Reste à moi seul , à lui l'iniquité.  
C'est donc à l'homme envers la Providence  
Une bien folle & bien haute imprudence ,  
D'attribuer à son inimitié  
Ce qui souvent n'est dû qu'à sa pitié.  
Ces contre-temps , ces tristes aventures  
Sont bien plutôt d'heureuses conjonctures ,  
Dont le concours l'assiste & le soutient ;  
Non comme il veut , mais comme il lui convient ;  
L'Etre suprême en ses loix adorables ,  
Par des ressorts toujours impénétrables ,  
Fait , quand il veut , des maux les plus outrés  
Naître les biens les plus inespérés.  
A quel propos vouloir donc par caprice  
Intervertir l'ordre de sa justice ,  
Et la tenter par d'aveugles regrets ,  
Ou par des vœux encor plus indiscrets ?  
O si du ciel la bonté légitime  
Daignoit enfin du malheur qui m'opprime ,  
Faire cesser le cours injurieux !  
Si son flambeau deffillant tous les yeux ,

A ma vertu si long-temps poursuivie  
Rendoit l'éclat dont l'implacable envie  
Sous l'épaisseur de ses brouillards obscurs  
Offusque encor les rayons les plus purs !  
Cette prière innocente & soumise ,  
Je l'avoûrai , peut vous être permise ,  
Vous en avez légitimé l'ardeur  
Par votre vie & par votre candeur.  
Votre innocence inflexible & robuste  
N'a point plié sous un pouvoir injuste ;  
Votre devoir est rempli. Tout va bien :  
Soyez en paix ; le ciel fera le sien.  
Il a voulu se réserver la gloire  
De son triomphe & de votre victoire ,  
Et prévenir en vous la vanité ,  
Qu'en votre cœur eût peut-être excité  
Une facile & prompte réussite  
Attribuée à votre seul mérite ;  
Vous épargnant ainsi le dur fardeau  
Et les rigueurs d'un châtiment nouveau.  
Dans nos souhaits , aveugles que nous sommes ,  
Nous ignorons le vrai bonheur des hommes.  
Nous le bornons aux fragiles honneurs ,  
Aux vanités , aux plaisirs suborneurs  
A captiver l'estime populaire ;  
A rassembler tout ce qui peut nous plaire ;  
A nous tirer du rang de nos égaux ;  
A surmonter enfin tous nos rivaux.

Bonheur fatal ! dangereuse fortune ;  
Et que le ciel , que souvent importune  
L'avidité de nos trompeurs desirs ,  
Dans sa colere accorde à nos soupirs.  
Ce n'est jamais qu'au moment de sa chute ,  
Que notre orgueil voit du rang qu'il dispute  
La redoutable & profonde hauteur.  
Ce courtisan qu'enivre un vent flatteur ,  
Vient d'obtenir par sa brigue funeste  
La place dûe au mérite modeste :  
Pour l'exalter tout semble réuni ;  
Il est content. Dites qu'il est puni.  
Il lui falloit cette place éclairée ,  
Pour mettre en jour sa misere ignorée.  
N'allons donc plus par de folles ferveurs  
Prescrire au ciel ses dons & ses faveurs.  
Demandons-lui la prudence équitable ,  
La piété sincère , charitable :  
Demandons-lui sa grace , son amour ;  
Et s'il devoit nous arriver un jour  
De fatiguer sa facile indulgence  
Par d'autres vœux , pourvoyons-nous d'avance  
D'assez de zèle & d'assez de vertus ,  
Pour devenir dignes de ses refus.



## ÉPIÎTRE V.

A MONSIEUR RACINE.

DÉ nos erreurs, tu le sçais, cher RACINE ,  
La déplorable & funeste origine  
N'est pas toujours , comme on veut l'assurer ,  
Dans notre esprit facile à s'égarer ;  
Et sa fierté dépendante & captive  
N'en fut jamais la source primitive.  
C'est le cœur seul , le cœur qui le conduit ,  
Et qui toujours l'éclaire ou le séduit.  
S'il prend son vol vers la céleste voute ,  
L'esprit docile y vole sur sa route :  
Si de la terre il suit les faux appas ,  
L'esprit servile y rampe sur ses pas.  
L'esprit enfin , l'esprit , je le répète ,  
N'est que du cœur l'esclave ou l'interprête ;  
Et c'est pourquoi tes divins précurseurs ,  
De nos autels antiques défenseurs ,  
Sur lui toujours se sont fait une gloire  
De signaler leur première victoire.  
Oui , cher RACINE , & pour n'en point douter ,  
Chacun en soi n'a qu'à se consulter.

Celui qui veut de mon esprit rebelle  
Dompter comme eux la révolte infidelle,  
Pour parvenir à s'en rendre vainqueur,  
Doit commencer par soumettre mon cœur ;  
Et plein du feu de ton illustre pere,  
Me préparer un chemin nécessaire  
Aux vérités qu'Esther va me tracer,  
Par les soupirs qu'elle me fait pousser.  
C'est par cet art que l'auteur de la grace,  
Versant sur toi sa lumière efficace,  
Daigna d'abord, certain de son succès,  
Toucher mon cœur dans tes premiers essais ;  
Et qu'aujourd'hui consommant son ouvrage,  
Et secondant ta force & ton courage,  
Il brise enfin le funeste cercueil  
Où mon esprit retranchoit son orgueil,  
Et grave en lui les derniers caractères,  
Qui de ma foi consacrent les mystères.  
Quelle vertu ! quels charmes tout-puissans  
A son empire asservissent mes sens !  
Et quelle voix céleste & triomphante  
Parle à mon cœur, le pénètre, l'enchanté !  
C'est Dieu : c'est lui, dont les traits glorieux  
De leur éciat frappent enfin mes yeux.  
Je vois, j'entens, je crois : ma raison même  
N'écoute plus que l'oracle suprême.  
Qu'attens-tu donc ? toi dont l'œil éclairé  
Des vérités dont il m'a pénétré ;



Toi dont les chants non moins doux que sublimes,  
Se font ouvert tous les divins abîmes  
Où sa grandeur se plaît à se voiler :  
Qu'attens-tu , dis-je , à nous les révéler ,  
Ces vérités qui nous la font connoître ?  
Et que sçais-tu s'il ne te fit point naître ,  
Pour ramener ses sujets non soumis ,  
Ou consoler du moins ses vrais amis ?  
Dans quelle nuit , hélas ! plus déplorable  
Pourroit briller sa lumière adorable ,  
Que dans ces jours , où l'ange ténébreux  
Offusque tout de ses brouillards affreux ?  
Où franchissant le stérile domaine  
Donné pour borne à la sagesse humaine ,  
De vils mortels jusqu'au plus haut des cieux  
Osent lever un front audacieux ?  
Où nous voyons enfin , l'osai-je dire ?  
La vérité soumise à leur empire ,  
Ses feux éteints dans leur sombre fanal ,  
Et Dieu cité devant leur tribunal ?  
Car ce n'est plus le temps où la licence  
Daignoit encor copier l'innocence ,  
Et nous voiler ses excès monstrueux  
Sous un bandeau modeste & vertueux.  
Quelque mépris , quelque horreur que mérite  
L'art séducteur de l'infame hypocrite ,  
Toujours pourtant du scandale ennemi ,  
Dans ses dehors il se montre affermi ;

Et plus prudent que souvent nous ne sommes ,  
S'il ne craint Dieu , respecte au moins les hommes .  
Mais en ce siècle à la révolte ouvert ,  
L'impiété marche à front découvert :  
Rien ne l'étonne ; & le crime rebelle  
N'a point d'appui plus intrépide qu'elle .  
Sous ses drapeaux , sous ses fiers étendarts ,  
L'œil assuré , courent de toutes parts  
Ces légions , ces bruyantes armées  
D'esprits subtils , d'ingénieux pygmées ,  
Qui sur des monts d'argumens entassés  
Contre le ciel burlesquement haussés ,  
De jour en jour , superbes Encelades ,  
Vont redoublant leurs folles escalades ;  
Et jusqu'au sein de la Divinité  
Portant la guerre avec impunité ,  
Viendront bientôt , sans scrupule & sans honte  
De ses attraits lui faire rendre compte ;  
Et , déjà même , arbitres de sa loi ,  
Tiennent en main . pour écraser la foi ,  
De leur raison les foudres toutes prêtes .  
Y songez-vous , insensés que vous êtes ?  
Votre raison qui n'a jamais flotté  
Que dans le trouble & dans l'obscurité ,  
Et qui rampant à peine sur la terre ,  
Veut s'élever au-dessus du tonnerre ,  
Au moindre écueil qu'elle trouve ici-bas ,  
Bronche , trebuche , & tombe à chaque pas ;

Et vous voulez , fiers de cette étincelle ,  
Chicanner Dieu sur ce qu'il lui révèle ?  
Cessez , cessez , héritage des vers ,  
D'interroger l'auteur de l'univers :  
Ne comptez plus avec ses loix suprêmes ;  
Comptez plutôt , comptez avec vous-mêmes :  
Interrogez vos mœurs , vos passions ,  
Et feuilletons un peu vos actions.  
Chez des amis vantés pour leur sagesse  
Avons-nous vû briller votre jeunesse ?  
Vous a-t-on vus , dans leur choix enfermés ,  
Et de leurs mains à la vertu formés ,  
Chérir comme eux la paisible innocence ,  
Vaincre la haine , étouffer la vengeance ,  
Faire la guerre aux vices insensés ,  
A l'amour-propre , aux vœux intéressés ,  
Dompter l'orgueil , la colere , l'envie ,  
La volupté des repentirs suivie ?  
Vous a-t-on vûs dans vos divers emplois  
Au taux marqué par l'équité des loix  
De vos trésors mesurer la récolte ,  
Et de vos sens appaiser la révolte ?  
S'il est ainsi , parlez : je le veux bien.  
Mais , non. J'ai vu , ne dissimulons rien ,  
Dans votre vie au grand jour exposée  
Une conduite , hélas ! bien opposée.  
Une jeunesse en proie aux vains desirs ,  
Aux vanités , aux coupables plaisirs :

Un fol essain de beautés effrénées ,  
A la mollesse , au luxe abandonnées :  
De faux amis , d'insipides flatteurs ,  
Furent d'abord vos sages précepteurs.  
Bientôt après sur leurs doctes maximes  
En gentillesse érigeant tous les crimes ,  
Je vous ai vus à titre de bel air  
Diviniser des idoles de chair ,  
Et mettre au rang des belles aventures  
Sur leur pudeur vos victoires impures.  
Je vous ai vus , esclaves de vos sens ,  
Fouler aux pieds les droits les plus puissans ;  
Compter pour rien toutes vos injustices ,  
Immoler tout à vos moindres caprices ,  
A votre haine , à vos affections ,  
A la fureur de vos préventions ;  
Vouloir enfin par vos désordres mêmes  
Justifier vos désordres extrêmes ;  
Et sans rougir , enflés par le succès ,  
Vous honorer de vos propres excès.  
Mais au milieu d'un si gracieux songe ,  
Ce ver caché , ce remords qui nous ronge  
Jusqu'au plus fort de vos déréglemens ,  
Vous exposoit à de trop durs tourmens.  
Il a fallu , parlons sans nulle feinte ,  
Pour l'étouffer , étouffer toute crainte ,  
Tout sentiment d'un fâcheux avenir ;  
D'un Dieu vengeur chasser le souvenir ;

Poser en fait qu'au corps subordonnée  
L'ame avec lui meurt ainsi qu'elle est née ,  
Passer enfin de l'endurcissement  
De votre cœur , au plein soulèvement  
De votre esprit : car tout libertinage  
Marche avec ordre ; & son vrai personnage  
Est de glisser par degrés son poison  
Des sens au cœur , du cœur à la raison.  
De-là sont nés , modernes Aristippes ,  
Ces merveilleux & commodes principes ,  
Qui , vous bornant aux voluptés du corps ,  
Bornent aussi votre ame & ses efforts  
A contenter l'agréable imposture  
Des appétits qu'excite la nature.  
De-là sont nés , Epictètes nouveaux ,  
Ces plans fameux , ces systèmes si beaux ,  
Qui , dirigeant sur votre prud'homme ,  
Du monde entier toute l'économie ,  
Vous ont appris que ce grand univers  
N'est composé que d'un concours divers  
De corps muets , d'insensibles atômes ,  
Qui par leur choc forment tous ces fantômes  
Que détermine & conduit le hazard ,  
Sans que le ciel y prenne aucune part.  
Vous voilà donc rassurés & paisibles ;  
Et désormais au trouble inaccessibles ,  
Vos jours sereins , tant qu'ils pourront durer ,  
A tous vos vœux n'ont plus qu'à se livrer.

Mais c'est trop peu : de si belles lumières  
 Luiroient en vain pour vos seules paupières ;  
 Et vous devez , si ce n'est par bonté ,  
 En faire part , du moins par vanité ,  
 A ces amis si zélés , si dociles ,  
 A ces beautés si tendres , si faciles ,  
 Dont les vertus conformes à vos mœurs ,  
 Vous ont d'avance assujetti les cœurs.  
 C'est devant eux que vos langues disertes  
 Pourront prêcher ces rares découvertes ,  
 Dont vous avez enrichi vos esprits :  
 C'est à leurs yeux que vos doctes écrits  
 Feront briller ces subtiles fadaïses ,  
 Ces argumens émaillés d'antithèses ,  
 Ces riens pompeux avec art enchaînés  
 Dans d'autres riens fièrement énoncés ,  
 Où la raison la plus spéculative  
 Non plus que vous ne voit ni fond ni rive.  
 Que tardez-vous ? Ces tendres nourriçons  
 Déjà du cœur dévorent vos leçons.  
 Ils comprendront d'abord , comme vous-mêmes ,  
 Tous vos secrets , vos dogmes , vos problèmes ;  
 Et comme vous bientôt même affermis  
 Dans la carrière où vous les aurez mis ,  
 Vous les verrez , glorieux néophytes ,  
 Faire à leur tour de nouveaux prosélytes :  
 Leur enseigner que l'esprit & le corps ,  
 Bien qu'agités par différens ressorts ,

Doivent pourtant toute leur harmonie  
A la matière éternelle , infinie ,  
Dont s'est formé ce merveilleux effain  
D'êtres divers émanés de son sein :  
Que ces grands mots d'ame , d'intelligence ,  
D'esprit céleste , & d'éternelle essence ,  
Sont de beaux noms forgés pour exprimer  
Ce qu'on ne peut comprendre ni nommer :  
Et qu'en un mot , notre pensée altière  
N'est rien au fond que la seule matière  
Organisée en nous pour concevoir ,  
Comme elle l'est pour sentir & pour voir :  
D'où nous pouvons conclure sans rien craindre ,  
Qu'au présent seul l'homme doit se restreindre ,  
Qu'il vit & meurt tout entier ; & qu'enfin  
Il est lui seul son principe & sa fin.  
Voilà le terme où , sur votre parole ,  
Et sur la foi de votre illustre école ,  
Doit s'arrêter dans notre entendement  
Toute recherche & tout raisonnement.  
Car de vouloir combattre les mystères  
Où notre foi puise ses caractères ,  
C'est , dites-vous , grêler sur les roseaux.  
Est il encor d'assez foibles cerveaux ,  
Pour adopter ces contes apocryphes ,  
Du monachisme obscurs hiéroglyphes ?  
Tous ces objets de la crédulité ,  
Dont s'infatue un mystique entêté ,

Pouvoient jadis abuser des Cyrilles ,  
Des Augustins , des Léons , des Basiles.  
Mais quant à vous , grands hommes , grands esprits ,  
C'est par un noble & généreux mépris ,  
Qu'il vous convient d'extirper ces chimères ,  
Epouventail d'enfans & de grand-mères.  
Car aussi-bien par où se figurer ,  
Poursuivez-vous , de pouvoir pénétrer  
Dans ce qui n'est à l'homme vénérable ,  
Qu'à force d'être à l'homme impénétrable ?  
Quel fil nouveau , quel jour fidele & sûr  
Nous guideroit dans ce Dedale obscur ?  
Suivre à tâtons une si sombre route ,  
C'est s'égarer , c'est se perdre. Oui , sans doute ;  
C'est s'égarer , j'en conviens avec vous ,  
Que de prétendre avec un cœur dissous  
Dans le néant des vanités du monde ,  
Dans les faux biens dont sa misère abonde ;  
Dans la mollesse & la corruption ,  
Dans l'arrogance & la présomption ,  
Vous élever aux vérités sublimes  
Qu'ont jusqu'ici démenti vos maximes.  
Non , ce n'est point dans ces obscurités ,  
Qu'on doit chercher les célestes clartés.  
Mais vous voulez , par des routes plus sûres ,  
Vous élancer vers ces clartés si pures ,  
Dont autrefois , dont encore aujourd'hui  
Tant de héros , l'inébranlable appui



Des vérités par le ciel révélées ,  
Font adorer les traces dévoilées ,  
Et tous les jours pleins d'une sainte ardeur ,  
Dans leurs écrits consacrent la splendeur.  
Faites comme eux : commencez votre course :  
Par les chercher dans leur première source :  
C'est la vertu , dont le flambeau divin  
Vous en peut seule indiquer le chemin.  
Domptez vos cœurs , brisez vos nœuds funestes :  
Devenez doux , simples , chastes , modestes ;  
Approchez-vous , avec humilité  
Du sanctuaire où gît la vérité.  
C'est le trésor où votre espoir s'arrête :  
Mais , croyez-moi , son heureuse conquête  
N'est point le prix d'un travail orgueilleux ,  
Ni d'un sçavoir superbe & pointilleux.  
Pour le trouver , ce trésor adorable ,  
Du vrai bonheur principe inséparable ,  
Il faut se mettre en règle , & commencer  
Par asservir , détruire , terrasser  
Dans notre cœur nos penchans indociles ;  
Par écarter ces recherches futiles ,  
Où nous conduit l'attrait impérieux  
De nos desirs follement curieux ;  
Par fuir enfin ces amorces perverses ,  
Ces amitiés , ces profanes commerces ,  
Ces doux liens que la vertu proscrit ,  
Charme du cœur , & poison de l'esprit.

Dès qu'une fois le zèle & la prière  
Auront pour vous franchi cette barrière,  
N'en doutez point, l'auguste vérité  
Sur vous bientôt répandra sa clarté.  
Mais, direz-vous, ce triomphe héroïque  
N'est qu'une idée, un songe Platonique :  
Quoi ! gourmander toutes nos voluptés ?  
Anéantir jusqu'à nos volontés ?  
Tyranniser des passions si belles ?  
Répudier des amis si fidelles ?  
Vouloir de l'homme un tel détachement,  
C'est abolir en lui tout sentiment ;  
C'est condamner son ame à la torture ;  
C'est, en un mot, révolter la nature,  
Et nous prescrire un effort incertain  
Supérieur à tout effort humain.  
Vous le croyez : mais, malgré tant d'obstacles,  
Dieu, tous les jours, fait de plus grands miracles ;  
Il peut changer nos glaçons en buchers,  
Briser la pierre, & fondre les rochers.  
Tel aujourd'hui dégagé de sa chaîne,  
N'écoute plus que sa voix souveraine,  
Et de lui seul faisant son entretien,  
Voit tout en lui, hors de lui ne voit rien ;  
Qui, comme vous, commençant sa carrière,  
Ferma long-temps les yeux à la lumière,  
Et qui peut-être envers ce Dieu jaloux  
Fut autrefois plus coupable que vous.

Pour toi, rempli de sa splendeur divine ,  
Toi qui, rival & fils du grand RACINE ,  
As fait revivre en tes premiers élans  
Sa piété non moins que ses talens :  
Je l'avoûrai ; quelques rayons de flâme ,  
Que par avance eût versés dans mon ame  
La vérité qui brille en tes écrits ,  
J'en eusse été peut-être moins épris ,  
Si de tes vers la chatouilleuse amorce  
N'eût secondé sa puissance & ta force ;  
Et si mon cœur , attendri par tes sons ,  
A mon esprit n'eût dicté ses leçons.



*ÉPIGRAMME VII.**A M. DE BONNEVAL.*

**D**EPUIS le jour où le triste Hippocrate  
S'est asservi ma vieilleffe automate ,  
Et qu'à jamais ses ordres odieux  
Ont interdit toute étude à mes yeux ,  
Cher BONNEVAL , ton commerce magique  
Réveille seul la froideur léthargique  
Du sombre ennui que tes lettres & toi  
Par la lecture écartent de chez moi :  
J'y puise encor dans les sources Stoïques  
Où s'abreuvoient nos oracles antiques.  
De sentimens j'y vois un cœur orné  
Et de bon-sens l'esprit assaisonné ;  
J'y reconnois leur profonde sagesse  
Dans l'art sur-tout d'instruire la jeunesse ,  
A ne chercher le chemin du bonheur  
Que dans celui du véritable honneur ,  
A mépriser l'éclat & le faux lustre  
De la grandeur que le nom seul illustre :  
Car je l'avoue , & tout ce que je voi  
En tout pays , en tout âge en fait foi.

Pour s'attirer le tribut unanime  
D'une sincère & générale estime ,  
Les hauts degrés , la naissance & les biens  
Sont les plus prompts & les plus sûrs moyens :  
Mais sans mérite un si beau privilège  
N'est qu'un filet , un invisible piège  
Que la fortune & nos mauvais démons  
Le plus souvent tendent aux plus grands noms.  
Les dignités n'exigent à leur suite  
Que le respect ; l'estime est gratuite :  
Pour l'obtenir , il faut la mériter ;  
Pour l'acquérir , on la doit acheter.  
Qui ne fait rien pour cet honneur insigne ,  
Plus il est grand , plus il s'en montre indigne.  
Votre noblesse , enfans de la grandeur ,  
Est un flambeau rayonnant de splendeur ,  
Qui , s'il n'épand ses lumières propices  
Sur vos vertus , éclaire tous vos vices.  
Voulez-vous donc , honorables vainqueurs ,  
Vous asservir notre estime & nos cœurs ?  
Proposez-vous pour règle favorite  
De distinguer le vrai du faux mérite ;  
Et , ce pas fait , songez , pour second point ,  
Qu'on ne lui plaît qu'en ne se plaisant point ,  
En soumettant par des efforts extrêmes  
La vanité qui nous cache à nous-mêmes ;  
En consultant ce qu'on doit consulter ;  
En imitant ce qu'on doit imiter ;

Des passions réprimant l'incendie ,  
Et subjuguant la paresse engourdie ,  
Lâche tyran qui n'entraîne après lui  
Que l'ignorance & le stupide ennui.  
Grands de nos jours , cherchez donc vos modèles  
Chez des amis éclairés & fidelles ,  
De qui le nom , l'exemple & les conseils  
Puisse servir de phare à vos pareils ;  
Aimez en eux , quoi qu'elle vous prescrive ,  
La vérité simple , pure & naïve ;  
Et loin de vous chassez tout corrupteur ,  
Tout complaisant , tout stérile flatteur ,  
Qui , le premier en secret prêt à rire  
De vos excès & de votre délire ,  
Approbateur , folâtre & décevant ,  
Vous y replonge encore plus avant.  
De l'honnête-homme en qui le vrai réside ,  
La flatterie inhumaine & perfide  
Est l'éternelle & capitale horreur.  
Quelque dégoût que l'orgueilleuse erreur  
Puisse donner de ses fiers maximes ,  
Ce sont pourtant ces fiertés magnanimes  
Qui du public , ami de la vigueur ,  
Gagnent pour lui le respect & le cœur.  
La vérité soutenant sa querelle  
Combat pour lui comme il combat pour elle ;  
En l'honorant dans ses âpres discours  
Assurez vous aussi de son secours ;

Et sans chercher une amitié solide  
Dans un mérite indulgent & timide ,  
Attachez-vous , jaloux d'être honorés ,  
Aux seuls drapeaux du public révéérés.  
» Mon fils , disoit un Maréchal illustre \* ,  
» Vous achevez votre troisième lustre ;  
» Mais pour pouvoir noblement figurer  
» Dans la carrière où vous allez entrer ,  
» Souvenez-vous , quoique le cœur vous dise ,  
» De ne jamais former nulle hantise  
» Qu'avec des gens dans le monde approuvés ,  
» Chez des amis sages & cultivés.  
» Appliquez-vous sur-tout , c'est le grand livre ,  
» A vous former dans l'art de sçavoir vivre :  
» Dans ce qu'enseigne un commerce épuré ,  
» L'esprit toujours trouve un fond assuré.  
» Quant au surplus , suivez votre génie ;  
» Mais ne marchez qu'en bonne compagnie.  
» Souvenez-vous que de toute action  
» L'autorité fait l'estimation.  
» J'aime mieux voir en compagnie exquise  
» Mon fils au bal , qu'en mauvaise à l'église ;  
» Je ne veux point d'un jeune homme occupé  
» Faire un pédant , un docte anticipé ,  
» Afin qu'un jour , l'épée ou bien la crosse  
» Trouvent un sot dans un Caton précoce ;

---

\* Le Maréchal de La Feuillade.

- » Mais je prétens qu'un cavalier bien né
- » En sçache assez pour n'être point berné
- » Par l'impudence & l'air de dictature
- » Des charlatans de la littérature.
- » Si quelque goût par bonheur vous a lui
- » Pour la lecture , étudiez celui
- » D'un ami sage & qui puisse vous dire
- » Quand , & comment , & quoi vous devez lire.
- » Mille sçavans , jeunes , ne sçavoient rien ;
- » Mais qui sçait mal , n'apprendra jamais bien.
- » Que vos devoirs soient votre grande étude.
- » Tel , pour tout fruit de sa sollicitude
- » Ternit son lustre en voulant trop briller ,
- » Et se dessèche à force de s'enfler.
- » Toute science enfin , toute industrie
- » Qui ne tend point au bien de la Patrie ,
- » Ne sçauroit rendre un mortel orgueilleux
- » Que ridicule au lieu de merveilleux.
- » Avec raison , le sens commun rejette
- » L'homme d'état qui veut être poète ;
- » Et plus encor ce magistrat flûteur
- » Qui de Blavet se fait émulateur ,
- » Et , malgré lui , confus de la misère
- » De se sentir ignorant dans sa sphère ,
- » Ne songe pas que c'est encor l'outrer ,
- » Que de sçavoir ce qu'il doit ignorer.
- » Fuyez sur-tout ces esprits téméraires ,
- » Ces écumeurs de dogmes arbitraires ,



» Qu'on voit tout fiers de leur corruption  
» Alambiquer toute religion ,  
» Du Pyrrhonisme applanissant les routes ,  
» En argumens habiller tous leurs doutes ,  
» Et convertir , subtils sophistiquers ,  
» Leur ignorance en principes vainqueurs.  
» Il ne vous faut que des sages dociles ,  
» Aimés du ciel , & sur la terre utiles ,  
» Qui , de l'honneur louablement jaloux ,  
» Puissent répondre & pour eux & pour vous :  
» Quand vous aurez pour vous la voix des sages  
» Les foux bientôt y joindront leurs suffrages ».

De ces leçons que le bon sens dicta

Qu'arriva t'il ? Le fils en profita :

De ses talens la beauté soutenue ,

D'un choix d'amis de vertu reconnue

Lui fit braver , dès ses jours les plus verds ,

Tous les dangers à la jeunesse offerts ;

Le préserva de ces laines qu'attire

La dédaigneuse & mordante satire :

Toujours affable & jamais refrogné ,

Et quant aux mœurs , sagement éloigné

Dans tous les temps , même en son plus jeune âge 1

Du cagotisme & du libertinage.

Aussi bientôt d'un soin officieux ,

La renommée ouvrant sur lui les yeux ,

Prit la trompette , & de sa voix féconde ,

Fit tout-à-coup sur la scène du monde

A ses vertus prendre un air de hauteur  
Qui l'y plaça comme premier acteur,  
Et vit enfin tous les rayons du pere  
Illuminer une tête si chere;  
Image simple, emblème familier,  
Qui, concluant pour le particulier,  
Peut pour le prince également conclure,  
Et lui montrer, tout au moins en figure,  
D'un grand renom quel est le vrai chemin;  
Qu'un guide sage y conduit; & qu'enfin,  
De la vertu par l'exemple formée  
Naît la solide & stable renommée.



---

---

# ALLEGORIES.

## LIVRE PREMIER.

---

---

### ALLÉGORIE I.

---

#### TORTICOLIS.

C'Est de tout temps que l'erreur adorée  
Au genre-humain semble être consacrée,  
Et que du faux les prestiges subtils  
Ont fait des dieux des monstres les plus vils,  
Le Nil fécond en chimères mystiques,  
A vû jadis ses peuples fanatiques,  
Fous sectateurs de prêtres mensongers,  
Chercher des dieux jusqu'en leurs potagers;  
Pleins de respect, aller dans les gouttières,  
Offrir aux chats leur encens, leurs prières;  
Et, pour surcroît, joindre à ces dieux hagards  
Singes, limiers, crocodiles, renards.

Epris encor d'un zèle plus profane ,  
 L'Inde aujourd'hui voit l'orgueilleux Brachmane  
 Déifier , brutalement zélé ,  
 Le diable même , en bronze cizelé.  
 Mais à quoi bon de l'humaine chimère  
 Chercher si loin une preuve étrangère ?  
 Pourquoi redire en des termes nouveaux  
 Ce qu'ont écrit Juvénal , Despréaux ?  
 Du Talapoin la demeure idolâtre  
 De nos erreurs n'est pas le seul théâtre :  
 Chaque climat , ainsi que l'Indien ,  
 A ses faux dieux ; & l'Europe a le sien.  
 De cette idole , à qui tout est possible ,  
 Je connois trop le courroux inflexible ;  
 Je sçais combien elle hait ses portraits :  
 Mais s'il me faut en adoucir les traits ,  
 Tâchons au moins dans un tour historique ,  
 D'en crayonner l'image allégorique.  
 Osons , du Tasse empruntant le pinceau ,  
 Du sombre empire égayer le tableau ,  
 Et des portraits du hardi Michel-Ange  
 Renouveler le fantasque mélange.  
 Des fictions la vive liberté  
 Peint souvent mieux la fière vérité ,  
 Que ne feroit la froideur monacale  
 D'une lugubre & pesante morale.

Lorsque le ciel par nos maux adouci ,  
 A l'univers dans sa chaîne endurci

Ayant rendu sa liberté première ,  
Sur les humains eut versé sa lumière :  
On dit qu'un jour le roi des noirs climats  
Fit de l'enfer convoquer les états.  
L'ordre donné , la séance réglée ,  
Et des démons la troupe rassemblée ,  
Furent assis les sombres députés  
Selon leur ordre , emplois & dignités.  
Au premier rang le ministre Asmodée ,  
Et Belzébut à la face échaudée ,  
Et Bélial ; puis les diables mineurs ,  
Juges , préfets , intendans , gouverneurs ,  
Représentans le tiers-état du gouffre.  
Alors , assis sur un trône de soufre ,  
Lucifer touffe ; & faisant un signal ,  
Tint ce discours au sénat infernal :

Suppôts d'enfer , redoutables génies ,  
Qui chaque jour peuplez mes colonies ,  
Du noir abîme éternels citoyens ,  
Et de ma fourche invincibles soutiens ,  
Ecoutez-moi. Depuis l'utile trame ,  
Que contre Adam le serpent & la femme  
Sçurent ourdir pour le mettre en nos fers ,  
Tous les mortels dévolus aux enfers ,  
Humbles vassaux condamnés à nos chaînes ,  
Venoient en foule accroître mes domaines.  
Leur long calcul laissoit mes intendans :  
On s'étouffoit dans mes cachots ardens ;

J'élargissois chaque jour nos frontières,  
Et le charbon manquoit à mes chaudières.  
Quels noirs complots, quels ressorts inconnus  
Font aujourd'hui tarir mes revenus ?  
Depuis un mois assemblant mes ministres,  
J'ai feuilleté mes journaux, mes registres :  
De jour en jour l'enfer perd de ses droits ;  
Le diable oisif y souffle dans ses doigts ;  
On s'y morfond, & ma cour décrépite  
Aux vieux damnés va se trouver réduite.  
Parlez : d'où vient ce terrible fléau,  
Par qui périt un royaume si beau ?  
Ainsi parla le ténébreux pontife.  
Chacun se tut. Alors, levant la griffe,  
Leviathan, chancelier de l'enfer,  
Prit la parole, & dit à Lucifer :  
Prince enfumé des ames criminelles,  
Ignorez-tu que des loix éternelles  
Avoient prescrit le temps de ton pouvoir ?  
Il est venu ce temps : O désespoir !  
Du haut du ciel une fille divine  
Est descendue, & jurant ta ruine,  
A, malgré nous, aux humains opprimés  
Ouvrit les cieus tant de siècles fermés.  
La connois tu, cette fille indomptée ?  
Tremblez, démons : son nom est Philothée,  
Amour de Dieu. Lucifer frémissant,  
Pâlit d'horreur à ce nom tout-puissant.

Sortez , dit-il : Je connois ma rivale ,  
C'en est assez. La brigade infernale  
Fuit à ces mots ; & le tyran des morts  
Court de sa fille implorer les efforts.

Près de ce gouffre horrible , épouvantable ,  
Lieu de douleurs , où le triste coupable  
Parmi des flots de bitume enflammé  
Brûle à jamais sans être consumé ;  
Séjour de cris & de plaintes funébres ,  
Est l'ancre impur des anges de ténébres ;  
Ecole antique , où dictant ses leçons ,  
Le noir Sathan forme ses nourrissons.  
Tous les démons qui président aux vices ,  
Sous ce recteur y font leurs exercices.  
Lui seul les dresse ; & ces monstres divers ,  
Qui , répandus dans le triste univers ,  
Ont envahi l'empire sublunaire ,  
Sont tous sortis de ce noir séminaire :  
Tel est l'emploi de ces esprits affreux.  
Mais Lucifer , pour les unir entr'eux ,  
Ayant réglé leur rang hiérarchique ,  
Mit à leur tête une furie étique.  
Monstre qui seul de tous ces faux démons  
A réuni les exécrables dons.  
Humble au-dehors , modeste en son langage ,  
L'austère honneur est peint sur son visage.  
Dans ses discours regne l'humanité ,  
La bonne-foi , la candeur , l'équité.

Un miel flatteur sur ses lèvres distille ,  
 Sa cruauté paroît douce & tranquille ,  
 Ses vœux au ciel semblent tous adressés,  
 Sa vanité marche les yeux baissés,  
 Le zèle ardent masque ses injustices ,  
 Et sa mollesse endosse les cilices.  
 Jadis la fraude & l'orgueil fastueux  
 Mirent au jour cet être monstrueux ;  
 Et se voyant sans espoir de famille ,  
 Le vieux Sathan l'adopta pour sa fille.  
 On dit qu'alors tout l'enfer s'assembla ;  
 Et que par choix le conseil l'appella  
 TORTICOLIS , figure symbolique  
 De son col tors & de sa tête oblique.

Sathan l'aborde , & lui parle en ces mots :  
 Fille d'enfer , si dans mes noirs cachots  
 Tu tins toujours la plus illustre place ;  
 Si la fureur , la vengeance , l'audace ,  
 La jalousie & ses tragiques sœurs ,  
 T'ont fait sucer leur lait & leurs noirceurs ,  
 Souffriras-tu qu'une rivale altière  
 Du genre-humain devienne l'héritière ?  
 Que Philothée insultant aux enfers ,  
 De mes captifs ose briser les fers ?  
 Réveille-toi. Venge notre infamie :  
 Cours détrôner ma superbe ennemie.  
 Sers mon courroux , ma fille ; & montre-toi :  
 Le digne appui d'un pere tel que moi.



A ce discours l'inférieure harpie  
Éremit de rage ; & sur sa tête impie  
Faisant siffler ses serpens furieux ,  
Prend son effor vers les terrestres lieux.

O jours ! ô temps féconds en saints modèles ;  
Où tous les cœurs équitables , fidèles ,  
Ne connoissoient de biens purs & parfaits ,  
Que l'amitié , la justice & la paix ;  
Où le vieillard mouroit dans l'innocence ;  
Où l'opulent signaloit sa puissance  
Plus par ses dons que par ses revenus :  
Siècles heureux ! qu'êtes-vous devenus ?  
Le pauvre alors contemploit sa misère  
Sans nul effroi ; le riche étoit son frère.  
La convoitise étoit un monstre affreux.  
Sur les débris du foible malheureux  
Le plus avare eût tremblé de s'accroître.  
La charité même regnoit au cloître.  
Torticolis & ses mensonges vains  
Étoient alors ignorés des humains.  
Mais l'univers , martyr de son audace ,  
A son abord changea bientôt de face ;  
Et par degrés ce monstre accrédité ,  
Chassa bientôt & zèle & charité.

Elle eut dans peu trouvé son domicile ;  
Et commençant par le plus difficile ,  
Ses premiers soins au sortir des enfers  
Furent d'aller de déserts en déserts.

Empoisonner ces pieux solitaires  
Des dons du ciel premiers dépositaires.  
Par quelle erreur, cénobites obscurs,  
Livrés en proie aux travaux les plus durs,  
Vivre enterrés au fond d'une chaumière,  
Loin des humains & loin de la lumière ?  
Le ciel, ce ciel l'objet de vos amours,  
Est-il donc fait pour l'homme ou pour les ours ?  
Venez, venez vous montrer dans les villes :  
Ne laissez pas vos vertus inutiles ;  
Et par l'exemple instruisant les mondains ,  
Allez peupler les cieux de nouveaux saints.  
Sous cet appât déguisant sa malice,  
Elle assembla sa première milice.  
Mais c'étoit peu de ces foibles essais ;  
Son cœur aspire à de plus hauts succès.  
Déjà l'on voit les chefs du sacerdoce  
D'elle acheter & la mitre & la crosse :  
Des biens du siècle avares moissonneurs ,  
Suivre à grands flots ses drapeaux suborneurs ;  
Et sur l'autel, au pied du sanctuaire ,  
Ne portant plus qu'un zèle mercénaire ,  
Faire servir l'arche d'humilité  
De marchepied à leur cupidité.  
Dès ce moment plus d'amour paternelle ,  
Plus de devoirs, plus d'ardeur, plus de zèle :  
Dans leurs pasteurs, les troupeaux innocens  
Ne trouvent plus que des loups ravissans.

La vérité du commerce est chassée  
L'équité fuit honteuse & délaissée ;  
Et l'intérêt de son nom revêtu ,  
Sous l'étendard de la fausse vertu ,  
Attire enfin à la fille infernale  
Tous les sujets qu'avoit eus sa rivale.

Torticolis voyant tous les mortels  
De Philothée abjurer les autels ,  
Le front paré d'un riche diadème ,  
Prend son manteau , son sceptre & son nom même ;  
Venez à moi , venez , peuples chéris :  
Je tiens les clefs du céleste lambris ;  
C'est moi qui suis cette vierge sacrée ,  
Fille du ciel , des anges adorée.  
Voyez ce teint pâle & mortifié ,  
Ces yeux roulans , ce front sanctifié ;  
Cette ferveur , dont les aigres censures  
N'épargnent pas les vertus les plus pures ;  
Ces fiers sourcils de la joie offensés ,  
Et ces soupirs en public élanés :  
C'est moi , vous dis-je. A cette fausse pompe  
Chacun la croit. Elle-même s'y trompe ;  
Et se croyant vrai rejetton des cieux ,  
Sur les humains baisse à peine les yeux.  
Tristes captifs , misérables esclaves ,  
Nés pour porter mon joug & mes entraves :  
Leurs noms , leurs droits , leurs libertés , leurs biens ;  
Tout est à moi ; leurs états sont les miens :

# 144 *ALLÉGORIES,*

La voix du ciel , qui pour moi se déclare ,  
 M'a commandé d'usurper la thiare ,  
 D'assujettir l'univers sous mes loix ,  
 Et de donner des fers mêmes aux rois.  
 Je puis sur eux faire éclater la foudre ,  
 Les condamner , les punir , les absoudre ,  
 De leurs états disposer à mon gré ,  
 Les dépouiller de leur bandeau sacré :  
 De leurs sujets armant les mains impures ,  
 Sanctifier leurs fureurs , leurs parjures ,  
 Et par devoir forcer tous les humains  
 A violer les devoirs les plus saints.  
 Tel est l'orgueil de ce monstre sauvage.  
 L'ambition est son premier partage.  
 Cent fois la terre a vu , non sans horreur ,  
 Tout ce que peut Tisiphone en fureur  
 Imaginer d'affreuses tragédies ,  
 Meurtres , poisons , ravages , incendies ,  
 Pères , enfans , l'un par l'autre immolés ,  
 Pour assouvir ses desirs déréglés.

Sur-tout l'objet des traits de sa vengeance  
 Est la vertu dont la splendeur l'offense.  
 Qui lui refuse un idolâtre encens ,  
 Se livre en proie à ses glaives perçans ;  
 Toute vertu doit être sa vassale.  
 Mais pour servir sa dévote cabale ,  
 Il n'est ressorts , intrigues , ni détours ,  
 Dont sa chaleur n'emprunte les secours.

Jamais

Jamais la Fable & ses burlesques gloses  
N'ont approché de ses métamorphoses.  
Il n'est faquin si vil , si délabré ,  
Qui , par son art , ne soit transfiguré ;  
Et qui , changeant sa mandille en sîmarre ,  
Ne puisse atteindre au poste le plus rare.  
Il n'est poltron si connu par le dos ,  
Qu'elle n'érige en superbe héros.  
Un Tabarin mordant , caustique & rustre ,  
Devient par elle un sénateur illustre ;  
Et d'un pédant barbouillé de Latin ,  
Elle fabrique un nouvel Augustin.

Ainsi de biens & d'honneurs sans limites  
Torticolis comble ses prosélytes.  
Heureux encor , si ses illusions  
N'enfantoient point d'autres confusions ,  
Et si du moins ses prestiges magiques  
Étoient bornés aux seuls êtres physiques !  
Mais l'univers n'a rien de si sacré ,  
Qu'elle ne farde & n'habille à son gré.  
On ne sçait plus , grâce à ses artifices ,  
Comment sont faits les vertus ni les vices.  
Tout n'est plus rien que problèmes , détours ,  
Subtilités , sophismes , vains discours ;  
Et le plus fin doute , en ce trouble étrange ,  
Si l'ange est diable , ou si le diable est ange.  
Démentez-moi , vous , ses chers favoris ,  
Lâches flatteurs , au mensonge aguerris ,

Qui, chez les grands étalant vos maximes ,  
Leur enseignez l'art de pécher sans crimes :  
Ou qui , cachant vos desirs vicieux  
Sous des dehors saintement spécieux ,  
Par la vertu d'un coup-d'œil sophistique  
Changez le plomb en or philosophique :  
Si vous l'osez , dis-je , dementez-moi.  
Mais bien plutôt parlez de bonne-foi ,  
Et confessez que la nature humaine  
Doit tous ses maux à votre infame reine ;  
Que sa fureur presque à tous les humains  
Du ciel ouvert a fermé les chemins ;  
Et qu'à la fin , de son trône sublime  
Ayant chassé leur reine légitime ,  
L'homme affranchi du tribut des enfers ,  
Par elle seule est rentré dans ses fers.



## A L L É G O R I E II.

## L A V O L I E R E.

**Q**UI voudra voir cicognes attroupées,  
Doit naviger sur l'Hébre Thracien :  
Qui veut sçavoir où sont poules jaspées,  
Visitera le bord Numidien ;  
Qui se fera d'Hymette citoyen ,  
Verra foison d'abeilles & de ruches ;  
Et voyageant au pays Indien ,  
L'air trouvera tout peuplé de perruches ;  
Car en ses loix nature a limité  
A chaque espèce un climat affecté.  
Mais si quelqu'un de l'espèce emplumée ,  
Qu'on nomme Amours , a curiosité ;  
Paris tout seul doit être visité :  
Ville ne sçais de tant d'Amours semée.  
Pour ce seul point croirois qu'on l'a nommée  
Paris sans pair. Or sans obscurité  
Expliquons-nous. C'est qu'en cette cité ,  
De cent palais , de cent hôtels fournie ,  
Est un hôtel entre tous exalté ,  
Non pour loger richesse & vanité ,

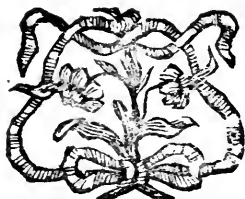
Lambris dorés , peinture bien finie ,  
Lits de brocard , ou telle autre manie ;  
Mais pour loger la nymphe Vaubanie ,  
En qui reluit gentillesse , beauté ,  
Noblesse d'ame , hilareux génie ,  
Et don d'esprit par-dessus l'or vanté.  
En ce lieu donc Amours de tout plumage ,  
De tout pays , de tout poil , de tout âge ,  
Des bords de l'Elbe & des rives du Tage ,  
De toutes parts viennent se rallier ,  
Tels que pigeons volant au colombier.  
Il en arrive & de France & d'Espagne ,  
Et d'Italie & du Nord d'Allemagne.  
Ceux-là petits , mais alertes & vifs :  
Ceux-ci plus grands , mais lourds , froids & massifs.  
Et ce qui plus l'attention réveille ,  
Quand vous voyez ces petits enfans ,  
C'est qu'ils sont tous différens à merveille ;  
Car il en vient de toutes les façons :  
Amours pimpans , frisks & beaux garçons :  
Petits Amours à face rechignée ;  
Amours marquis & de haute lignée ;  
Amours d'épée , Amours de cabinet ;  
Amours de robe & portant le bonnet ;  
( D'iceux pourtant est petite poignée )  
Tous vont chez elle employer la journée.  
Amours barbons y font même leur cours ,  
De vieux distons , logique & beaux discours



Tout hérissés. Enfin toute l'année ,  
Dimanche ou non , s'y tient foire d'amours ,  
Comme l'on voit en l'Automne premiere  
Feuilles à tas dans l'Ardenne pleuvoir ;  
Ou bien oiseaux voler par fourmilliere  
Sur un grand pin qui leur sert de dortoir :  
Ainsi voit-on du matin jusqu'au soir  
Petits Amours , oiseaux de sa voliere ,  
Pleuvoir en foule en ce gentil manoir.  
Et fait bon voir attroupés autour d'elle  
Tous ces oiseaux leur plumage étaler ,  
Se rengorger , piaffer , caracoller ,  
Toujours sifflant chanson & ritornelle ,  
Et petits airs , langage de ruelle ;  
Puis Jeux badins , volatile nouvelle ,  
De gentillesse avec eux disputer ,  
Voler Soupirs , & Petits-Soins trotter  
Par le logis , or' fretillant de l'aîle ,  
Or' de la queue ; or' des pieds tricoter ,  
Danfer , baller , tripudier , sauter.  
Onques ne fit le vrai Polichinelle  
Semblables tours. Ainsi dans la maison  
Joyeusetés , farces , badineries ,  
Inventions , & telles drôleries ,  
Hiver , Été , sont toujours de saison.  
Momus lui-même avec ses momeries  
Ne nous rendroit à rire plus enclins.  
Car en tout temps ces petits Trivelins

Vont inventant nouvelles fignerics ;  
Et prend la nymphe au visage vermeil  
A leurs ébats passe-temps nompareil.  
Mais après tout un point me scandalise ;  
Et suis honteux , s'il faut que je le dise ,  
De voir comment ces pauvres insensés ,  
Qui , pour l'honneur d'être ses domestiques ,  
On laissé là leurs meilleures pratiques ,  
De leur travail sont mal récompensés.  
Car ne croyez qu'ils aient gros appanages :  
Ains y sont tous très-chichement payés ,  
Ne gagnant rien , fors quelques arrérages  
De mots dorés , ou tels menus suffrages ;  
Et les croit-on encor salariés  
Trop grassement. Maints la servent sans gages :  
Maints la servant sont baffoués , honnis ,  
Mocqués , bernés , traités comme Zanis.  
Pour tout guerdon on les pille , on les tance ;  
Et quelquefois soufflets d'entrer en danse :  
Mieux aimerois être esclave à Tunis.  
Partant , Amours , qui n'avez point de nids ,  
Cherchez ailleurs ; mal sûr est cet hospice :  
Dehors sont beaux , & beau le frontispice :  
Mais le dedans , autre est la question.  
Je m'en irai si l'on me fait outrage ,  
Me direz vous ? Hé , pauvre alérion ,  
Quand une fois on est en cette cage ,  
On n'en sort plus : c'est l'autre du lion.

Pour échapper de si forte bastille,  
Vous cherchiez en vain porte ou guichet :  
Tout votre effort seroit pure vètille.  
Plus fin que vous sont pris au trébuchet.



---

*ALLÉGORIE III.*

---

*LA LITURGIE DE CYTHÈRE.*

**L**E dieu d'Amour en faisant sa visite ,  
Comme doit faire un pasteur bien appris ,  
Voulut revoir sa ville favorite ,  
Et terminer sa course dans Paris.  
Là contemplant le progrès de ses flâmes ,  
Il jette l'œil sur son petit troupeau ,  
Joyeux , refait , séjourné , gras & beau ,  
Et reconnoît toutes ces bonnes ames  
Qu'il instruisit au sortir du berceau.  
Mais au milieu de ces saintes ouailles ,  
Il est surpris de voir une beauté  
Qu'il ignoroit , & qui dans nos mutailles  
A depuis peu son séjour transporté.  
De toutes parts autour de l'inconnue  
Il voit tomber comme grêle menue  
Moisson de cœurs sur la terre jonchés ,  
Et des dieux même à son char attachés.  
Ouais , qu'est-ceci , dit l'enfant de Cythère ?  
Ce jeune objet plus vermeil que corail  
A notre loi voudroit-il se soustraire ?  
Oh ! par Vénus nous verrons cette affaire ,

Si s'en retourne aux cieux dans son ferrail,  
En ruminant comment il pourra faire  
Pour attirer la brebis au bercail.  
Or il avint que la nymphe, en goguettes,  
Et ne sçachant, comme on dit, rien de rien,  
En disputant sur certaines fornettes,  
Que quelques-uns appuyoient mal ou bien,  
Fit de sa bouche échapper par fortune  
Un certain mot.... Comment dire ceci ?  
Un mot... Ce mot que le dévot Neptune  
N'acheva pas; vous m'entendez d'ici.  
La belle alors de rougeurs infinies  
Se colora. Mais du plus haut des cieux  
Amour l'ouit, & cria tout joyeux :  
Bon, la voilà qui dit nos litanies;  
Elle est à nous; voilà les propres mots  
Que de tout temps dame Vénus ma mère  
A consacrés à ce joyeux mystère,  
Que l'on célèbre à Cythère & Taphos.  
Jeune beauté par qui je vois reluire  
D'un feu nouveau mes antiques autels,  
Je veux toujours te protéger, t'instruire :  
Je t'apprendrai de quel ton il faut dire  
Ces autres mots graves & solennels  
Qui sont marqués dans mes saints Rituels;  
Et si déjà le pouvoir de tes armes  
Force des dieux à te faire leur cour,  
Que ne doit-on attendre de tes charmes,  
Quand tu seras instruite par l'Amour?

ÉCLAIRCISSEMENTS  
SUR L'ALLÉGORIE SUIVANTE.

CETTE pièce fut composée au mois de Décembre de l'année 1713. Les propheties allégoriques de Merlin sembloient alors toucher d'assez près à leur accomplissement ; & le prince qui en fait le sujet , n'avoit pas d'autre nom que celui de roi dans le pays où je suis né : mais comme les choses ont pris maintenant une face très différente , peut-être n'aurois-je point songé à publier un ouvrage qui ne sçauroit plus être du goût de tout le monde , si ce même ouvrage n'avoit déjà été rendu public par les copies qui en ont couru dans le temps qu'il fut fait. Je le donne ici tel qu'il est , persuadé qu'il y a encore plus de honte à désavouer ce qu'on a une fois écrit , que de prudence à s'en dédire.

Le reproche qu'on peut me faire d'avoir mal deviné , m'est commun avec tous ceux qui jugeoient alors comme moi ; & je ne pense pas qu'on puisse m'en faire d'autres , n'étant jusqu'à présent lié par aucun engagement contraire à mes premières idées , & mon principal soin ayant été , comme on le peut voir , d'éviter tout ce qui peut blesser le respect dû aux puissances , & en particulier à une nation composée de tant de personnes également recommandables par l'élévation de leur courage & la profondeur de leur génie.

## ALLÉGORIE IV.

*LA GROTTE DE MERLIN* (a).

CERRE Isle noble , antique & renommée ,  
Qui de Neptune à tel point fut aimée (b) ,  
Qu'un de ses fils voulut s'y renfermer  
Et de son nom Albion la nommer ,  
Mainte merveille en son sein fait reluire  
Qu'en ces vers-ci je ne prétends déduire

(a) J'ai changé le titre de *ROCHES* de *SALISBURY*, sous lequel cette Allégorie a été d'abord donnée dans le monde. Ces roches passent pour une des merveilles de l'Angleterre ; on les appelle *Gonds ou Portes de pierre* , comme je l'ai marqué plus bas ; parce qu'il s'en trouve en effet quelques-unes qui ont la figure d'une porte. La fable veut que Merlin les ait transportées d'Irlande au lieu où elles sont : c'est ce qui m'a donné l'idée de placer en cet endroit la grotte de cet enchanteur.

(b) La tradition fabuleuse veut qu'un fils de Neptune , appelé Albion , ait le premier regné dans l'île de Bretagne , à laquelle il donna son nom.

Par le menu ; les chroniqueurs passés  
 En leurs recueils les déduisant assez :  
 Pour le présent suffit d'en citer une ,  
 Une sans plus ; mais qui peut mieux qu'aucune  
 Passer pour rare , & que je garantis  
 Sur le rapport de ces recueils gentils.  
 Ce sont ces rocs , autrement gonds de pierre  
 Qu'on voit semés en cette noble terre.  
 Tout à travers d'un champ verd & fleuri  
 Que gens du lieu nomment Sarisbury ,  
 Et que Merlin jadis par son génie  
 Fit transporter des Marches d'Hibernie ;  
 Car tels rochers ne sçauroient bonnement  
 Se trouver là fors par enchantement.  
 Or , notez qu'entre ces roches nues ,  
 Qui , par magie , en ce lieu sont venues ,  
 S'en trouvent sept , trois de chacune part ,  
 Une au-dessus ; le tout fait par tel art  
 Qu'il représente une porte effective ,  
 Porte vraiment bien faite & bien naïve :  
 Mais c'est le tout ; car qui voudroit y voir  
 Tours ou châtel , doit ailleurs se pourvoir ;  
 Et ne sçait-on encor pour quel office  
 Ce haut portail est là sans édifice :  
 Mais ces secrets arcanes & sacrés  
 Jà ne sont faits pour être pénétrés ,  
 Fors de ceux-là que vaillance autorise  
 A pourchasser vertueuse entreprise ,



L'épée au poing fendant jusqu'aux talons  
Traîtres Géans, Endriagues félons,  
Tant que par eux soit mis hors de servage  
Quelqu'empereur ou roi de franc lignage.  
Entre ceux-là furent prisés jadis  
Agéfilan, Florifel (c), Amadis,  
Et maints encor, de qui Dieu par sa grace  
Jusqu'en nos jours a conservé la race.  
Témoin cettui que je vais publier,  
Sage entre tous & discret chevalier,  
Qui mérita pour sa force invincible  
D'être introduit dans la grotte invisible,  
Et que l'on tient issu selon la chair,  
De Palmerin, le Chevalier sans pair (d).  
Icelui preux vers les roches décrites (e)  
Alloit chantant les vertus & mérites  
Du Prince Artus, des bons tant regretté (f),  
Et récitait sur son luth argenté

---

(c) Ce sont deux chevaliers très-célèbres dans le XII tome du Roman des Amadis.

(d) Le Roman de Palmerin d'Angleterre est assez connu. Voyez l'éloge que Michel Cervantes en fait dans le I. volume de D. Quichotte.

(e) Il est aisé de voir de qui j'entens parler, pour peu qu'on ait de connoissance de l'histoire du temps.

(f) Le roi Artus est le Charlemagne des Anglois, & le grand héros de leurs Romans, comme celui-ci

Ce Lai plaintif: « O rives Britanniques !  
 » O roi , dompteur des Saxons tyranniques !  
 » Si , comme on dit , par don surnaturel  
 » Tu dois revoir ce monde temporel ,  
 » Et revenir chasser hors de nos terres  
 » Rébellions , débats , troubles & guerres ;  
 » Que tardes-tu ? viens revoir ton palais ,  
 » Viens de prison tirer la douce Paix  
 » Qui las , hélas ! désolée & chétive ,  
 » Chez Faction languit toujours captive (g).  
 Ainsi chantoit le chevalier dolent.  
 Lors lui sembla qu'une voix l'appellant

J'ai été des nôtres. On peut voir dans Lancelot du Lac une partie des merveilles que la fable a ajoutées à l'histoire pour illustrer ce prince : elle prétend même qu'il n'est point mort, qu'il n'a fait que disparaître, & qu'il doit venir un jour regner encore une fois sur l'Angleterre & y ramener le siècle d'or. Ce qui est de vrai, c'est que son règne fut très-glorieux, & qu'il défit les Saxons en beaucoup de combats. J'ai cru que le style que j'ai choisi m'autorisoit à faire descendre de ce héros le prince dont je parle ; d'autant mieux que cette imagination est assez vraisemblablement fondée sur l'histoire, comme on le verra dans la suite.

(g) On entend assez que je veux parler des deux fameux partis qui divisent aujourd'hui l'Angleterre.

Par son vrai nom , lui parla de la sorte :  
» Si les esprits qui gardent cette porte  
» En paroissant n'effarouchent tes yeux ,  
» Tu peux entrer. Le Paladin joyeux  
A qui frayeur n'entra jamais dans l'ame ,  
Prend son écu , se commande à sa dame ,  
Approche , arrive ; & démons de hurler ,  
De tempêter , crier , siffler , voler ,  
Mais pour néant : car sans crainte ni doute  
Le champion poursuit toujours sa route.  
Si qu'eussiez vu tous ces diables cadets ,  
Larves , Lutins , Lémures , Farfadets ,  
Spectres volans , Ténébrions , Génies ,  
En moins de rien cesser leurs litanies ,  
Et s'éclipser à tout leur carillon ,  
Comme étourneaux devant l'émérillon.  
Eux départis , ô merveille imprévue !  
La terre s'ouvre , & ne s'offre à la vue  
Qu'un antre sombre , enfumé , caverneux ,  
Où d'un brandon l'éclat fuligineux  
Semble éclairer par ses lueurs funèbres  
L'affreux manoir du prince des ténèbres.  
A la clarté du flambeau Stygial  
Par cent degrés le chevalier loyal  
Descend au creux de la spélonque obscure ,  
Et trouve enfin , pour l'histoire conclure ,  
Un huis fermé qui s'ouvre sur l'instant  
Et lui découvre un palais éclatant ;

Palais , non pas ; mais Grotte émerveillable ,  
 Telle que l'œil n'en vit onc de semblable ,  
 Et que jamais sage n'obtint pour don  
 Telle demeure , horsmis Apollidon (*h*).  
 Car c'est illec que la troupe des Gnomes  
 Dominateurs des terrestres royaumes ,  
 A rassemblé , pour leur prince honorer ,  
 Tout ce qui peut son séjour décorer ;  
 Ambre , corail , ivoire , marguerites ,  
 Perles , saphirs , jacinthes , chrysolites ,  
 Riches métaux , azur Corinthien ,  
 Jaspe , porphyre , & marbre Phrygien ,  
 Sans oublier mainte fine escarboucle ,  
 Et diamans proprement mis en boucle  
 Tout à l'entour , de qui l'éclat riant  
 Pâlir feroit le soleil d'Orient.  
 Or , entendez qu'en ce lieu de lumière ,  
 Où l'art encor surmonte la matière ,  
 Brille sur-tout , de rubis étoilé ,  
 Un siège d'or finement cizelé ,  
 Où reposoit le très-noble prophete  
 Qui cette grotte a choisi pour retraite ,  
 Et fut jadis sous le roi Pendragon (*i*)  
 Des enchanteurs clamé le parangon.

---

(*h*) Voyez la description du palais d'Apollidon , dans le second & le quatrième Livre des Amadis.

(*i*) Utter Pendragon étoit le pere du roi Artus , & Merlin vivoit dans le cinquième siècle sous ces deux rois , & sous Vortiger leur prédécesseur.

Bien paroïssoit être icelui prud'homme  
Prince de ceux que sages on renomme (k),  
Tant à le voir sembloit homme de bien,  
Vieillard honnête & de noble maintien ;  
Si qu'eux voyant seulement son visage  
Eussent pour chef accepté cettui sage,  
Qui tout à l'heure en son seant dressé  
Ayant trois fois éternué, touffé,  
Les yeux luisans comme deux girandoles  
Au damoisel adressa ces paroles :  
Je suis Merlin , qu'en vulgaire sermon  
Vos vieux conteurs prêchent né du démon (l),  
Attribuant par malice grossière  
L'extraction des enfans de lumière  
A la vertu de cet esprit vilain  
Qui de l'enfer fut créé châtelain :  
J'ai visité là-haut vos colonies,  
Suivant les us de nous autres génies,  
Et fus longtemps prophete en Albion,  
Dont je plorai l'inique oppression

---

(k) Merlin est le plus ancien aussi bien que le plus considérable de tous les enchanteurs, dont les romans fassent mention.

(l) On a dit que Merlin étoit né d'un démon incube & d'une princesse Angloise, religieuse à Kaer-Merlin.

Quand Vortiger (*m*) dans le sein Britannique  
Eut attiré le serpent Teutonique (*n*).

O mon pays ! O Bretons redoutés !

Défiez-vous des peuples allaités

Loin de vos bords. fuyez leur parentage,

Car c'est d'iceux qu'est né votre esclavage.

Je disparus en ce conflit amer

Et par mon art transportai d'outre-mer

Les hauts rochers qui servent de barrière

A cette grotte, où bornant ma carrière,

Démogorgon notre roi souverain (*o*)

M'a fait seigneur du peuple souverain.

C'est cette gent dont l'esprit tutélaire (*p*)

Va parcourant votre monde polaire,

(*m*) Ce fut ce prince qui attira les Saxons en Angleterre, & on prétend que Merlin lui fit voir par ses enchantemens, que ces nouveaux venus lui ôteroient la couronne & la vie.

(*n*) Les Anglo-Saxons qui usurperent la Grande-Bretagne, venoient de la basse Germanie, où ils habitoient le long des bords de l'Elbe & du Weser, autrefois la demeure des Cimbres & des Teutons.

(*o*) Démogorgon est le prince des Génies & des Fées. Voyez ce qu'en dit Arioste dans son 46 Chant.

(*p*) Les visions de la cabale & de la fable moderne, ne sont qu'une extension vicieuse des principes

Où je l'envoie en invisibles corps  
Examiner les troubles & discords  
Qui par l'engin du pere d'impostures,  
Vont affligeant mortelles créatures.  
Par eux adonc m'ont été rapportés  
Tous vos débats, maux & calamités,  
Qui, par révolte & ruses infernales  
Ont affolé vos provinces natales,  
Si que la paix onques n'y peut meurir,  
Tant qu'y verrez iniquité fleurir ;  
Car ne croyez pouvoir par artifice  
Paix rétablir sans l'aide de justice ;  
Par quoi d'abord détruire vous convient  
L'enchantement où Fraude la détient ;  
Fraude, sans qui rebelle Félonie  
N'eût engendré superbe Tyrannie,  
Et Faction mere de tous les maux  
Qui sont sortis des paluds infernaux.  
Or, puisqu'en toi n'est encore effacée  
La souvenance & mémoire passée  
Du prince Artus, la merveille des rois,  
Je veux du fort t'interpréter les loix,

---

de la philosophie des Anciens, & de la religion même, qui reconnoît entre Dieu & l'homme des intelligences moyennes, lesquelles observent tout ce qui se fait sur la terre, & examinent toutes les actions des hommes.

Et s'expliquer les divins caractères  
 Qui sont enclos au livre des mystères.  
 Ces mots finis , le vieillard s'arrêta ,  
 Puis se signant quelques mots marmota  
 En feuilletant son grand antiphonaire ,  
 Où , par comment & glose interlinaire ,  
 Se rouche au doigt & se montre éclairci  
 Tout l'avenir ; lors poursuivit ainsi :  
 Ce brave Artus de qui l'ardente épée  
 Au sang Germain tant de fois fut trempée ,  
 De ses hauts faits le monde récréant ,  
 Usurpateurs eût mis tous à néant ,  
 Si d'Atropos la colere félonne  
 N'eût d'Albion renversé la colonne.  
 Ah ! male mort , tes larronneses mains  
 Nous l'ont rollu les plus grand des humains !  
 Et rien n'y font ceux-là dont le bon zèle  
 Dans les hauts cieux , comme Enoch le récèle ,  
 D'où quelque jour à les ouïr narrer ,  
 Il reviendra son pays bienheurer.  
 Tous ces rébus d'antiques prophéties  
 Ne sont qu'amas de vieilles fécéties ,  
 Dont le droit sens & mystère caché  
 Est sans emblème en ce livre épluché.

De ce bon roi l'héroïque lignée (q)  
 Au fonds des bois réduite & conignée

---

(q) Tout ce qui suit est fondé sur la vérité de



Donna longtemps aux fidèles Gallois  
Chefs souverains & magnanimes rois ,  
Tant qu'une sœur de ces généreux princes (r)  
Dont le Germain détenoit les provinces ,  
Le grand Walter en ses flancs enfanta ,  
Qui leur vrai sang chez les Piètes porta.  
Ici d'Artus la tige est mi-partie  
Entre les rois de l'antique Scotie ,  
Puis se rejoint dans le sang bien aimé (s)  
Du bon Henri , le Sage surnommé ,  
Qui, s'unissant à la royale race  
Du preux Walter , fait revivre la trace

---

Phistoire. Les descendants d'Artus poursuivis par les Saxons , se réfugièrent dans les montagnes du pays de Galles , où ils fonderent un huitième Royaume , indépendant des sept autres , qui partageoient l'Angleterre sous la domination Saxonne.

(r) Vers le milieu du XI siècle , Fléante , fils de Banco , s'étant réfugié dans le Royaume de Galles , pendant que le tyran Macbet regnoit en Ecosse , y épousa la sœur du roi , & en eut le fameux Walter ou Gaultier , le premier des Stwarts , de qui sont descendus les rois qui ont regné depuis en Ecosse & en Angleterre.

(s) Henri VII , surnommé le Sage , étoit petit-fils d'Aventider , seigneur du pays de Galles , issu par Cadovallare des souverains qui avoient regné sur

Des rois Bretons , dans la douce union  
 De l'Albanie (t) au regne d'Albion (u).  
 Or, entends moi. Quoique maint docte livre  
 Conte qu'un jour Artus doive revivre  
 Pour les destins de votre Isle amender ,  
 Si ne devez ce discours regarder  
 Que comme un type ou sermon prophétique  
 Qui vous décrit l'avénement mystique  
 D'un jeune Roi de son sang descendu ,  
 Qui par justice à son peuple rendu ,  
 Doit extirper discordes intestines ,  
 Guerres , débats , scandales & rapines ;  
 Si que pourrez par lui revoir encor  
 En Albion triompher l'âge d'or :

cette principauté depuis que les descendans d'Artus s'y furent retirés. Marguerite , fille de Henri , épousa Jacques IV , roi d'Ecosse ; & c'est en vertu de cette alliance que les Stwarts ont hérité de la couronne d'Angleterre.

(t) C'est ainsi que l'Ecosse est souvent nommée par les anciens auteurs. L'Albanie n'est plus qu'une province particulière , avec le titre de duché , qui a été quelquefois donné aux fils aînés des rois d'Ecosse.

(u) On sçait que le mot de *regne* en vieux langage prend souvent pour royaume , comme *regnum* en Latin.

Et retourner prospérité , richesse ,  
Dilection, paix , amour , & liesse.  
Il , de vos bords en naissant disparu ,  
Terres & mers dès l'enfance a couru  
Et s'est appris par épreuve importune  
A supporter l'une & l'autre fortune ,  
Afin qu'un jour par son exemple instruit  
De tout le mal qu'iniquité produit ,  
Justice & droit à tous il sçache rendre ,  
Aider le foible , & l'opprimé défendre.  
La noble fée , & le sage devin  
Qui de ce prince ont par vouloir divin  
Jusqu'à ce jour régi la destinée ,  
Jà dès longtemps sa naissance ont ornée  
L'une , des dons qui le corps font chérir ;  
L'autre, de ceux qui font l'ame fleurir ;  
Tant qu'à le voir nul presque ne peut dire  
Lequel en lui plus de tendresse inspire ,  
Grace ou vertu , ne qui réussit mieux  
A l'admirer , ou le cœur ou les yeux.  
Déjà le dieu qui des combats décide ,  
De près a vu comment ce jeune Alcide  
Sçait manier les instrumens de Mars ,  
Ecus , hauberts , lances & braquemarts ,  
Et mépriser dans le champ des batailles  
Repos oisif , périls & funérailles :  
Dont aisément se peut imaginer  
Comme en son temps il sçaura gouverner

Ses ennemis , si que. qu'un s'en eſcrime ;  
 Non pas les ſiens , car ſon cœur magnanime  
 Ne connoitra pour ſes vrais ennemis  
 Que ceux du peuple en ſa garde remis.  
 Auſſi dans peu ce peuple refractaire  
 Réparera ſa coulpe involontaire ;  
 Et pour bientôt Faction enterrer  
 Le jeune roi n'aura qu'à ſe montrer.  
 Car quel eſprit , tant ſoit-il intraitable  
 Et for-iſſu du manoir délectable  
 D'entendement , pourroit à mon aſpect  
 N'être ſaiſi d'amour & de reſpect ?  
 Eſt-il lion , tigre ou ſerpent d'Afrique  
 Qui , contemplant le regard héroïque ,  
 Le noble éclat & la douce fierté ,  
 Qui ſur ce front rempli de majeſté  
 Marque ſi bien ce qu'il eſt & doit être ,  
 Ne s'amollît & connût ſon maître ?  
 Partant croyez qu'encontre ſes regards  
 Point ne tiendront les gentils léopards (x) ,  
 [ Point n'y tiendroient ogres anthropophages ]  
 Tous ſeront bons , tous ſeront beaux & ſages :  
 Antiques mœurs il reſſuſcitera ,  
 Gloire & vertu triompher il fera ;  
 Que dirai plus ? Il fermera le temple  
 Du vieux Janus , & ſera ſon exemple ,

---

(x) Ce ſont les armes d'Angleterre.

Des bons l'amour , & des méchans l'effroi ;  
Finalement ce légitime roi  
Fera par-tout fleurir paix & justice ,  
Justice & paix , meres de tout délice ,  
Sans qui richesse , honneur , prospérité  
Font plus de mal que honte & pauvreté.  
Alors banquets & festins domestiques ,  
Danfes, chansons, épinices rustiques ,  
Tournois , béhours & tous autres ébats  
Retourneront francs de noise & débats ;  
Et durera cette joie établie  
En Albion , jusqu'au retour d'Elie.  
O de tout bien principe & fondement !  
O lors en terre , & non point autrement ,  
Repos, douceur , allégresse , innocence ,  
Dédruit, soulas, déurs & jouissance !  
Levez vos cœurs & tendez vos esprits ,  
Peuples heureux , à ces ordres prescrits  
Par le vouloir de la Fée immortelle  
Qui vos destins a pris en sa tutelle.

A tant se tut le Vieillard nonpareil.  
Lors s'inclina le chevalier vermeil ,  
Qui , méditant , en extase profonde ,  
Ce grand oracle & mystère où se fonde  
Tout gentil cœur ami de son devoir ,  
Fut transféré par magique pouvoir

Dans le palais de la haute Pairie (y),  
 Palais où git tout l'art de Faërie,  
 Comme celui qui fait par sa splendeur  
 De toute l'isle admirer la grandeur,  
 Mais qui pourtant, quoiqu'il joigne & rassemble  
 De ce climat les sages tous ensemble,  
 Si ne reluit & n'a d'éclat en soi  
 Que par le trône & les yeux de leur roi (z).

---

(y) La chambre haute ou la chambre des pairs. Le chevalier dont il est parlé, est un des pairs que la reine Anne créa dans les deux dernières années de son regne.

(z) C'est que les actes du Parlement ne passent en loi, que quand ils sont approuvés par le souverain.



## A L L É G O R I E V.

## M I D A S:

**D**U dieu Plutus tâchez d'être cheri ,  
Des autres dieux vous serez favori ;  
Le coup est sûr. Mais si l'impertinence  
Par supplément se joint à la finance ,  
Mal-aisément tromperez-vous les yeux  
Du genre-humain plus malin que les dieux.  
Car le brillant d'une fortune illustre  
A vos défauts sert de phare & de lustre ;  
Et de ces dieux la faveur, entre nous ,  
N'est fort souvent qu'un piège pour les fous.  
A ce sujet , il faut que je rapporte  
L'exemple antique ou moderne , il n'importe ,  
D'un Phrygien riche & bien emplumé ,  
Mais de son temps le fou le plus pommé.  
Plus d'un Calot fameux dans la Phrygie  
S'est égayé sur sa plate effigie ,  
Et nul encor n'a manqué son portrait ;  
Il est partout figuré trait pour trait :  
L'air affairé , le regard sombre & fixe ,  
La barbe rare & le menton prolix ,

Un large nez de boutons diapré ,  
 De petits yeux , un crâne fort ferré ,  
 Le pied rentrant , la jambe circonflexe ,  
 Le ventre en pointe , & l'échine convexe ,  
 Quatre cheveux flottans sur son chignon ;  
 Voilà quel est en bref le compagnon.  
 Au demeurant , assez haut de stature ,  
 Large de croupe , épais de fourniture :  
 Flanqué de chair , gabionné de lard :  
 Tel , en un mot , que la nature & l'art ,  
 En maçonnant les remparts de son ame ,  
 Songerent plus au fourreau qu'à la lame ;  
 Trop négligens à polir les ressorts  
 De son esprit plus charnu que son corps ,  
 Bien est-il vrai qu'ils mirent à sa suite  
 Deux assistans chargés de sa conduite ,  
 Dont les bons soins lui firent concevoir  
 Qu'il sçavoit tout , même sans rien sçavoir.  
 L'un fut l'Orgueil , champion d'Ignorance ,  
 Grand ferrailleur , & brave à toute outrance ;  
 Et l'autre fut l'Opiniâtreté ,  
 Dame d'atour de la Stupidité.  
 Or , je ne sçais si notre destinée  
 Par quelque étoile est sans nous dominée ;  
 Ou si les sots , pour venir à leurs fins ,  
 Ont des secrets inconnus aux plus fins :  
 Mais le fait est que sans travail ni peine ,  
 Il plut au dieu nourrisson de Silène ,



Qui pour tenter peut-être sa vertu ,  
Lui dit : Garçon , que me demandes-tu ?  
Un honnête-homme auroit dit , la sagesse.  
Notre galant demanda la richesse.  
Il devint riche ; & fit de beaux statuts  
Pour gouverner les trésors de Plutus ,  
Les divisant en deux portioncules ,  
Dont la première entroit dans ses locules ,  
Et le restant s'administroit si bien ,  
Qu'en fin de compte on ne trouvoit plus rien ;  
Car sous couleur d'appaîser les murmures ,  
Et de venger les torts & les injures ,  
Les vexateurs , ainsi que les vexés ,  
Furent , sans rire , également pincés :  
Il les fauchoit de la même faucille ,  
Les étrilloit avec la même étrille ,  
Frapant sur eux comme sur seigle vert ,  
Sûr de son fait , & bien clos & couvert ,  
En qualité d'écumeur titulaire  
Des écumeurs du menu populaire.  
Le voilà donc de trésors regorgeant ,  
Roulant sur l'or , vautré sur son argent ,  
Gonflé d'orgueil , boursoufflé d'insolence ,  
Et se mirant dans sa vaste opulence :  
Palais pompeux , ameublemens exquis ,  
Terres , châteaux sur l'orphelin conquis ;  
Chez ses amis , un vrai roi de théâtre ;  
Chez les Phrynés agréable & folâtre ;

Toujours prodigue , & jamais épuisé ;  
Par conséquent d'un chacun courtiſé :  
Environné de cliens mercenaires ,  
D'admirateurs , amis imaginaires ,  
Qui , tout le jour , lui baiſant le genou ,  
Sçurent le rendre enfin tout-à-fait fou.  
L'un de ſon corps vante l'air héroïque ;  
L'autre , les dons de ſon ame angélique.  
Pour l'achever , un maniveau d'auteurs  
Vient l'étourdir de concerts ſéducteurs.  
A le chanter lui-même il les anime :  
Allons , faquins , il me faut du ſublime.  
Et violons auſſi-tôt de ronfler ,  
Voix de glapir , chalumeaux de s'enfler.  
Tout le fretin des petits dieux terreſtres  
Forme pour lui mille petits orchestres.  
On n'entend plus que chants & triolets ;  
Faunes , Sylvains , prennent leurs flageolets :  
Leur chef lui-même à le chanter s'occupe.  
Mais, qui l'eût cru ? Phœbus en eſt la dupe.  
Le grand Phœbus , le divin Apollon ,  
Pour ce falot monta ſon violon.  
Il fit bien plus : il eut la déférence  
De l'établir juge de préférence  
Entre ſa lyre & les groſſiers pipeaux  
Du dieu laſcif qui préſide aux troupeaux ;  
Il s'en croit digne ; & d'un ton de coq-d'inde  
C'à commençons , dit-il au dieu du Pinde.

Phœbus commence ; & devant ce limier ,  
La lyre en main , prélude le premier.  
A ses accords les chênes reverdissent ;  
A ceux de Pan<sup>4</sup> , leurs feuilles se flétrissent :  
Mais par Midas , malgré ce préjugé ,  
Au dieu cornu le prix fut adjugé.  
Le châtiment tomba sur ses oreilles ,  
Qui , tout-à-coup , s'allongeant à merveilles ,  
Par leur figure & leur mobilité ,  
Servent d'enseigne à sa fatuité.  
Depuis ce temps , leur ridicule signe ,  
Pour tel qu'il est le note & le désigne.  
Grands & petits par un rire excessif ,  
Rendent hommage à son esprit massif :  
Brocards sur lui tombent , dieu sçait la joie.  
Chacun le court , chacun se le renvoie ,  
Comme un chevreuil traqué dans les taillis ,  
Et mieux lardé qu'un lapin de Senlis.  
Mais ce mépris du profane vulgaire  
Ne trouble point son repos. Au contraire ,  
Il s'extasie , il admire les dieux  
Dans les talens , dans l'esprit radieux  
Qu'il a reçu de leur grace infinie ;  
Et s'il sçavoit que le premier génie  
De l'univers fût de mort menacé ,  
Son testament d'abord seroit dressé.  
Le pis de tout , c'est qu'avec son air buffle ,  
Il porte un cœur aussi noir qu'une truffle :

Bas & rampant, quand tout ne va pas bien ;  
Fier & hardi, dès qu'il ne craint plus rien :  
Se retranchant sur ses prééminences ,  
Sur son crédit , enfin sur ses finances ;  
Et , convaincu que le monde ébranlé  
Pourroit tomber sans qu'il fût accablé.  
Je n'en crois rien. C'est chose très-commune  
Qu'un grand revers. La maligne Fortune  
Sçut attraper au fond de son palais  
L'heureux Crésus , à qui Dieu fasse paix.  
Il la soutint en homme de courage :  
Devenant pauvre , il devint homme sage ,  
Et corrigea dans les calamités  
Le fol abus de ses prospérités.  
L'exemple est dur , & l'Avarice en gronde :  
Mais les Midas semés en ce bas monde  
Feroient beaucoup pour eux & pour autrui ,  
S'ils devenoient malheureux comme lui.



## A L L É G O R I E VI.

## L E T E M P S.

**Q**UE , par amour, fretillante déesse ,  
Comme Vénus, ou telle autre jeunesse ,  
Coure les champs ; je le conçois très-bien ;  
Age le veut , dignité n'y fait rien.  
Mais voir Cybèle , honorable matrone ,  
Mere des dieux , descendre de son thrône  
Pour un garçon ; je la respecte fort ,  
C'est mon devoir : mais je crois qu'elle a tort.  
Aussi le crut son vieil mari Saturne ,  
Prince du Temps , qui dans l'ombre nocturne  
La découvrit ( le Temps découvre tout )  
Avec Atys , autrement que debout.  
Grand altercas , grand bruit dans le ménage.  
L'amant s'enfuit ; le dieu mugit de rage :  
Ha safranière ! Ha vieille lourpidon !  
De ma franchise est-ce là le guerdon ?  
Mais d'autre part , sur ses ergots haussée ,  
Cybèle crie & hurle en insensée ,  
Tant & si bien , que l'époux déplaissant  
Demeura court. Cupidon là présent

A leur requête en arbitre s'érige ,  
Peu sagement ; car en fait de litige  
Et de procès entre femme & mari ,  
Perrin Dandin perd toujours le pari.  
Un tiers ne doit entrer dans leurs sornettes ;  
Tiréfias en perdit ses lunettes.  
Le bon Amour , comme il est quelquefois  
Impertinent , & sans égard aux loix  
De chasteté , ni de foi d'hyménée ,  
Sans hésiter donna cause gagnée  
A la déesse ; & le dieu furanné  
Se vit encore aux dépens condamné.  
Pauvres maris ! Tel est votre salaire.  
Le bon vieillard fut fâché : mais qu'y faire ?  
En appeller ? Il eût perdu l'appel.  
Il fit bien mieux ; & son bonheur fut tel ,  
Qu'en peu de mois par le seul privilège  
De dieu du Temps , sans autre sortilège ,  
Il se vengea très-magnifiquement  
De tous les trois ; & fit premierement ,  
Qu'Atys lassé de sa sempiternelle ,  
Un beau matin fut prendre congé d'elle ,  
La régaland , pour dernier paroli ,  
D'un beau sermon *de fuga sæculi* :  
Dont il avint que la vieille lamproie  
D'un fer tranchant le priva de sa joie ,  
Et le rendit , au défaut du pourpoint ,  
Un Origène accompli de tout point.

Je suis déjà vengé de mes parties ,  
Dir le vieillard , & les voilà loties  
A mon souhait ; le juge aura son tour.  
Et dit & fait : le maupiteux Amour  
Depuis alors , sans espoir d'allégeance ,  
Du dieu chronique a senti la vengeance ,  
Toujours vêxé sans trêve ni demi :  
En quelque lieu qu'il se trouve affermi ,  
Pour bien qu'il soit , il faut changer de gîte ,  
Et sans tarder. Car s'il ne part bien vite ,  
Le Temps le suce , & le rend si chétif ,  
Que fort souvent , pour tout confortatif ,  
On vous le met dehors à l'improviste ,  
Nud comme un ver , & gueux comme un chymiste.  
Vingt fois Amour a demandé repos ;  
Toujours le Temps a dit : *Nescio vos*.  
Il est écrit qu'aux cieux , comme sur terre ,  
Amour & Temps seront toujours en guerre ,  
Et ne verront de trente Jubilés  
Par bon accord finir leurs démêlés.  
Mais tous ces tours ne sont que bagatelle  
Près de celui qu'il a joué chez celle  
Que j'aimois tant. Oncques ne vis séjour ,  
Où tant se plut le joli dieu d'Amour.  
Las ! Rien ne fert que je le dissimule ,  
Ce beau soleil n'est plus qu'un crépuscule.  
Ses yeux charnus ont perdu leur clarté ;  
Son sein flétri prêche l'humilité :

Bref, ce n'est plus qu'un corps de demi-toise ;  
Ratatiné dans sa taille Chinoise :  
Et le faux dieu du Temps s'en est saisi ,  
Pour l'enlaidir en diable cramoisî.  
Le pauvre Amour , quelque-temps par morale ,  
A tenu bon ; mais en somme finale ,  
Il s'est enfui , pied chaussé , l'autre nu ,  
Et Dieu sçait las ! ce qu'il est devenu.





---

# ALLEGORIES.

## *LIVRE SECOND.*

---

### ALLÉGORIE I.

---

#### *SOPHRONYME.*

**D**IEUX souverains des demeures profondes ;  
Que le Cocyte arrose de ses ondes ;  
Pâles tyrans de ces lieux abhorrés ,  
Que l'œil du jour n'a jamais éclairés ;  
Chaos, Erébe , Euménides , Gorgones ,  
Styx , Achéron , Parques & Tisiphones ,  
Terrible Mort , effroi de l'univers ;  
Et si Pluton souffre encore aux enfers  
Quelque puissance aux mortels plus fatale ;  
Que tardez-vous ? Venez , troupe infernale ;  
Puisque le ciel a remis en vos mains  
Le châtimement des coupables humains ;  
Venez plonger leur race criminelle  
Dans les horreurs de la nuit éternelle ,

Car ce n'est plus ce temps, cet heureux temps,  
Qui de la terre a vû les habitans  
Faire fleurir, sous l'empire de Rhée,  
Les saintes loix de Thémis & d'Astrée.  
Ces déités, loin des terrestres lieux,  
Avoient déjà pris leur vol vers les cieux;  
Et dès long-temps, par l'Envie exilée,  
Dans les déserts la Vertu désolée,  
Loin des cités rebelles à sa loi,  
Avoit caché la Justice & la Foi :  
Lorsque le dieu qui lance le tonnerre,  
Prit, par pitié, le sceptre de la terre,  
Et vint enfin, terrible en sa fureur,  
A la licence opposer la terreur.  
Alors, du moins à la triste innocence  
Ce Dieu permit l'espoir de la vengeance;  
Et ses carreaux, sur le crime éprouvés,  
Ne furent point impunément bravés.  
Vous le sçavez, orgueilleux Salmonées,  
Porphyriens, Eurites, Capanées.  
Mais aujourd'hui ses foudres émouffés,  
Au gré des vents sur la terre poussés,  
Loin de servir les vengeances célestes,  
Frappent souvent de leurs flâmes funestes  
Les temples même, où ce dieu languissant  
Reçoit encor les vœux de l'innocent.  
L'humble Vertu fugitive & tremblante,  
Implore en vain sa justice indolente.

La Vérité sans secours, sans appui,  
N'ose élever sa voix jusques à lui :  
Son cœur pour elle est devenu de glace ;  
Et cependant le mensonge & l'audace  
Jusqu'à ses yeux stérilement ouverts ,  
Le bras levé gourmandent l'univers.  
O justes Dieux ! qui sur les rives sombres  
Faites trembler tout le peuple des ombres :  
Puisque le ciel n'a plus de tribunaux ,  
Ouvrez , ouvrez vos gouffres infernaux :  
Faites sortir de vos brûlans abîmes  
Ces feux vengeurs allumés pour les crimes :  
Anticipez les tourmens éternels ,  
Que le Tartare apprête aux criminels ;  
Et prévenez par de nouveaux spectacles ,  
Ce feu du ciel prédit par tant d'oracles ,  
Dont à la fin l'univers enflammé  
Doit être un jour détruit & consumé.

Ainsi , non loin de ces rives fécondes ,  
Où l'Aar épand ses libérales ondes ,  
Au fond d'un bois , dont le nom révééré  
Au jeune Arys est encor consacré ,  
Les yeux au ciel , le triste Sophronyme  
Injurioit le destin qui l'opprime.  
Il étoit seul. Ces aziles secrets ,  
Ne souffrent point de témoins indiscrets.  
Les zéphirs même écartés dans la plaine  
Faisoient au loin murmurer leur haleine ;

Et du Soleil les regards curieux  
 En respectoient l'abord mystérieux :  
 Quand tout-à-coup , ( ô merveille insensible  
 A tout esprit , qui du monde invisible  
 Ne connoît point les célestes ressorts ,  
 Et qui ne voit que par les yeux du corps ! )  
 Une lumière éclatante , imprévûe ,  
 Frappe , saisit , épouvante sa vûe.  
 Ces noirs cyprès à la nuit consacrés  
 Semblent noyés dans les flots azurés  
 D'un Océan de clartés immortelles ,  
 D'où , soutenu par le vent de ses aîles ,  
 Un jeune dieu prend son vol jusqu'à lui.  
 Car ce grand nom de tout temps fut celui  
 De ces esprits de nature éthérée ,  
 Qui , revêtus de substance aérée ,  
 Daignent souvent aux terrestres mortels  
 Communiquer les secrets éternels.  
 Telle en ce bois voisin des murs d'Elise ,  
 Vénus surprend les yeux du fils d'Anchise ;  
 Et tel Ulysse , au fort de ses malheurs ,  
 Voir par Minerve appaiser ses douleurs.

C'est trop long-temps , lui dit l'esprit céleste ;  
 Nous fatiguer d'un reproche funeste ,  
 Et ravalier par des discours ingrats  
 L'ordre éternel que tu ne connois pas.  
 O vils mortels , qui nous livrez la guerre ,  
 Esprits rampans & courbés vers la terre ,

Hommes charnels , levez , levez les yeux ,  
Et contemplez dans les decrets des dieux  
De vos destins les immuables causes :

Entens-moi donc , & plains-toi si tu l'oses.

Cet univers , dont l'immense grandeur  
Enferme tout en sa vaste rondeur ;  
Ces élémens de la sphère du monde ,  
Le feu léger , l'air , & la terre & l'onde ,  
Dont le mélange , en des cieux différens ,  
Fait subsister tant de globes errans :  
Cette ame enfin dans leurs corps répandue ,  
Qui fait mouvoir leur masse suspendue ;  
Et pour descendre aux spectacles offerts ,  
Et sur la terre & dans le sein des mers ,  
Ces doctes jeux de la sage Nature ,  
Ces animaux de diverse structure ,  
L'homme , en un mot , le seul être ici-bas  
Doué d'une ame exempte du trépas ;  
Tout cet amas d'éclatantes merveilles ,  
Dont le récit étonne tes oreilles ,  
Ne fut jamais l'ouvrage de ces dieux  
Subordonnés au monarque des cieux ,  
Et dont l'erreur appuyant les faux titres ,  
De l'univers fit jadis les arbitres.  
Dans le néant , dont vous êtes sortis ,  
Tous ont été , comme vous , engloutis.  
Quoiqu'immortels , ils ont commencé d'être ;  
Quoique puissans , ils révèrent un maître ,

Source de vie & d'éternels bienfaits ,  
 Qui fit tout naître , & ne nacquit jamais.  
 Par sa vertu tout se meut , tout opère ;  
 Il est lui seul , & son fils , & son pere.  
 Les yeux du corps jamais n'ont sçu le voir.  
 L'œil de l'esprit ne peut le concevoir.  
 L'amour lui seul , l'amour a la puissance  
 De s'élever à sa divine essence ,  
 Et de percer la sainte obscurité ,  
 Qui le dérobe à notre infirmité.  
 Tel est cet Etre invisible , ineffable ,  
 Ame de l'ame , éternel , immuable ,  
 Qui de nos jours règle tous les instans ,  
 Et dont la voix créa l'être & le temps.

Mais lorsqu'enfin sa parole féconde  
 Eut enfanté la matière du monde ,  
 Quand de l'accord des élémens divers  
 Il eut formé ce brillant univers ,  
 Et varié la pompe sans égale  
 Des ornemens que la nature étale :  
 Alors , prodigue en miracles nouveaux ,  
 Pour animer tous ces rians tableaux ,  
 Il produisit les invisibles causes ,  
 Dont la vertu pénètre toutes choses ,  
 Et mit en eux ces ressorts ignorés ,  
 A l'étendue unis , incorporés ,  
 Qui procréant en elle un second être ,  
 La font mouvoir , vivre , sentir , renaître.

Mais ce concours de principes mouvans ,  
Qui donnent l'ame à tant d'êtres vivans ;  
Cette chaleur agissante , invisible ,  
De la matière esprit indivisible ,  
Et dont le corps est la base & l'appui ,  
Fut condamnée à périr avec lui.

Il fallut donc , ô Sagesse profonde ,  
Que ton pouvoir créât un nouveau monde ,  
De la matière & des sens dégagé ,  
D'intelligence & d'amour partagé ,  
Qui , de ta gloire incorruptible image ,  
Sçut dans son être admirer ton ouvrage ;  
Et pour toi seul uniquement élu ,  
Prît sur les corps un empire absolu.  
Dans ce dessein , ta lumière suprême  
Fit avant tout éclore d'elle-même  
Ces purs esprits , ombres de sa splendeur ,  
Nés pour connoître & chanter ta grandeur.  
Ce fut ainsi qu'exerçant sa puissance ,  
Ta volonté créa l'intelligence.  
L'homme & les dieux de ton souffle animés ,  
Du même esprit diversement formés ,  
Furent doués par ta bonté fertile  
D'une chaleur plus vive ou moins subtile ,  
Selon les corps , ou plus vifs , ou plus lents ,  
Qui de leur feu retardent les élans.  
Par ces degrés de lumière inégale  
Tu sçus remplir le vuide & l'intervale

Qui se trouvoit, ô magnifique roi ,  
 De l'homme aux dieux , & des dieux jusqu'à toi ;  
 Et dans cette œuvre éclatante , immortelle ,  
 Ayant comblé ton idée éternelle ,  
 Tu fis du ciel la demeure des dieux ,  
 Et tu mis l'homme en ces terrestres lieux ,  
 Comme le terme & l'équateur sensible  
 De l'univers invisible & visible.

Apprenez donc , vains mortels , que séduit  
 Ce foible éclair de raison qui vous luit ;  
 Apprenez tous que dans l'ordre des Êtres ,  
 Si parmi ceux dont le ciel vous fit maîtres ,  
 Votre noblesse a pris le premier pas ,  
 Vous ne tenez que le rang le plus bas  
 Entre tous ceux que l'arbitre suprême  
 Voulut créer semblables à lui-même ;  
 Et que sur vous d'irrévocables droits  
 Les font regner , selon les mêmes loix ,  
 Qu'aux animaux soumis à votre empire  
 Votre puissance est en droit de prescrire.

Car dès le jour que naquit l'univers ,  
 Après avoir assemblé dans les airs  
 Ces légions célestes , épurées ,  
 Du nom de dieux sur la terre honorées ,  
 L'Être suprême en ces mots paternels ,  
 Leur annonça ses ordres solennels :  
 O vous , esprits , que ma toute-puissance  
 A revêtus d'une immortelle essence ,



Sçachez quel est le glorieux emploi  
Que vous prescrit mon éternelle loi.  
Je vous choisis pour instruire la terre  
Des volontés du maître du tonnerre ;  
Et vous serez chez les frères humains  
De mes decrets ministres souverains.  
Chacun de vous à son devoir fidèle ,  
De chacun d'eux embrassant la tutelle ;  
Sera chargé de lui servir d'appui ,  
De le conduire , & d'agir avec lui ,  
Non en suivant ses passions brutales ,  
Mais selon l'ordre & les loix générales ,  
Dont j'ai réglé l'invariable cours ,  
Et que je veux maintenir pour toujours.  
Souvenez-vous , interprètes sincères ,  
De leur donner les secours nécessaires  
Pour pratiquer les loix de l'équité ,  
Et pour chérir en moi la vérité ,  
Afin qu'un jour , la mort frappant leurs têtes ;  
Ils soient admis dans le rang où vous êtes ,  
Ou que celui qui méprise vos soins ,  
De son forfait ait vos yeux pour témoins ;  
Quand vous serez appelés l'un & l'autre  
Au tribunal de son juge & du vôtre.

Ainsi parla le souverain des cieux.  
Vous donc , mortels , qui censurez les dieux ;  
Quand les arrêts de leur lente justice  
Ne suivent pas votre aveugle caprice ,

Cessez , cessez , orgueilleux scrutateurs ,  
D'en accuser vos sacrés conducteurs.  
Ne jugez point l'obscur providence  
Suivant les loix de l'humaine prudence ;  
Et sans vouloir de ses decrets profonds  
Sonder en vain les abîmes sans fonds ,  
Contentez-vous , admirateurs modestes ,  
D'apprendre ici que les esprits célestes  
Ne sont point faits pour consulter vos vœux ,  
Mais pour vous luire , & pour vous rendre heureux ;  
Que ce bonheur , l'objet de votre envie ,  
N'est point le fruit des douceurs de la vie :  
Que les travaux , les pénibles vertus ,  
Par des sentiers escarpés , peu battus ,  
Seules ont droit de diriger vos ames  
Vers le séjour des immortelles flâmes ;  
Et qu'en un mot , ce désordre apparent ,  
Dont ici-bas le chaos vous surprend ,  
Est un nuage , un voile nécessaire ,  
Qui , confondant votre orgueil téméraire ,  
Cache à vos yeux de ténèbres couverts ,  
L'ordre réglé qui régit l'univers.  
Vous concevrez ces merveilles cachées ,  
Quand de vos sens vos ames détachées  
Auront enfin dans le séjour des dieux  
Repris leurs droits & leur rang glorieux.  
Vous connoîtrez qu'à la gloire où nous sommes ,  
L'humble vertu peut élever les hommes ,

Lorsque la mort allumant leur flambeau ,  
A démolì leur terrestre tombeau.

Moi-même , avant que mon ame exilée  
Dans sa patrie eût été rappelée ,  
Foible mortel , je naquis d'Ariston :  
Et chez les Grecs , sous le nom de Platon ,  
Déjà rempli d'une flâme divine ,  
Je publiai cette sainte doctrine.  
Je leur appris à respecter la main  
Et les arrêts d'un juge souverain ,  
Qui quelquefois permet à la licence  
De triompher de la foible innocence ,  
Pour aveugler l'orgueilleux abruti ,  
Ou réveiller le juste rallenti :  
Que c'est ainsi que ses loix équitables  
A ses desseins font servir les coupables :  
Mais qu'à la fin si leur iniquité  
Fut l'instrument de sa sévérité ,  
Leur faux triomphe & leurs vaines délices  
Sont tôt ou tard celui de leurs supplices.  
Je leur appris que le ciel outragé  
Ne s'adoucit qu'après qu'il est vengé ;  
Que les ennuis , le trouble & les souffrances  
Sont réservés pour les moindres offenses ,  
Dont l'homme épris d'une sincère ardeur  
Peut sur la terre effacer la laidur :  
Mais que le crime , ami de la fortune ,  
Libre du joug d'une crainte importune ,

N'est expié dans les grands criminels ,  
 Que par l'horreur des tourmens éternels ;  
 Dont à jamais en ses cavernes sombres  
 L'enfer punit les infidelles ombres.  
 Là , sans retour , dans les fers , dans les feux ;  
 Sont tourmentés tous ces monstres affreux ,  
 Dont le venin préparé par l'envie  
 Osa noircir la vertu poursuivie.  
 Là sont plongés les juges transgresseurs ,  
 De l'innocence infâmes oppresseurs ,  
 Qui , profanant un pouvoir légitime ,  
 Se sont voués à protéger le crime ,  
 Et dont l'orgueil aveugle en sa fureur  
 Par l'impudence a consacré l'erreur.  
 Tous ceux enfin , qui , pour couvrir leur rage ;  
 De la justice ont emprunté l'image ,  
 Et qui , cachés sous un voile pieux ,  
 A leur vengeance ont fait servir les cieux ,  
 Sont à leur tour dans ces gouffres funestes  
 Le juste objet des vengeances célestes.  
 Faites donc trêve à vos cris indiscrets ;  
 Et , plus soumis aux éternels decrets ,  
 Sçachez enfin , créatures mortelles ,  
 Que tout l'éclat des grandeurs temporelles  
 N'est qu'un faux bien , dont le ciel irrité  
 Punit souvent l'aveugle impiété ;  
 Et que toujours les maux qu'il vous dispense ,  
 Sont des effets de sa juste clémence.

Ces mots finis , plus prompt que les éclairs ,  
Le jeune dieu s'éclipfa dans les airs ;  
Et le mortel , tout plein de sa lumière ,  
Ayant repris sa fermeté première ,  
Depuis ce jour , insensible aux douleurs ,  
Attend en paix la fin de ses malheurs.

Héros toujours présent à ma pensée ,  
Prince , dont l'ame , aux vertus exercée ,  
Fit de ces dieux , dont vous tenez le jour ,  
Le plus doux charme & le plus rendre amour ;  
Ce fut le soin d'assurer votre gloire ,  
Qui dans les champs où regne la victoire ,  
Leur fit sans cesse attacher à vos pas  
L'heureux démon qui préside aux combats.  
Ces mêmes dieux embrasèrent votre ame  
De ce beau feu , de cette noble flâme ,  
Qui , tant de fois , au prix de votre sang ,  
Justifia l'honneur de votre rang.  
Mais cette ardeur , ce courage d'Achille ,  
N'égale point le courage tranquille ,  
Qui , si long-temps de vos destins vainqueur ,  
A sçu contre eux munir votre grand cœur ;  
Et qui , bravant leur attaque importune ,  
A vos vertus asservit la fortune.  
D'un vrai héros , d'un mortel généreux ,  
Prince , c'est-là l'effort le plus heureux ;  
Et c'est un don que les dieux tutélaires  
N'accordent point aux héros populaires.

De leurs faveurs le glorieux trésor  
Vous fut ouvert : ils vous l'ouvrent encor  
C'est à leurs soins, c'est à leur assistance,  
Que vous devez cette rare constance,  
Ce noble calme & cette illustre paix,  
Qui de l'envie affronte tous les traits ;  
Présent du ciel , grandeur vraiment solide,  
Et mieux vertu que les vertus d'Alcide.  
Ainsi guidés par de plus doux penchans,  
Consolons-nous du bonheur des méchans.  
De leur fureur tôt ou tard les victimes,  
Ils auront beau voir triompher leurs crimes :  
Leur vain succès, leur triomphe n'est rien,  
S'il est des Dieux , nos affaires vont bien.



## ALLÉGORIE II.

LE JUGEMENT  
DE PLUTON.

**Q**UAND les humains dépouillés de leurs marques,  
Viennent s'inscrire au registre des Parques,  
Et réservés à des destins nouveaux,  
De l'Achéron boire les froides eaux :  
De leur prison leurs ames dégagées,  
Après la mort sont encore ombragées  
D'un corps nouveau, qui, de leurs premiers corps,  
Retient toujours la forme & les dehors ;  
Mais qui n'est plus qu'une image subtile,  
Un foible voile au mensonge inutile,  
Dont tous les fils transparens, entr'ouverts,  
Laissent voir l'ame & ses replis divers.  
Si la vertu fut jadis son partage,  
Elle y paroît dans tout son avantage :  
Mais si le crime a souillé sa candeur,  
Il brille aussi dans toute sa laideur.  
Les mouvemens, les secrettes pensées,  
Les actions présentes & passées,

Tout s'y découvre, & rien n'échape aux yeux;  
 O privilège aux mortels précieux,  
 Si Prométhée à l'homme plus fidèle,  
 En le créant, eût suivi ce modèle !  
 Mais des enfers le monarque jaloux  
 Ne souffre point un partage si doux.  
 Juge éternel de tous tant que nous sommes ;  
 Le seul Pluton lit dans le cœur des hommes,  
 C'est le plus grand , le plus beau de ses droits ;  
 Et c'est par-là qu'il prévint autrefois  
 Un grand désordre , & peut-être le pire  
 De tous les maux soufferts dans son empire.

Depuis long-temps par l'âge appesanti ,  
 Dans le repos ce vieux prince abruti ,  
 A ses flatteurs , comme tant d'autres princes ;  
 Laissoit régir ses obscures provinces.  
 Entretenu dans son stupide ennui  
 Par une Cour aussi morne que lui ,  
 Vous eussiez cru qu'une vapeur magique  
 Eût assoupi son âme léthargique.  
 Quand tout-à-coup ranimant sa vigueur :  
 C'est trop , dit-il , oui , c'est trop de langueur ;  
 Assez long-tems une lâche mollesse  
 A de mon rang démenti la noblesse.  
 Suis-je donc roi , pour croupir enchanté  
 Dans l'indolence & dans l'oïveté ?  
 Quoi ! Sous son nom le monarque des Mages  
 Verra regner des ministres profanes ,



Du bien public ravisseurs affamés ,  
 Ivres du sang des peuples opprimés ;  
 Et qui , tyrans de mes royaumes sombres ,  
 Semblent formés pour dégraisser les ombres ?  
 Non , non ; je veux reprendre enfin mes droits ,  
 Voir par mes yeux , & parler par ma voix.  
 De ce pas même , il faut que je visite  
 Tous les états qu'entoure le Cocyte.  
 Partons. Il dit : l'Enfer frémit d'effroi ;  
 Les noires Sœurs marchant devant leur roi ,  
 A la clarté de leurs torches funèbres  
 Marquent sa route au travers des ténèbres.  
 Son char s'éloigne ; & , des vastes enfers  
 Ayant franchi les lugubres déserts ,  
 Arrive enfin dans le séjour tranquille ,  
 Du doux repos inviolable azile ,  
 Où les mortels de Jupiter chéris  
 De leurs vertus vont recevoir le prix ,  
 Lorsqu'Atropos à ses loix asservie  
 Tranche le fil de leur mortelle vie.  
 Un ciel plus pur , des astres plus sereins ,  
 Furent créés pour ces champs souterrains.  
 Ils ont aussi leur soleil , leurs étoiles ;  
 La nuit pour eux n'a point de tristes voiles ,  
 Dans des forêts de lauriers toujours verts ,  
 Sur des gazons de fleurs toujours couverts ,  
 Parmi les jeux ces ombres fortunées  
 Coulent en paix leurs saintes destinées.

Là dans les nœuds d'un amour fraternel  
 Elles goûtoient un bonheur éternel ,  
 Lorsqu'aux enfers non encor affoiblies ;  
 Les saintes loix par les dieux établies  
 Distribuoient aux morts épouvantés  
 Les châtimens ou les dons mérités.  
 La vertu seule aux ames généreuses  
 Ouvroit alors ces demeures heureuses.  
 Mais à la fin Rhadamante & Minos ,  
 Las du travail , & voués au repos ,  
 Ayant remis la balance infernale  
 Entre les mains d'une troupe vénale  
 D'ombres sans nom , de citoyens obscurs ;  
 Tout se vendoit sous ces juges impurs.  
 Leur tribunal autrefois si rigide  
 N'étoit plus rien qu'une banque sordide ;  
 Et l'équité , leur ayant dit adieu ,  
 Dans les enfers n'avoit ni feu ni lieu.

Pluton aborde en cette isle chérie.  
 Mais ce n'est plus la tranquille patrie  
 Des purs esprits , des mortels glorieux ,  
 Dont les travaux du temps victorieux  
 De l'avenir perçant la nuit profonde ,  
 Ont fait l'honneur & l'exemple du monde.  
 Dans ces beaux lieux aux seuls héros promis ,  
 Il cherche en vain ses antiques amis :  
 Ceux qui jadis par des loix équitables  
 Ont adouci des peuples intraitables .

Ou qui cherchant la guerre & les hazards ,  
Pour leur pays sont morts au champ de Mars.  
Il cherche en vain tous ceux dont la mémoire  
S'est consacrée au temple de la gloire  
Par des écrits après eux admirés ,  
Ou par des arts avant eux ignorés.  
Quel changement ! Quelle horreur pour sa vûe !  
Il ne voit plus qu'une foule imprévûe  
De charlatans , de héros inconnus ,  
Par la cabale en ces lieux soutenus :  
De courtisans dévorés par l'envie ,  
De vils flatteurs flattés pendant leur vie ;  
D'ambitieux d'un faux honneur frappés ,  
Et d'imposteurs au Tartare échapés.  
Ceux-là cherchant leur gloire dans leurs crimes ;  
Pour maintenir des droits illégitimes ,  
Brigands réels sous le nom de héros ,  
Du monde entier ont troublé le repos.  
Ceux-ci payés de leur zèle hypocrite  
Par mille biens obtenus sans mérite ,  
Ont de leurs rois par un plus lâche orgueil  
Trahi la cendre & souillé le cercueil.  
Comment décrire & nombrer les intrigues ,  
Les noirs complots , les monstrueuses ligue ,  
Qui , dans ce lieu d'innocence & de paix  
Ont par la brigue introduit les forfaits :  
L'un trafiquant sa couche aliénée  
A sa fortune a vendu l'hymenée ;

L'autre abjurant ses amis malheureux ,  
 Ne s'est haussé qu'en s'élevant contr'eux.  
 Ce flagorneur doucereux & perfide ,  
 Du faux mérite encenseur insipide ,  
 Pour avoir sçu le vice fêtoyer ,  
 De son miel fade a reçu le loyer.  
 Ce monstre enfin plus noir qu'une momie ,  
 Chargé d'opprobre & couvert d'infamie ,  
 A trouvé l'art , aveuglant ses censeurs ,  
 De se blanchir à force de noirceurs.

A ces objets , à ce spectacle infame ,  
 Le Dieu qui voit dans les plis de leur ame  
 De tant d'excès l'inconcevable horreur :  
 Ah ! c'en est trop ; je cède à ma fureur :  
 Vengeons , dit-il , la gloire de mon thrône.  
 Venez , Mégère , Alecton , Tisiphone ,  
 Venez punir l'attentat odieux  
 De ces Typhons masqués en demi-dieux.  
 Changez leur joie en supplices terribles :  
 Ouvrez pour eux vos cavernes horribles ;  
 Et par des feux trop long-temps retardés  
 Justifiez mes arrêts éludés.  
 Vous subirez , ombres abominables ,  
 La peine d'êlre au bonheur des coupables.  
 Mais avant tout , du sénat infernal  
 Examinons l'insolent tribunal :  
 Je veux sçavoir quels honteux artifices  
 Dans l'Elysée ont installé les vices,

Guerre mortelle à ces juges pervers ;  
Et soient comme eux au plus creux des enfers  
Précipités tous ceux dont la licence  
A confondu le crime & l'innocence.

Dans un recoin des royaumes obscurs ,  
Non loin du Styx , se présentent les murs  
D'un vieux palais tout peuplé d'ombres noires ,  
Qui dans ce lieu tenant leurs auditoires ,  
A tous les morts jugés par leur scrutin  
Font acheter les arrêts du Destin.

Au centre ouvert de ce fameux Dédale ,  
Séjour sacré du trouble & du scandale ,  
S'offre d'abord un portique en umé ,  
De la Discorde asyle renommé ,  
Où chaque jour sous ses loix enrôlées ,  
Viennent mugir les ombres désolées ,  
Qu'attire en foule en ce triste manoir  
La froide crainte ou le douteux espoir.  
Tout à l'entour sont les sombres cavernes  
Des noirs Griffons , écumeurs subalternes ,  
Par qui les morts dépouillés & séduits  
Sont à grands frais au sénat introduits.  
Par les détours de cent routes obscures  
On entre enfin sous ces voutes impures ,  
Où des enfers l'Aréopage assis  
Fait retentir ses oracles concis.  
Un long tableau des misères publiques  
Fait l'ornement de leurs murs symboliques.

Les sénateurs y lisent en tout temps  
De leur emploi les devoirs importants,  
La calomnie & l'infame parjure,  
L'impiété, le blasphème, l'injure,  
Légitimés en cet antre hideux,  
Incessamment frémissent autour d'eux.  
L'aveugle erreur à leurs côtés préside,  
Et par leur voix le mensonge y décide.

C'est dans ce gouffre à l'audace frayé,  
Que le monarque, interdit, effrayé,  
Voit, de la pourpre insolemment parée  
L'iniquité pompeuse & révérée,  
De la justice usurpant le pouvoir,  
Fouler aux pieds les loix & le devoir.  
Il voit placés au rang le plus sublime  
Des malheureux élevés dans le crime,  
Enfans impurs de pères diffamés,  
Qui du limon dont ils furent formés,  
Ne sont sortis que par le brigandage,  
L'exaction, le vol & le pillage;  
Par leurs forfaits illustrés & connus,  
Et par l'opprobre aux honneurs parvenus.  
Voilà des dieux les arbitres augustes,  
Les protecteurs toujours saints, toujours justes,  
De l'équité confiée en leurs mains.  
C'est devant eux que les pâles humains,  
Doivent répondre à la fin de leur course,  
Pour être absous ou punis sans ressource.

Le bien , le mal , également prisés ,  
Le vrai , le faux avec art déguisés ,  
Par le censeur de la troupe damnée  
Sont mis au fond d'une urne empoisonnée ;  
Où par l'effort de son subtil sçavoir  
Tout noir blanchit , & tout blanc devient noir ;  
Ce fier démon , l'effroi de l'innocence ,  
Au nom du dieu , prend de tout connoissance ;  
Porte sur rout ses regards ambigus ,  
Et des enfers est le public Argus.  
D'un zèle ardent sa fureur prétextée  
Dans ses excès est toujours respectée.  
Sa haine aveugle est un amour du bien ;  
Son fade orgueil est un grave maintien ;  
Son impudence une noble franchise ,  
Et sa malice une sagesse exquise.

Pluton l'observe , en son parquet assis ,  
Tout entouré de parchemins noircis.  
O des enfers la plus damnable peste ,  
Dit le monarque , & d'autant plus funeste ,  
Qu'une hypocrite & trompeuse douceur  
De ses forfaits cache à tous la noirceur ?  
Déchiffre-nous ces pancartes difformes :  
Voyons , voyons les jugemens énormes  
Dont tu falis tes papiers clandestins.  
Lisons. Il lit : ORACLES DES DESTINS.  
*Voici les noms & les gestes insignes  
Des criminels qui nous ont paru dignes*

*De recevoir , à fond examinés ;  
 De nos faveurs les gages fortunés.  
 Leurs lâchetés ont fait rougir la terre ;  
 Ils ont cent fois mérité le tonnerre ;  
 Mais à la cour ils étoient les plus forts ;  
 Ils gouvernoient Plutus & ses trésors :  
 Ce dieu sur nous a versé sa rosée ;  
 C'en est assez. Conclu pour l'Elysée.*

*Voici tous ceux qui fidèles aux loix ,  
 Du devoir seul ont écouté la voix.  
 D'impureté leurs ames préservées  
 Sont aux enfers sans reproche arrivées :  
 Mais ils n'avoient pour toute sûreté ,  
 Que l'innocence & la simple équité ;  
 Ou , tout au plus , le mérite bizarre  
 De leurs vertus. Renvoyés au Tartare.*

*Quoi ! scélérats ? Quoi ! monstres insolens ,  
 Pourfuit le dieu , les yeux étincelans ,  
 C'est donc ainsi , traîtres , qu'en mon absence  
 Vous exercez mes droits & ma puissance ?  
 Je verrai donc par vos noirs attentats ,  
 Bouleverfer l'ordre de mes états ?  
 Ah , Némésis , jadis si vigilante ,  
 Mais aujourd'hui déesse nonchalante ,  
 Pourquoi , pourquoi me cacher si long-temps  
 L'impiété de ces nouveaux Titans ?  
 J'aurois d'abord , exterminant leur race ,  
 Par leur supplice arrêté leur audace ;*



Et leurs forfaits au comble parvenus  
Seroient déjà punis ou prévenus.

Roi des enfers , monarque inaccessible ,  
Répond alors la déesse inflexible ,  
Si les excès dont tu te prends à moi  
Te sont cachés , n'en accuse que toi.  
Quel cri perçant , quelle voix formidable  
Peut aborder un thrône inabordable ,  
Où de flatteurs le prince environné ,  
Par leurs douceurs nuit & jour suborné ,  
N'est attentif qu'à bannir & distraire  
Tous les objets qui pourroient lui déplaire.  
La Vérité viendra-elle à ses yeux  
Offrir en vain son visage ennuyeux ,  
Et l'affliger au milieu de sa gloire  
Par des récits qu'il ne voudra pas croire ?  
Mais à vrai dire , un mal plus dangereux  
A pris racine en ce royaume affreux ;  
Et tu le sçais. Sous l'heureux ministère  
Du vieux Eaque & de Minos son frere ,  
De Jupiter tous deux fils adorés ,  
Et tous deux rois sur la terre honorés ,  
La vertu seule & la haute naissance  
Etoient en droit de régir ta balance.  
Car quel emploi requiert plus de splendeur ;  
De dignité , de gloire & de grandeur ,  
Que le pouvoir de rendre ses semblables ,  
Par un seul mot , heureux ou misérables ?

Chacun alors maintenu dans ses droits,  
Étoit pésé suivant son propre poids.  
Point de retour, point de ruse subtile,  
Point de présens. Autre temps, autre style;  
Tout est changé, depuis que l'équité  
Fut dévolue à la vénalité.  
Un vil amas d'ombres intéressées,  
Parmi le peuple au hazard ramassées,  
Souilla bientôt d'un air contagieux  
Le tribunal de ces enfans des dieux,  
Et crut avoir, en payant leur office,  
Acquis le droit de vendre la justice.  
Tout triomphant de ce titre usurpé,  
Leur noir essain d'un sot orgueil pipé,  
Ose oublier sa première bassesse,  
Et contester un pouvoir qui les blesse,  
Aux demi-dieux, dont le suprême rang  
N'est dû qu'aux droits du mérite & du sang.  
Pour attendrir cette troupe barbare,  
De son bon droit vainement on se pare:  
Si l'équité n'emprunte le secours  
De quelque intrigue, ils sont muets & sourds;  
Nulle vertu n'émeut leur cœur farouche.  
Il faut, il faut pour leur ouvrir la bouche,  
Que l'intérêt ou les suggestions  
Fassent parler ces noirs Amphictyons.  
Que si quelqu'un plus juste & plus fidèle  
Pour l'équité montre encor quelque zèle,

Ce vain gloseur tristement rebuté  
Fait bande à part, & n'est point écouté.  
Tel est l'esprit de leur cour infernale.  
Entens-moi donc. Veux-tu de leur cabale  
Punir enfin les complots turbulens,  
Et garantir tes états chancelans  
De toute injuste & maligne entreprise ?  
Fais appeller le juge de Cambyse ;  
Il est ici, cet esprit malheureux.  
Tes yeux verront dans son supplice affreux  
De ma justice un témoin sans reproche.  
Oui, je le veux, dit Pluton : qu'il approche.

A ce discours, un cadavre souillé,  
Couvert de sang, & de chair dépouillé,  
S'offre à sa vûe, & d'une horreur soudaine  
Fait frissonner la troupe souterraine.  
Pluton le voit ; & de couleur changé,  
Quel est ton nom ? Sizame l'affligé.  
Ta qualité ? Juge, indigne de l'être.  
Et ton pays ? La Perse m'a vû naître.  
Mais qui t'a mis en ce tragique état ?  
Ce fut le roi : ce juste potentat  
Me fit subir cette peine équitable ;  
Et pour laisser un monument capable  
D'intimider tout ministre vénal,  
Fit de ma chair couvrir le tribunal,  
Où, par mes mains, la justice vendue  
Après ma mort devoit être rendue,

C'en est assez , reprit le dieu content :  
Par cet exemple , à mon peuple important ;  
Faisons trembler l'audace & l'injustice ;  
Même forfait requiert même supplice.  
Marchez , démons. Et vous , filles d'enfer ,  
Exécutez sur ces ames de fer  
Une sentence à leurs crimes trop dûe ;  
Et que leur peau sur ces bancs étendue ,  
A l'avenir consacrant leurs noirceurs ,  
Serve de siège à tous leurs successeurs.



## ALLÉGORIE III.

## LA MOROSOPHIE.

**A** Contempler le monde & ses richesses ,  
Et ces amas de fécondes largesses ,  
Que jour & nuit la mere des humains  
Sur ses enfans répand à pleines mains ;  
Qui ne croiroit que la tendre nature ,  
En paîtrissant l'homme sa créature ,  
Ne l'a tiré du néant ténébreux ,  
Que pour le rendre infiniment heureux ?  
Mais , d'autre part , ces fléaux innombrables  
Accumulés sur nos jours misérables ,  
Tristes mortels , nous font regarder tous  
Comme l'objet de son plus noir courroux.  
D'où peut venir ce mélange adultère  
D'adversités , dont l'influence altère  
Les plus beaux dons de la terre & des cieux ?  
L'antiquité nous mit devant les yeux  
De ce torrent la source emblématique ,  
En nous peignant cette femme mystique ,  
Fille des dieux , chef-d'œuvre de Vulcain ,  
A qui le ciel prodiguant par leur main

Tous les présens dont l'Olympe s'honore ;  
Fit mériter le beau nom de Pandore.  
L'urne fatale où les afflictions ,  
Les durs travaux , les malédictions  
Jusqu'a ce temps des humains ignorées ;  
Avoient été par les dieux resserrées ,  
Pour le malheur des mortels douloureux ;  
Fut confiée à ses soins dangereux.  
Fatal desir de voir & de connoître !  
Elle l'ouvrit ; & la terre en vit naître  
Dans un instant tous les fléaux divers ,  
Qui , depuis lors , inondent l'univers.  
Quelle que soit , ou vraie ou figurée ,  
De ce revers l'histoire aventurée ,  
N'en doutons point , la curiosité  
Fut le canal de notre adversité.  
Mais de ce mal déterrons la racine ,  
Et remontons à la vraie origine  
De tant d'ennuis , dont le triste concours  
De notre vie empoisonne les jours.

Avant que l'air , les eaux & la lumière ,  
Enfévelis dans la masse première  
Fussent éclos par un ordre immortel  
Des vastes flancs de l'abîme éternel ,  
Tout n'étoit rien. La Nature enchaînée ,  
Oisive & morte avant que d'être née ,  
Sans mouvement , sans forme , sans vigueur ,  
N'étoit qu'un corps abattu de langueur ,

Un sombre amas de principes stériles ,  
De l'existence élémens immobiles.  
Dans ce chaos , ainsi par nos aïeux  
Fut appelé ce désordre odieux ,  
En pleine paix sur son thrône affermie  
Regna long-temps la Discorde ennemie ;  
Jusques au jour pompeux & florissant  
Qui donna l'être à l'univers naissant ,  
Quand l'Harmonie , architecte du monde ,  
Développant dans cette nuit profonde  
Les élémens pêle-mêle diffus ,  
Vint débrouiller leur mélange confus ,  
Et variant leurs formes assorties ,  
De ce grand Tout animer les parties.  
Le ciel reçut en son vaste contour  
Les feux brillans de la nuit & du jour :  
L'air moins subtil assembla les nuages ,  
Poussa les vents , excita les orages :  
L'eau vagabonde en ses flots inconstans  
Mit à couvert ses muets habitans :  
La terre enfin , cette tendre nourrice ,  
De tous nos biens sage modératrice ,  
Inépuisable en principes féconds ,  
Fut arrondie , & tourna sur ses gonds ,  
Pour recevoir la céleste influence  
Des doux présens que son sein nous dispense.  
Ainsi des dieux le suprême vouloir  
De l'Harmonie établit le pouvoir.

Elle éteignit par ce sublime exorde ,  
Le règne obscur de l'affreuse Discorde.  
Mais cet essai de ses soins généreux  
Eût été peu , si son empire heureux  
N'eût consommé l'ouvrage de la terre  
Par le bonheur des êtres qu'elle enferme  
Aux mêmes loix elle les soumit tous.  
Le foible agneau ne craignit point les loups ;  
Et sans péril il vit paître sur l'herbe  
Le tigre & l'ours près du lion superbe.  
Entretenus par les mêmes accords ,  
Tous les mortels ne formerent qu'un corps  
Vivifié par la force infinie  
D'un même esprit & d'un même génie ,  
Et dirigé par les mêmes concerts ,  
Dont la cadence anime l'univers.  
Par le secours de cette intelligence ,  
Riches sans biens , pauvres sans indigence ;  
Ils vivoient tous également heureux ,  
Et la nature étoit riche pour eux.  
Toute la terre étoit leur héritage ;  
L'égalité faisoit tout leur partage.  
Chacun étoit & son juge & son roi ;  
Et l'ainitié , la candeur & la foi  
Exerçoient seuls en ce temps d'innocence  
Les droits sacrés de la toute-puissance.  
Tel fut le regne à la terre si doux ,  
Que l'Harmonie exerça parmi nous.



Du vrai bonheur nous fûmes les symboles ,  
Tandis qu'exemt de passions frivoles ,  
Le genre humain dans les sages plaisirs  
Sçut contenir ses modestes desirs.

Mais cependant la Discorde chassée ,  
Chez les mortels furtivement glissée ,  
Comme un serpent se cachoit sous les fleurs ;  
Et par l'esprit empoisonnoit les cœurs.  
Chacun déjà s'interrogeant soi-même ,  
De l'univers épluchoit le système.  
Comment s'est fait tout ce que nous voyons ?  
Pourquoi ce ciel , ces astres , ces rayons ?  
Quelle vertu dans la terre enfermée  
Produit ces biens dont on la voit semée ,  
Quelle chaleur fait meurir ses moissons ,  
Et rajeunir les arbres , les buissons ?  
Mais ces hivers , dont la triste froidure  
Gerce nos fruits , jaunit notre verdure ,  
Que servent-ils ? Et que servent ces jours  
Tous inégaux , tantôt longs , tantôt courts ?  
Ah ! que la terre en feroit bien plus belle ,  
Si du printems la douceur éternelle  
Faisoit regner des jours toujours réglés !  
Ainsi parloient ces mortels aveuglés ,  
Qui , pleins d'eux-même , & sortant des limites  
Par la nature à leur être prescrites ,  
Osoient sonder , scrutateurs criminels ,  
La profondeur des secrets éternels.

Folleraison ! lumière déplorable ,  
 Qui n'insinue à l'homme misérable  
 Que le mépris d'une simplicité  
 Si nécessaire à sa félicité !

Par ce succès la Discorde amorcée ,  
 Conçut dès-lors l'orgueilleuse pensée  
 D'exterminer l'Harmonie & ses loix ;  
 Et rassemblant à sa fatale voix  
 Ces insensés prêts à lui rendre hommage ;  
 Prit la parole , & leur tint ce langage :

Eh quoi , mortels , c'est donc assez pour vous  
 De contenter vos appétits jaloux ;  
 Et le bonheur des animaux sauvages  
 Sera le seul de tous vos avantages ?  
 Car dans quel sens êtes-vous plus heureux ?  
 Comme pour vous , le monde est fait pour eux ;  
 Mêmes desirs , mêmes soins vous inspirent :  
 Vous respirez le même air qu'ils respirent ;  
 L'astre du jour comme vous les chérit ,  
 Et comme vous la terre les nourrit.  
 Répondez donc ? Quel bien , quelle opulence  
 De votre rang peut fonder l'excellence ?  
 Notre raison , direz-vous. J'en conviens.  
 C'est le plus grand , le plus doux de vos biens ;  
 Mais ce trésor , cette flâme sacrée ,  
 Quelle lumière en avez-vous tirée ?  
 L'invention de quelques arts dictés  
 Par l'embarras de vos nécessités ,

La faim cruelle inventa la culture  
Des champs marqués pour votre nourriture,  
Vous ne devez qu'aux rigueurs des saisons  
L'art d'élever vos paisibles maisons ;  
Et le besoin d'un commerce facile  
A rendu l'onde à vos rames docile.  
Votre raison ne vous a rien appris  
Qu'à captiver l'effor de vos esprits ;  
A regarder cet univers sensible ,  
Comme l'objet d'une étude impossible ;  
Ou , tout au plus , en voyant ses attraits ;  
A respecter les dieux qui les ont faits.  
Mais si ces dieux , auteurs de tant de choses ,  
Avoient voulu vous en cacher les causes ,  
Vous auroient-ils inspiré ces élans ,  
Ce feu divin , ces desirs vigilans ,  
Et cette ardeur d'apprendre & de connoître ;  
Qui constitue & distingue votre être ?  
Souffrez qu'enfin vos yeux soient déssillés ,  
Et servez-vous des feux dont vous brillez.  
Pour seconder en vous un si beau zèle ,  
J'amène ici ma compagne fidèle :  
Morosophie est son titre adopté ;  
Et son vrai nom , la Curiosité.  
Recevez-la. Sa lumière divine  
Vous apprendra votre vraie origine ;  
Vous connoîtrez le principe & la fin  
De toute chose ; & vous serez enfin ;

## 216 ALLÉGORIES,

En lui rendant vos soins & votre hommage,  
Pareils aux dieux dont vous êtes l'image.

A ce discours qui charme les humains,  
Tout applaudit de la voix & des mains.  
Morosophie en tous lieux approuvée,  
Et sur un trône en public élevée,  
Dicte de-là ses oracles menteurs,  
Ses argumens, ses secrets imposteurs;  
Et dans le monde inondé d'aphorismes,  
De questions, de doutes, de sophismes,  
A la Sagesse on vit en un clin d'œil  
Substituer la Folie & l'Orgueil.  
Mais pour servir sa perfide maîtresse,  
Le grand secret de sa trompeuse adresse  
Fut de remplir les hommes divisés  
De sentimens l'un à l'autre opposés;  
D'embarrasser leurs esprits téméraires  
D'opinions & de dogmes contraires;  
Et d'annoblir du nom de vérités,  
Ce fol amas de contrariétés.  
De cette mer agitée, incertaine,  
Sortit alors la Dispute hautaine,  
Les yeux ardents, le visage enflammé,  
Et le regard de colère allumé:  
Monstre hargneux, superbe, acariâtre,  
Qui de soi même orateur idolâtre,  
Combat toujours, ne recule jamais,  
Et dont les cris épouvantent la Paix.

D'elle

D'elle bientôt nâquirent les scandales ,  
Les factions , les brigues , les cabales :  
A son erreur chacun assujetti ,  
Ne songea plus qu'à former son parti ,  
Pour s'appuyer de la foule & du zèle  
Des défenseurs de sa secte nouvelle ;  
Et les mortels sous divers concurrens  
Suivirent tous des drapeaux différens.  
En cet état , il n'étoit plus possible  
Que cette race orgueilleuse , inflexible ,  
Vécût long-temps sous une même loi.  
Ainsi chacun ne songeant plus qu'à soi ,  
On eut besoin , pour prévenir les guerres ,  
De recourir au partage des terres ;  
Et d'un seul peuple on vit dans l'univers  
Naître en un jour mille peuples divers.

Ce fut ainsi que la folle sagesse ,  
Chez les humains souveraine maîtresse ,  
Les séparant d'intérêts & de biens ,  
De l'amitié rompit tous les liens.  
Mais des trésors dont la terre est chargée ,  
La jouissance avec eux partagée  
Leur fit sentir mille besoins affreux.  
Il fallut donc qu'ils convinssent entr'eux  
D'un bien commun dont l'utile mélange  
Des autres biens facilitât l'échange ;  
Et l'or , jadis sous la terre caché ,  
L'or de ses flancs par leurs mains détaché ,

Fut par leur choix & leur commun suffrage  
Destiné seul à ce commode usage.  
Mais avec lui sortit du même sein  
De tous nos maux le véritable effain.  
L'insatiable & honteuse Avarice,  
Du genre-humain pâle dominatrice,  
Chez lui reçue avec tous ses enfans,  
Rendit par-tout les vices triomphans.  
Sous l'étendard de cette reine impure,  
Les trahisons, le larcin, le parjure,  
Le meurtre même, & le fer, & le feu,  
Tout fut permis, tout ne devint qu'un jeu.  
L'Intérêt seul fut le dieu de la terre :  
Il fit la paix, il déclara la guerre ;  
Pour se détruire arma tous les mortels,  
Et des dieux même attaqua les autels.  
Pour mieux encore établir son empire,  
Morosophie inventa l'art d'écrire,  
Des longs procès instrument éternel,  
Et du mensonge organe criminel,  
Par qui la fraude en prestiges fertile,  
Seme en tous lieux sa doctrine subtile,  
Et chez le peuple, ami des nouveautés,  
Change en erreurs toutes les vérités.  
Mille autres arts encor plus détestables  
Furent le fruit de ses soins redoutables ;  
Et d'eux nâquit à ses ordres soumis,  
Le plus mortel de tous nos ennemis,

Le luxe, ami de l'oïfive mollesse ,  
Qui parmi nous signalant sa souplesse ,  
Introduisit par cent divers canaux  
La pauvreté , le plus dur de nos maux.  
Ainsi l'aimable & divine Harmonie  
De tous les cœurs par degrés fut bannie :  
Mais en partant pour remonter aux cieux ,  
Elle voulut , dans ses derniers adieux ,  
De sa bonté pour la race mortelle  
Laisser encore une marque nouvelle.

Si vos esprits étoient moins prévenus ,  
Et si vos maux vous étoient mieux connus ,  
J'aurois , dit-elle , encor quelque espérance  
De réussir à votre délivrance ;  
Mais la Discorde éblouissant vos yeux ,  
Vous a rendu son joug trop précieux ,  
Pour me flatter que vos clartés premières  
Pussent renaître à mes foibles lumières ,  
Et présumer qu'une seconde fois  
L'affreux chaos se débrouille à ma voix.  
Pour être heureux vous reçûtes la vie ,  
Et ce bonheur fit ma plus chere envie.  
Aux immortels j'osai ravir pour vous  
Ce feu du ciel dont ils sont si jaloux ,  
Cette raison dont la splendeur divine  
Vous fait sentir votre vraie origine.  
Qu'avez-vous fait d'un partage si doux ?  
C'est elle , hélas ! qui vous a perdu tous.

Par votre orgueil, corrompue , altérée ,  
Dans votre cœur elle a donné l'entrée  
Aux vanités , aux folles visions ,  
Germe éternel de vos divisions ;  
Et s'échappant du cercle des idées  
A vos besoins par les dieux accordées ,  
Elle a porté ses regards élevés  
Jusqu'aux secrets pour eux seuls réservés.  
Funeste effor , malheureuse chimère ,  
Qui vous ravale au-dessous de la sphère  
Des animaux les plus défectueux :  
D'autant plus vils , que plus présomptueux ,  
Vous ne suivez , au lieu de la nature ,  
Qu'une ombre vaine , une fausse peinture ;  
Et qu'à vos yeux , trompés par cet écueil ,  
Votre misère est un sujet d'orgueil.  
Adieu. Je pars , de vos cœurs exilée ,  
Et sans espoir de m'y voir rappelée.  
Mais ma pitié ne peut vous voir périr ;  
Et si mes soins n'ont pû vous secourir ,  
Si mon pouvoir sur tout ce qui respire  
N'a pû sur vous conserver son empire ,  
Pour vous du moins j'entretiendrai toujours  
L'ordre constant & l'immuable cours ,  
Qu'à l'univers , en lui donnant naissance ,  
Scut imposer ma suprême puissance.  
Vous jouirez toujours par mes bienfaits  
De tous les dons que le ciel vous a faits ;



Et cette terre à vos vœux si facile  
Sera pour vous un éternel asyle,  
Jusqu'au moment prévu par vos aïeux,  
Qui confondra la terre avec les cieux,  
Lorsque la flamme en ravages féconde,  
Viendra sapper les fondemens du monde,  
Pour reproduire en ses vastes tombeaux  
De nouveaux cieux & des hommes nouveaux.

Ainsi parla l'immortelle déesse;  
Et dès l'instant, fidèle à sa promesse,  
Elle quitta ce terrestre séjour,  
Et prit son vol vers la céleste cour.  
Depuis ce temps, la Discorde sauvage  
Vit les humains nés pour son esclavage,  
De l'Harmonie oubliant les concerts,  
Courir en foule au-devant de ses fers;  
Et désormais maîtresse de la terre,  
Y fit regner, au mépris du tonnerre,  
Vengeur tardif de nos impiétés,  
Tous les malheurs par le vice enfantés.



---

*ALLÉGORIE V.*

---

*MINERVE.*

**F**OIBLES humains, si fiers de vos grandeurs ;  
De votre fort vantez moins les splendeurs.  
Des immortels si vous êtes l'ouvrage ;  
Les animaux ont le même avantage :  
La même main qui forma votre corps ,  
De leur machine assembla les accords.  
Ainsi sur eux l'honneur de la naissance  
N'eût jamais dû fonder votre puissance ,  
Si la raison , par un secours heureux ,  
N'eût établi votre empire sur eux ,  
Et soumettant la force à la foiblesse ,  
De votre rang distingué la noblesse.  
Mais ce rayon parmi vous si vanté  
N'est rien en soi qu'ombre & qu'obscurité.  
L'usage seul en fait un bien suprême ;  
Et cet usage est la sagesse même ,  
Le plus divin , le plus beau , le plus doux  
De tous les biens , mais qui n'est point en nous.  
Des dieux du ciel c'est le grand héritage.  
Les animaux ont l'instinct pour partage :

De sa raison l'homme est plus glorieux ;  
Mais la sagesse est la raison des dieux :  
Sans ses clartés , la nôtre dégradée  
Est toujours foible & toujours mal guidée ;  
Et , par malheur , nul n'obtient son secours  
Que rarement , & jamais pour toujours.  
La main des dieux la donne & la retire ,  
Selon les loix qu'elle veut se prescrire :  
Mais nul ne peut compter sur ses conseils ,  
Ni plus long-temps , ni plus que ses pareils ;  
Et c'est pourquoi dans l'enfance du monde ,  
Lorsque le ciel , par sa vertu féconde ,  
Eut fait sortir l'univers de ses flancs ,  
Le vieux Saturne , aîné de ses enfans ,  
Ayant connu qu'étant tels que nous sommes ,  
L'homme n'est point né pour régir les hommes ,  
Donna la terre , indigente d'appui ,  
A gouverner à des dieux comme lui.  
Cet ordre heureux fit régner la justice ,  
Et fut pour nous l'époque & le solstice  
Du vrai bonheur , qui , depuis ces beaux jours ,  
Fut de la terre exilé pour toujours ,  
Quand Jupiter , usurpateur sévère ,  
Changeant les loix prescrites par son père ,  
Pour maintenir son empire odieux ,  
Mit les humains à la place des dieux.  
De tous nos maux ce mal ourdit la trame.  
Le premier règne étoit celui de l'ame :

Mais le nouveau fut le règne des sens ;  
Et son auteur , des mortels trop puissans  
Faisant par-là germer l'orgueil suprême ,  
Les trahit tous , & se trahit lui-même.  
Car les géans fiers d'avoir de leurs mains  
Forgé des fers au reste des humains ,  
Et de se voir par la force & la guerre  
Vainqueurs du monde & tyrans de la terre ;  
A Jupiter , par de nouveaux excès ,  
Firent encor redouter leurs succès ;  
Et leur orgueil s'élevant une route  
Pour le détruire , ils l'eussent fait sans doute ,  
Si tous les dieux , par lui-même bannis ,  
Pour le sauver ne s'étoient réunis ,  
Et renversant les masses entassées  
Par ces ingrats jusqu'aux cieux exhaussées ,  
N'eussent enfin sous ces monts embrasés  
Enféveli leurs restes écrasés.  
Le haut Olympe en ses antres humides  
Vit bouillonner le sang des Aloïdes :  
Sous Pélion Mimas fut abîmé ;  
Et dans le creux de son gouffre enflâmé ,  
Le mont voisin de l'amante d'Alphée  
S'ébranle encore aux fureurs de Typhée.  
Mais votre cœur facile à s'irriter ,  
Dieux outragés , ne put se contenter  
D'une pénible & douteuse victoire ,  
Où le péril fut plus grand que la gloire.

Des immortels le redoutable roi ,  
Jupiter même avoit pâli d'effroi ;  
Et ce monarque aussi puissant que juste ,  
Vous assemblant devant son trône auguste ,  
En ce discours conforme à vos souhaits ,  
Vous fit à tous entendre ses decrets :

Enfans du ciel , assemblée immortelle ,  
Dont le courage intrépide & fidelle  
Contre l'effort d'un complot insolent  
Vient d'affermir mon trône chancelant :  
Par vos efforts soutenus du tonnerre ,  
Les attentats des enfans de la terre  
Viennent enfin de retomber sur eux ;  
Et les horreurs d'un châtimement affreux  
Ont expié l'audace forcenée  
Contre les cieux si long-temps mutinée.  
Mais un affront par les dieux enduré ,  
Bien que puni , n'est jamais réparé ;  
Et je ne puis mettre en oubli l'injure  
Faite à mon rang par leur race parjure ,  
Qu'en m'éloignant d'un séjour détesté ,  
Théâtre impur de leur impiété.  
Suivez moi donc : venez , troupe choisie ,  
Goûter en paix la céleste ambrosie ,  
Loin d'une terre importune à nos yeux ;  
Et chez le ciel , pere commun des dieux ,  
Allons chercher dans un plus noble étage  
Notre demeure & notre vrai partage.

A ce discours chacun fait éclater  
 Son allégresse ; & sans plus consulter ,  
 Tout ce grand chœur qu'un même zèle anime  
 A se rejoindre à son auteur sublime ,  
 Part , vole , arrive ; & semblable à l'éclair ,  
 Ayant franchi les vastes champs de l'air ,  
 Au firmament , demeure pacifique  
 Du dieu des cieux , reprend sa place antique.  
 Le ciel les voit inclinés devant lui ;  
 Et d'un souris , garant de son appui ,  
 Rendant le calme à leur ame incertaine :  
 Je sçais , dit-il , quel motif vous amene ;  
 Et je consens à régler entre vous  
 Le grand partage où vous aspirez tous.  
 Dans mes états , comme aîné de ma race ,  
 Saturne aura la plus illustre place ;  
 Un vaste globe élevé jusqu'à moi  
 Est le séjour dont je l'ai nommé roi.  
 Entre les dieux nés pour lui rendre hommage ,  
 Trois seulement auront leur appanage :  
 Le reste en cercle autour de lui placés ,  
 A le servir ministres empressés ,  
 Lui formeront une cour sans égale ,  
 Digne d'un dieu que ma faveur signale.  
 Au second rang Jupiter & sa cour ,  
 Plus loin de moi , mais plus voisins du jour ,  
 Etabliront leur règne & leur puissance ;  
 Et près de lui postés pour sa défense ,

Quatre grands dieux marchant sous ses drapeaux ,  
Lui serviront de garde & de flambeaux.  
Mars & Vénus , & Mercure son frere ,  
Iront , comme eux , régir chacun leur sphere.  
Phœbus enfin de mes feux éclairé ,  
Phœbus , l'honneur de l'Olympe sacré ,  
Ira sur vous , sur la nature entière ,  
Dans le Soleil répandre sa lumière.  
Telle est pour vous la faveur de mes loix :  
Jouissez-en. Partez. Mais toutefois  
En vous donnant de si pompeux domaines ,  
Ne croyez pas que j'adopte vos haines ,  
Ni que je veuille au gré de vos chagrins  
Abandonner la terre à ses destins.  
Aux dieux créés les passions permises  
Sont devant moi tremblantes & soumises ;  
Le ciel , auteur de tant d'êtres semés ,  
N'obéit point aux sens qu'il a formés.  
Je prétends donc que l'unique déesse ,  
Qui , sous mes loix , préside à la sagesse ,  
Minerve , dis-je , appui de mes autels ,  
Au lieu de vous , reste près des mortels ,  
Pour éclairer de ses vives lumières  
L'obscurité de leurs foibles paupières.  
Allez , ma fille , allez chez les humains  
Faire observer mes ordres souverains :  
Guidez leurs pas , soutenez leur foiblesse ;  
Dans leurs esprits versez votre richesse .

Daignez enfin dans les terrestres lieux  
 Leur tenir lieu de tous les autres dieux.  
 Ils trouveront en vous leur bien solide.  
 Nul dieu ne manque où Minerve réside.

Il dit : Minerve attentive à sa voix ,  
 Sans répliquer , se soumet à ses loix ,  
 Vient sur la terre , & cherchant un asyle  
 Où ses clartés puissent la rendre utile  
 Au bien commun de tous ses habitans ,  
 Choisit la cour de ces rois éclatans ,  
 Race des dieux , que le ciel par sa grace  
 Voulut choisir pour regner en sa place.  
 Dans ces conseils , dont les directions  
 Font le destin de tant de nations ,  
 Elle s'avance , & cherchant à leur luire :  
 Je viens , dit-elle , ici-bas vous instruire  
 A rendre heureux tous les peuples divers ,  
 Qui sous vos loix remplissent l'univers.  
 Vous apprendrez sous mes ordres suprêmes  
 A les régir , à vous régir vous-mêmes.  
 Je suis Minerve : Ecoutez mes leçons.  
 Quoi ! vous fuyez , & méprisez mes sons ?  
 Ah , je le vois ; la Politique injuste  
 A déjà pris chez vous ma place auguste !  
 Hélas , mortels , je pleure votre sort.  
 L'autorité n'est point de mon ressort ;  
 Et je ne puis de mes célestes flâmes ,  
 Malgré vous-même , illuminer vos ames.



Allons chercher au séjour de Thémis  
D'autres mortels plus doux & plus soumis.  
Mais, juste ciel ! Quelle Gorgone horrible  
Tient son empire en cet antre terrible ?  
C'est la Chicane. Autour d'elle assemblés  
De sa fureur cent ministres zélés  
Viennent tous d'elle apprendre la science  
De devenir fourbes en conscience ,  
Doux sans douceur, justes sans équité ,  
Et scélérats avec intégrité.  
Fuyez , déesse , un gouffre si profane ,  
De l'injustice abominable organe.  
Votre sagesse , ô divine Pallas ,  
Ne doit point être où l'équité n'est pas.  
Chez les humains cherchez d'autres asyles ;  
Et dans des lieux plus nobles , plus tranquilles ,  
Allez trouver ces sages épurés ,  
De vos rayons par l'étude éclairés ,  
Qui dans le sein de la philosophie  
A vous chercher ont consumé leur vie :  
Mortels divins , qui n'aspirant qu'à vous ,  
Méritent seuls vos regards les plus doux.  
Minerve y court ; mais , ô soin inutile !  
De ses vapeurs la Chimère subtile ,  
Reine absolue , avoit déjà surpris  
Ces vains mortels d'illusions nourris ,  
Qui sur la foi de leurs foibles systèmes ,  
Connoissant tout , sans se connoître eux-mêmes ,

Cherchent hors d'eux , privés des vrais secours ,  
La Vérité qui les fuira toujours.  
Ainsi par-tout , dans les cours , dans les villes ,  
Ne trouvant plus que des ames ferviles ,  
De foibles cœurs , esclaves enchantés  
Des passions leurs seules déités ,  
L'humble Minerve , au bout de sa carrière ,  
Choisit enfin pour retraite dernière  
Ces lieux divins , ces temples fortunés ,  
A la Sagesse asyles destinés ,  
Où chaque jour du ciel même son père  
Portant sur eux l'auguste caractère ,  
De ses autels les ministres sacrés  
Viennent dicter ses ordres révéérés.  
Mais elle y voit l'ambition perfide  
Fouler aux piés la piété timide ,  
La piété , son unique soutien ,  
Sans qui vertus , sagesse , tout n'est rien.  
Après ce coup , la retraite céleste  
Est désormais la seule qui lui reste.  
Le ciel lui-même approuve son dessein :  
Venez , ma fille , & rentrez dans mon sein ;  
Soyez , dit-il , ma compagne éternelle.  
L'homme a trahi ma bonté paternelle ;  
Il a rendu mes bienfaits superflus.  
Mais , c'en est fait , il n'en jouira plus.  
Tous les mortels ont mérité ma haine :  
Et si jamais ma bonté souveraine

Sur quelqu'un d'eux daigne répandre encor  
De vos clartés le précieux trésor ,  
Je veux du moins que ce rayon de gloire  
Ne soit pour lui qu'un secours transitoire ,  
Et qu'il n'en ait , au gré de ma bonté ,  
Que l'usufruit sans la propriété.



---

*ALLÉGORIE V.*

---

*LA VÉRITÉ.*

**A**U pied du mont où le fils de Latone  
Tient son empire, & du haut de son trône  
Dicte à ses sœurs les sçavantes leçons ,  
Qui de leurs voix régissent tous les sons ,  
La main du Temps creusa les voûtes sombres  
D'un antre noir , séjour des tristes ombres ,  
Où l'œil du monde est sans cesse éclipsé ,  
Et que les vents n'ont jamais caressé.  
Là de serpents nourrie & dévorée  
Veille l'Envie honteuse & retirée ,  
Monstre ennemi des mortels & du jour ,  
Qui de soi-même est l'éternel vautour ,  
Et qui , traînant une vie abattue ,  
Ne s'entretient que du fiel qui le tue.  
Ses yeux cavés , troubles & clignotans ,  
De feux obscurs sont chargés en tout temps.

Au lieu de sang , dans ses veines circule  
Un froid poison qui les gèle & les brûle ,  
Et qui de-là porté dans tout son corps ,  
En fait mouvoir les horribles ressorts.  
Son front jaloux , & ses lèvres éteintes ,  
Sont le séjour des soucis & des craintes :  
Sur son visage habite la pâleur ,  
Et dans son sein triomphe la douleur ,  
Qui , sans relâche , à son ame infectée  
Fait éprouver le sort de Prométhée.  
Mais tous les maux , dont sa rage s'aigrit ,  
N'égalent point le mal qu'elle souffrit ,  
Lorsqu'au milieu des nymphes du Parnasse  
L'humble Vertu venant prendre sa place ,  
Le front couvert des lauriers d'Apollon ,  
Parut au haut de leur double vallon.  
Quoi ! dans des lieux où j'ai reçu naissance ,  
Où , de tout temps , j'exerce ma puissance ,  
Une étrangère , au mépris de mes droits ,  
Viendra régner , & m'imposer des loix ?  
Ah ! renonçons au titre d'immortelle ,  
Et périssons , ou vengeons-nous , dit-elle.  
De sa caverne elle sort à l'instant ,  
Et de sanglots le cœur tout palpitant ,

Devant la Fraude impie & meurtrière  
Heurle en ces mots sa dolente prière :  
Ma chere sœur , car dans ses flancs hideux  
L'obscur Nuit nous forma toutes deux ,  
Ton ennemie insultant à nos haines  
Va pour jamais nous charger de ses chaînes :  
Si tu ne viens par d'infailibles coups  
Prêter main-forte à mon foible courroux ,  
Par ton maintien si tranquille & si sage ,  
Par la douceur de ton humble langage ,  
Par ton sourire & par tes yeux dévots ;  
Enfin , ma sœur , pour finir en deux mots ,  
Par ce poignard , qui sous ta vaste robe  
A tous les yeux se cache & se dérobe.  
Du temps qui vole , employons les momens :  
Joins ton adresse à mes ressentimens ;  
Et prévenons par notre heureuse audace  
Le déshonneur du coup qui nous menace ,  
A te servir je cours me préparer ,  
Reprend la Fraude ; & sans plus différer ,  
La nuit éclosse , elle assemble autour d'elle  
Les Trahisons , sa légion fidèle ,  
Et le Mensonge aux regards effrontés ,  
Et le Désordre aux bras ensanglantés ,

Qui , secondés du Silence timide ,  
Volent au temple où la Vertu réside.  
Dans un désert éloigné des mortels ,  
D'un peu d'encens offert sur ses autels ,  
Et des douceurs de son humble retraite  
Elle vivoit contente & satisfaite.  
Là pour défense & pour divinité  
Elle n'avoit que sa sécurité.  
L'aimable Joie à ses règles soumise ,  
La Liberté , l'innocente Franchise ,  
L'Honneur enfin , partisan du grand jour ,  
Faisoient eux seuls & sa garde & sa cour.  
En cet état , imprudente , endormie ,  
Contre les traits de sa noire ennemie ,  
Sur quel secours appuyer son espoir ?  
On prévient mal ce qu'on n'a sçu prévoir.  
Bientôt l'effort de la troupe infernale  
Sans nul péril contre elle se signale.  
Pour tout appui ses compagnes en pleurs  
Avec ses cris confondent leurs douleurs.  
On lui ravit encor tout ce qu'elle aime :  
On les dissipe , on la chasse elle-même.  
De son bandeau , de ses voiles sacrés ,  
Ses oppresseurs pompeusement parés ,

Chez les humains courant de place en place ,  
Font en tous lieux respecter leur grimace.  
Mais c'est trop peu de cette seule erreur,  
Pour assouvir leur maligne fureur.  
De ses habits par leurs mains dépouillée ,  
Des leurs encore elle se voit souillée ;  
Et l'univers simple & peu soupçonneux  
Les hait en elle , & la chérit en eux.  
Ainsi par-tout , solitaire , bannie ,  
Traînant sa peine & son ignominie ,  
De tant de dons il ne lui reste plus  
Que la constance & des vœux superflus.  
Alors la Fraude encor plus enflammée ,  
S'en va trouver la folle Renommée ,  
Le plus léger de ces oiseaux pervers ,  
De qui la voix afflige l'univers :  
Obéis-moi , pars , vole , lui dit-elle ;  
Cours en tous lieux chez la race mortelle  
Envenimer les esprits & les cœurs  
Contre l'objet de mes chagrins vengeurs.  
Va : devant toi marchera mon génie.  
A ce discours , l'infâme Calomnie ,  
Peinte des traits de l'Ingénuité ,  
Remplit l'oiseau de son souffle empesté ;



Et de concert ces deux monstres agiles  
Vont de leurs cris épouvanter les villes.  
L'étonnement , le trouble , les claméurs ,  
Le bruit confus , les secretes rumeurs ,  
Les faux soupçons , & les plaintes amères ,  
Du peuple , ami des absurdes chimères ,  
Etourdissant l'esprit & la raison ,  
Lui font sans peine avaler le poison ;  
Et la Vertu , victime de l'Envie ,  
Abandonnée , errante , poursuivie ,  
Sans nul espoir à ses malheurs permis ,  
Epreuve enfin qu'entre les ennemis  
Que l'intérêt ou la colère inspire ,  
Les plus cruels sont ceux qu'elle s'attire.  
Mais à l'excès ce désordre porté  
Réveille enfin la juste Vérité.  
Du haut des cieux découvrant les cabales ,  
Et les forfaits de ses sombres rivales ,  
L'œil enflammé , le dépit dans le sein ,  
Elle descend son miroir à la main.  
De ses attrails l'éclatant assemblage  
Se montre à tous sans ombre & sans nuage :  
D'un vol léger la victoire la suit ,  
Le jour l'éclaire , & le temps la conduit..

Disparoissez , dit la vierge céleste ,  
Voiles trompeurs , ajustement funeste ,  
Dont si long-temps le crime déguisé  
Trompa les yeux du vulgaire abusé.  
Dans son vrai jour , de sa troupe suivie ,  
Laissez enfin reparoître l'Envie ;  
Et de ce monstre impur & détesté  
Ne cachez plus l'affreuse nudité.  
Voici le temps , fantômes détestables ,  
De vous montrer sous vos traits véritables.  
Dépouillez-vous de vos faux ornemens.  
Et toi , reprends tes premiers vêtemens ,  
Humble Vertu ; tes honteux adversaires  
S'offrent déjà sous leurs vrais caractères :  
Pour achever d'abattre leurs soutiens ,  
Il en est temps , produis-toi sous les tiens.  
Tous les objets veulent qu'on les compare ;  
A l'œuvre enfin l'ouvrier se déclare.  
Relève-toi. Tous ceux dont la raison  
Est le vrai guide , & l'unique horizon ,  
Par une illustre & glorieuse estime ,  
Te vengeront de la haine du crime.  
Par eux bientôt sur sa tête fanés  
Reverdiront tes lauriers fortunés.

Et tes rivaux perdant leur avantage ,  
N'oseront plus te prêter leur visage.  
Mais de ton sort l'infailible bonheur  
Sera sur-tout l'ineffimable honneur  
D'avoir sçu plaire à ce prince adorable ,  
A ce héros généreux , secourable ,  
Le plus zélé de mes adorateurs ,  
Et le plus grand de tous tes protecteurs.  
Sous cet appui ton triomphe est facile ,  
Noble Vertu ; son cœur est ton asyle.  
C'est dans ce temple où la noble candeur ,  
La dignité , la solide grandeur ,  
La foi constante & l'équité suprême ,  
La Vérité , je me nomme moi-même ,  
Viennent t'offrir un tribut immortel ,  
Et nuit & jour encensent ton autel.  
C'est-là qu'on trouve au milieu des allarmes  
Une ame libre , & sourde au bruit des armes ,  
Toujours active , & toujours en repos :  
Et l'homme encor plus grand que le héros.  
A ces couleurs tu dois le reconnoître :  
Ce trait suffit. Le temps viendra peut-être  
Où je pourrai te peindre ses exploits ,  
Ses ennemis terrassés tant de fois ,

Ce long amas de palmes entassées  
 Sur les débris de cent villes forcées ,  
 Ses grands destins , & ceux de tant d'états ,  
 Le fruit certain de tant d'heureux combats.  
 Dans ce moment quelle vaste carrière  
 Vient de s'ouvrir à sa valeur guerrière !  
 Ce fier rempart du thrône des Sultans ,  
 Qui défendu par vingt mille Titans ,  
 Sembloit devoir braver Jupiter même ,  
 Rend son hommage au sacré diadème.  
 Du potentat le plus chéri des cieux ,  
 Dont l'univers ait rendu grace aux dieux.  
 Pour son secours cette Numance altière  
 A vû l'Europe armer l'Asie entière.  
 Vain appareil d'un impuissant effort !  
 Leurs légions , victimes de la mort ,  
 D'un sang impur ont arrosé les herbes ;  
 Tout meurt , ou fuit : & leurs restes superbes  
 Vont annoncer au Bosphore incertain  
 Sa délivrance & son bonheur prochain.



---

# EPIGRAMMES,

## LIVRE PREMIER.

---

### EPIGRAMME I.

**L**E dieu des vers sur les bords du Permesse  
 Aux deux Vénus m'a fait offrir des vœux :  
 L'une à mes yeux fit briller la sagesse ;  
 L'autre les ris , l'enjoûment & les jeux.  
 Lors il me dit : Choisis l'une des deux ;  
 Leurs attributs Platon te fera lire.  
 Docte Apollon , dis-je au dieu de la lyre ,  
 Les séparer , c'est avilir leur prix :  
 Laissez-moi donc toutes deux les élire ;  
 L'une pour moi , l'autre pour mes écrits.



---

*EPIGRAMME II.*

**C**E traître Amour prit à Vénus sa mère  
Certain bijou pour donner à Psiché :  
Puis dans les yeux de celle qui m'est chère ,  
S'enfuit tout droit , se croyant bien caché.  
Lors je lui dis : Te voilà mal niché ,  
Petit larron ; cherche une autre retraite :  
Celle du cœur fera bien plus secrète.  
Vraiment , dit-il , ami , c'est m'obliger ;  
Et pour payer ton amitié discrète ,  
C'est dans le tien que je me veux loger.

---

*EPIGRAMME III.*

**I**REST à descendre au manoir ténébreux ,  
Jà de Caron j'entrevois la barque ,  
Quand de Thémire un baiser amoureux  
Me rendit l'ame , & vint frauder la Parque.  
Lors de son livre Eacus me démarque ,  
Et le Nocher tout seul l'onde passa.  
Tout seul ? Je faux : mon ame traversa  
Le fleuve noir ; mais Thémire , Thémire ,  
En ce baiser dans mes veines glissa  
Part de la sienne , avec quoi je respire.

## E P I G R A M M E IV.

**L**E bon vieillard qui brûla pour Bathylle ,  
Par amour seul étoit ragaillardi :  
Aussi n'est-il de chaleur plus subtile ,  
Pour réchauffer un vieillard engourdi.  
Pour moi qui suis dans l'ardeur du midi ,  
Merveille n'est que son flambeau me brûle ;  
Mais quand du soir viendra le crépuscule ,  
Temps où le cœur languit inanimé ,  
Du moins , Amour , fais-moi bailler cédulo  
D'aimer encor , même sans être aimé.

## E P I G R A M M E V.

**Q**UELS sont ces traits qui font craindre Caliste  
Plus qu'on ne craint Diane au fond des bois ?  
Quel est ce feu qui brûle à l'improviste ,  
Ravage tout , & met tout aux abois ?  
Seroit-ce feu saint-Elme , ou feu Grégeois ?  
Nenni. Ce sont flèches , ou je m'abuse.  
Encore moins. C'est donc feu d'arquebuse ?  
Non. Et quoi donc ? Ce sont regards coquets ,  
Jeux de prunelle , en qui flamme est incluse ,  
Qui brûle mieux qu'arquebuse & mousquets.

*EPIGRAMME VI.*

**S**UR ses vieux jours la déesse Vénus  
S'est retirée en un saint monastère,  
Et de ses biens, propres & revenus,  
Ainsi que vous, m'a nommé légataire.  
Or de ce legs signé devant notaire,  
L'exécuteur fut l'aîné de ses fils.  
Mais le matois n'en prit point son avis,  
Et se laissa corrompre par vos charmes.  
Il vous donna les plaisirs & les ris,  
Et m'a laissé les soucis & les larmes.

*EPIGRAMME VII.*

**S**OUERS cuisans au partir de Caliste  
Jà commençoient à me supplicier,  
Quand Cupidon qui me vit pâle & triste,  
Me dit : Ami, pourquoi te soucier ?  
Lors m'envoya, pour me solacier,  
Tout son cortège & celui de sa mère,  
Songes plaisans & joyeuse chimère,  
Qui, m'enseignant à rapprocher les temps,  
Me font jouir, malgré l'absence amère,  
Des biens passés, & de ceux que j'attens.



## E P I G R A M M E V I I I.

**J**E veux avoir , & je l'aimerai bien ,  
Maîtresse libre & de façon gentille ,  
Qui soit joyeuse & de plaisant maintien ,  
De rien n'ait cure , & sans cesse fretille ,  
Qui , sans raison , toujours cause & babille ,  
Et n'ait de livre autre que son miroir ;  
Car ne trouver pour s'ébattre le soir  
Qu'une matrone honnête , prude & sage ,  
En vérité ce n'est maîtresse avoir ;  
C'est prendre femme , & vivre en son ménage.

## E P I G R A M M E I X.

**C**ERTAIN huissier étant à l'audience ,  
Crioit toujours : Paix-là , Messieurs , paix-là :  
Tant qu'à la fin tombant en défaillance ,  
Son teint pâlit , & sa gorge s'enfla.  
On court à lui. Qu'est-ceci ? Qu'est-ce là ?  
Maître Perrin ! à l'aide ! il agonise !  
Bessière \* vient : on le phlébotomise.  
Lors ouvrant l'œil clair comme un basilic :  
Voilà , Messieurs , dit-il , sortant de crise ,  
Ce que l'on gagne à parler en public.

\* *Fameux chirurgien.*

---

*EPIGRAMME X.*

**S**UR leurs santés un bourgeois & sa femme  
Interrogeoient l'opérateur Barri ,  
Lequel leur dit : Pour vous guérir , Madame ,  
Baume plus sûr n'est que votre mari.  
Puis se tournant vers l'époux amaigri :  
Pour vous , dit-il , femme vous est mortelle.  
Las ! dit alors l'époux à sa femelle ,  
Puisqu'autrement ne pouvons nous guérir ,  
Que faire donc ? Je n'en sçais rien , dit-elle ;  
Mais , par saint Jean , je ne veux point mourir.

---

*EPIGRAMME XI.*

**E**LLE a , dit-on , cette bouche & ces yeux  
Par qui d'Amour Psyché devint maîtresse ;  
Elle a d'Hébé le souris gracieux ,  
La taille libre , & l'air d'une déesse.  
Que dirai plus ? on vante sa sagesse ;  
Elle est polie & de doux entretien ,  
Connoît le monde , écrit & parle bien ,  
Et de la cour sçait tout le formulaire.  
Finalement il ne lui manque rien ,  
Fors un seul point. Et quoi ? Le don de plaire.

---

E P I G R A M M E XII.

**P**RÈS de sa mort une vieille incrédule  
Rendoit un moine interdit & perclus :  
Ma chere fille , une simple formule  
D'aête de foi , quatre mots & rien plus.  
Je ne sçaurois. Mon Dieu , dit le reclus ,  
Inspirez-moi ! Cà , voudriez-vous être  
Persuadée ? Oui ; je voudrois connoître ,  
Toucher au doigt , sentir la vérité.  
Hé bien , courage , allons , reprit le prêtre ;  
Offrez à Dieu votre incrédulité.

---

## E P I G R A M M E XIII.

**C**ERTAIN ivrogne , après maint long repas ,  
Tombe malade. Un docteur Galénique  
Fut appelé. Je trouve ici deux cas ,  
Fièvre adurante , & soif plus que cynique.  
Or Hippocras tient pour méthode unique ,  
Qu'il faut guérir la soif premièrement.  
Lors le fiévreux lui dit : Maître Clément ,  
Ce premier point n'est le plus nécessaire :  
Guérissez-moi ma fièvre seulement ;  
Et pour ma soif , ce sera mon affaire.

---

*EPIGRAMME XIV.*

**C**E monde-ci n'est qu'une œuvre comique ,  
Où chacun fait ses rôles différens.  
Là sur la scène, en habit dramatique ,  
Brillent prélats , ministres , conquérans.  
Pour nous , vil peuple , assis aux derniers rangs ,  
Troupe futile , & des grands rebutée ,  
Par nous d'en-bas la pièce est écoutée.  
Mais nous payons , utiles spectateurs ;  
Et quand la farce est mal représentée ,  
Pour notre argent nous sifflons les acteurs.

---

*EPIGRAMME XV.*

*A un pied-plat , qui faisoit courir de faux bruits  
contre moi.*

**V**IL imposteur , je vois ce qui te flatte.  
Tu crois peut-être aigrir mon Apollon  
Par tes discours : & nouvel Erostrate ,  
A prix d'honneur tu veux te faire un nom.  
Dans ce dessein tu feras , ce dit-on ,  
D'un faux récit la maligne imposture.  
Mais dans mes vers , malgré ta conjecture ,  
Jamais ton nom ne sera protégé ;  
Et j'aime mieux endurer une injure ,  
Que d'illustrer un faquin ignoré.

## EPIGRAMME XVI.

**P**AR passe-temps un cardinal oyoit  
Lire les vers de Pſyché , comédie ;  
Et les oyant , pleuroit & larmoyoit ,  
Tant qu'euffiez dit que c'étoit maladie.  
Quoi , Monſeigneur , à cette rapsodie ,  
Lui dit quelqu'un , tant nous ſemblez touché ;  
Et l'autre jour , au martyre prêché  
De ſaint Laurent , parûtes ſi paſſible ?  
Ho , ho , dit-il , tudieu , cette Pſyché  
Eſt de l'hiſtoire , & l'autre eſt de la bible.

## EPIGRAMME XVII.

*Contre un voleur médisant.*

**L**ORSQUE je vois ce moderne Sifyphe  
Nous abboyer , je trouve qu'il fait bien.  
Mieux vaut encor porter l'hiéroglyphe  
D'impertinent , que celui de vaurien.  
Il eſt ſauvé , s'il peut trouver moyen  
Qu'au rang des ſots Phœbus l'immatricule ;  
Et ſemble dire : Auteurs , à qui Catulle  
De badiner tranſmit l'invention ,  
Par charité rendez-moi ridicule ,  
Pour rétablir ma réputation.

## ÉPIGRAMME XVIII.

CERTAIN curé, grand enterreur de morts,  
 Au chœur assis récitoit le service.  
 Certain frater, grand disséqueur de corps,  
 Tout vis-à-vis chantoit aussi l'office.  
 Pour un procès tous deux étant émus,  
 De maudissons lardoient leurs *oremus*.  
 Hom, disoient l'un, jamais n'entonnerai-je  
 Un *requiem* sur cet opérateur ?  
 Dieu paternel, dit l'autre, quand pourrai-je  
 A mon plaisir disséquer ce pasteur ?

## ÉPIGRAMME XIX.

*Pour madame \*\*\* étant à la chasse.*

QUAND sur Bayard par bois ou sur montagne  
 A giboyer vous prenez vos ébats,  
 Dieux des forêts d'abord sont en campagne,  
 Et vont en troupe admirer vos appas.  
 Amis Sylvains, ne vous y fiez pas.  
 Car ses regards sont souvent pires niches  
 Que feu ni fer ; & cœurs en tel pourchas  
 Risquent du moins autant que cerfs & biches.

## EPIGRAMME XX.

*Pour la même , étant à la représentation de l'opéra  
d'ALCIDE.*

**N**ON , ce n'est point la robe de Nessus  
Qui consuma l'amoureux fils d'Alcmène ;  
Ce fut le feu de cent baisers reçus ,  
Qui dans son sang couloit de veine en veine.  
Il en mourut ; & la nature humaine  
En fit un dieu que l'on chante aujourd'hui.  
Que de mortels , si vous vouliez , Climène ,  
Mériteroient d'être dieux comme lui !

## EPIGRAMME XXI.

*Sur la même qui s'occupoit à filer.*

**C**E ne sont plus les trois sœurs de la Fable ,  
Qui de nos jours font tourner le fuseau.  
Une déesse aux mortels plus affable  
Leur a ravi le fatal écheveau.  
Mais notre sort n'en sera pas plus beau  
D'être filé pas ses mains fortunées :  
L'Amour , hélas ! armé de leur ciseau ,  
Mieux qu'Atropos tranchera nos années.

---

*EPIGRAMME XXII.*

**C**EPHALE un soir devoit s'entretenir  
Avec l'Aurore , au retour de la chasse :  
Il vous rencontre ; & de son souvenir ,  
En vous voyant , le rendez-vous s'efface.  
Qui n'eût pas fait même chose en sa place ?  
J'eusse failli comme lui sur ce point.  
Mais le pauvre , mal tient qui trop embrasse ,  
Perdit l'Aurore , & ne vous gagna point.

---

*EPIGRAMME XXIII.*

**E**NTRE Racine & l'ainé des Corneilles,  
Les Chryfogons se font modérateurs.  
L'un à leur gré passe les sept merveilles ;  
L'autre ne plaît qu'aux versificateurs.  
Or maintenant veillez , graves auteurs ,  
Mordez vos doigts , ramez comme corsaires ,  
Pour mériter de pareils protecteurs ,  
Ou pour trouver de pareils adversaires.





## EPIGRAMME XXIV.

**U**N maquignon de la ville du Mans  
Chez son évêque étoit venu conclure  
Certain marché de chevaux bas-Normands,  
Que l'homme saint louoit outre mesure.  
Vois-tu ces crins ? Vois-tu cette encolure ?  
Pour chevaux Turcs on les vendit au roi.  
Turcs, Monseigneur ? A d'autres. Je vous jure  
Qu'ils sont chrétiens, ainsi que vous & moi.

## EPIGRAMME XXV.

**U**N magister, s'empressant d'étouffer  
Quelque rumeur parmi la populace,  
D'un coup dans l'œil se fit apostropher,  
Dont il tomba, faisant laide grimace.  
Lors un frater s'écria : Place, place :  
J'ai pour ce mal un baume souverain.  
Perdrai-je l'œil, lui dit messer Pancrace ?  
Non, mon ami ; je le tiens dans ma main.



*EPIGRAMME XXVI.*

**N**E vous fiez, bachelettes rusées,  
A ce galand qui vous vient épier,  
Et que j'ai vu dans nos champs Elisées\*  
Se promener grave comme un chapier.  
Car bien qu'il ait poil noir, teint de pourpier,  
Echine large, & poitrine veluë,  
Si sçai-je bien qu'Amour en son clavier  
Onc n'eut lapin de si mince valuë.

\* *Promenade de Paris.*

*EPIGRAMME XXVII.*

**L**E teint jauni comme feuilles d'Automne,  
Et n'invoquant autre dieu qu'Atropos,  
Amour s'en vint, qui me la baillant bonne :  
Tais-toi, dit-il, tu trouveras repos.  
Je me suis tû, croyant sur ce propos  
De ses mignons aller grossir la liste.  
Mais c'est pitié. Loin que ce dieu m'assiste,  
En me taisant, mon mal devient plus fort.  
J'entens, Amour : vous êtes bon sophiste ;  
J'aurai repos, oui, quand je serai mort.

## EPIGRAMME XXVIII.

*Sur une Ode composée par un misérable poète  
satyrique , à la louange de M. de Catinat.*

**O** Catinat , quelle voix enrhumée  
De te chanter ose usurper l'emploi ?  
Mieux te vaudroit perdre ta renommée ,  
Que los cueillir de si chétif aloi.  
Honni seras , ainsi que je prévoi ,  
Par cet écrit. Et n'y sçais , à vrai dire ,  
Remède aucun , sinon que contre toi  
Le même auteur écrive une satyre.

## EPIGRAMME XXIX.

*Sur le Dialogue de Platon , intitulé le Banquet.*

**L**ORSQU'A Pluton le messager Mercure  
Eut apporté le Banquet de Platon ,  
Il fit venir le maître d'Epicure ,  
Et lui dit : Tien , lis-moi ce rogaton.  
Démocrite , abusé par le ton ,  
Eut cet écrit , le croyant d'un sophiste.  
Qui fut penaut ? Ce fut le bon Pluton ;  
Car son rieur devint Panégyriste.

*EPIGRAMME XXX.*

**D**E haut sçavoir Phœbus ne m'a doté ,  
Mais des neuf Sœurs je sçais toucher la lyre ;  
Grosse chevance oncques ne m'a tenté ,  
Mais peu de biens ont de quoi me suffire ;  
Amour me tint long-temps sous son empire ,  
J'ai retrouvé repos & liberté :  
Mais ce bien-là , certes je le puis dire ,  
Si c'en est un , je l'ai bien acheté.

*Fin du premier Livre.*



---

---

# EPIGRAMMES,

## LIVRE SECOND.

---

---

### EPIGRAMME I.

**Q**UAND pour ravoïr son épouse Euridice ,  
Le bon Orphée alla jusqu'aux enfers ,  
L'étonnement d'un si rare caprice  
En fit cesser tous les tourmens divers.  
On admira bien plus que ses concerts  
D'un tel amour la bizarre faillie ;  
Et Pluton même embarrassé du choix ,  
La lui rendit pour prix de sa folie ,  
Buis la retint en faveur de sa voix.



*ÉPIGRAMME II.*

**D**EUX grands Amours , fripons de même race ;  
S'étoient nichés dans les yeux de Doris ;  
Un tiers survient , qui leur a dit : De grace ,  
Recevez-moi , le reste est déjà pris :  
Tant pis pour toi , dirent ces mal-appris ,  
Qui tout-à-l'heure en deux ou trois bourrades  
Le firent cheoir sur un sein de cristal.  
Lors il leur dit : Grand-merci , camarades.  
Vous êtes bien : moi , je ne suis pas mal.

*ÉPIGRAMME III.*

**E**NTREZ , Amours , votre reine s'éveille.  
Venez , mortels , admirer ses attraits.  
Déjà l'enfant , qui près d'elle sommeille ,  
De sa toilette a rangé les apprêts.  
Mais gardez-vous d'approcher de trop près ;  
Car ce fripon , caché dans sa coëffure ,  
De temps en temps décoche certains traits ,  
Dont le trépas guérit seul la blessure.



## E P I G R A M M E IV.

**D**E ce bonnet, façonné de ma main ,  
Je te fais don , me dit un jour ma belle :  
Sçache qu'il n'est roi ni prince Romain ,  
Qui n'enviât faveur si solemnelle.  
Malheur plutôt , dis-je , à toute cervelle  
Que vous coëffez : le grand diable s'y met.  
Va , va , j'en coëffe assez d'autres, dit-elle ,  
Sans leur donner ni toque ni bonnet.

## E P I G R A M M E V.

**Q**U' un vous aimant , ô fantasque beauté ,  
Veut obtenir amitié réciproque ,  
Y parviendra par mépris affecté ,  
Mieux que par soins , ni gracieux colloque.  
Car je connois votre cœur équivoque ,  
Respect le cabre , amour ne l'adoucit ;  
Et ressemblez à l'œuf cuit dans sa coque ;  
Plus on l'échauffe , & plus se rendurcit.



*EPIGRAMME VI.*

**C**E pauvre époux me fait grande pitié.  
Incessamment son diable le promène :  
Au moindre mot que nous dit sa moitié ,  
Il se tourmente , il suë , il se démène.  
Fait-elle un pas ? Le voilà hors d'haleine :  
Il cherche , il rode , il court deçà , delà.  
Hé , mon ami , ne prens point tant de peine :  
Tu serois bien dupé sans tout cela.

*EPIGRAMME VII.*

*Pour une Dame nouvellement mariée.*

**S**EIGNEUR Hymen , comment l'entendez-vous ?  
Disoit l'aîné des enfans de Cythère.  
De cet objet qui semble fait pour nous ,  
Pensez-vous seul être dépositaire ?  
Non , dit l'Hymen , encor qu'à ne rien taire ;  
Pour mon profit vous soyez peu zélé.  
Hé , mon ami , reprit l'enfant aîlé ,  
Conserve-nous , ainsi que ta prunelle :  
Quand une fois l'Amour s'est envolé ,  
Le pauvre Hymen ne bat plus que d'une aîle.



---

*EPIGRAMME VIII.*

**J**EAN s'est lié par conjugal serment  
A son Alix , si long-temps recherchée.  
Mais quatre mois après le sacrement ,  
D'un fruit de neuf elle s'est dépêchée.  
Jean se lamente ; Alix est bien fâchée :  
Mais le public varie à leur égard.  
L'un dit qu'Alix est trop tôt accouchée ,  
L'autre que Jean s'est marié trop tard.

---

*EPIGRAMME IX.*

**J**'Ai depuis peu vu ta femme nouvelle ,  
Qui m'a paru si modeste en son air ,  
Si bien en point , si discrète , si belle ,  
L'esprit si doux , le ton de voix si clair ,  
Bref , si parfaite & d'esprit & de chair ,  
Que si le ciel m'en donnoit trois de même ,  
J'en rendrois deux au grand diable d'enfer ,  
Pour l'engager à prendre la troisième.



*EPIGRAMME X.*

**C**ERTAIN Marquis, fameux par le grand bruit  
Qu'il s'est donné d'homme à bonne fortune ,  
Se plaint par-tout que des voleurs de nuit  
En son logis sont entrés sur la brune :  
Ils m'ont tout pris , bagues , joyaux , pécune ;  
Mais ce que plus je regrette , entre nous ,  
C'est un recueil d'amoureux billets-doux  
De cent beautés dont mon cœur fit capture.  
Seigneur Marquis , j'en suis fâché pour vous ;  
Car ces coquins connoîtront l'écriture.

*EPIGRAMME XI.*

**L**E vieux Ronfard ayant pris ses besicles ,  
Pour faire fête au Parnasse assemblé ,  
Lisoit tout haut ces Odes par articles ,  
Dont le Public vient à'être régale.  
Ouais , qu'est-ceci , dit tout-à-l'heure Horace ,  
En s'adressant au maître du Parnasse ?  
Ces Odes-là frisent bien le Perrault ;  
Lors Apollon bâillant à bouche close :  
Messieurs , dit-il , je n'y vois qu'un défaut ;  
C'est que l'auteur les devoit faire en prose.

---

EPIGRAMME XII.

**L**E traducteur qui rima l'Iliade ,  
De douze chants prétendit l'abrégé :  
Mais par son style aussi triste que fade ,  
De douze en fus il a sçu l'allonger.  
Or le lecteur , qui se sent affliger ,  
Le donne au diable , & dit , perdant haleine :  
Hé , finissez , rimeur à la douzaine !  
Vos abrégés sont longs au dernier point.  
Ami lecteur , vous voilà bien en peine ;  
Rendons-les courts en ne les lisant point.

---

## EPIGRAMME XIII.

**H**LOUDART n'en veut qu'à la raison sublime ,  
Qui dans Homère enchante les lecteurs :  
Mais Arrouet veut encor de la rime  
Désabuser le peuple des auteurs.  
Ces deux rivaux érigés en docteurs ,  
De poésie ont fait un nouveau code :  
Et bannissant toute règle incommode ,  
Vont produisant ouvrages à foison ,  
Où nous voyons que pour être à la mode ,  
Il faut n'avoir ni rime ni raison.

*EPIGRAMME XIV.*

**L**ÉGER de queue & de ruses chargé,  
Maître Renard se proposoit pour règle :  
Léger d'étude & d'orgueil engorgé,  
Maître Houdart se croit un petit aigle.  
Oyez-le bien : vous toucherez au doigt  
Que l'Iliade est un conte plus froid  
Que Cendrillon, Peau-d'âne ou Barbe bleüe.  
Maître Houdart, peut être on vous croiroit :  
Mais par malheur vous n'avez point de queue.

*EPIGRAMME XV.*

**D**EPUIS trente ans un vieux berger Normand  
Aux beaux esprits s'est donné pour modele ;  
Il leur enseigne à traiter galamment  
Les grands sujets en style de ruelle.  
Ce n'est le tout. Chez l'espèce femelle  
Il brille encor , malgré son poil grison ;  
Et n'est Caillette en honnête maison  
Qui ne se pâme à sa douce faconde.  
En vérité , Caillettes ont raison ;  
C'est le pédant le plus joli du monde.

*EPIGRAMME*

## EPIGRAMME XVI.

**P**AR trop bien boire , un curé de Bourgogne  
De son pauvre œil se trouvoit défermé.  
Un docteur vient : Voici de la besogne  
Pour plus d'un jour : Je patienterai.  
C,à vous boirez.... Hé bien soit, je boirai.  
Quatre grands mois.... Plutôt douze , mon maître.  
Cette pîsanne. A moi ? reprit le prêtre.  
*Vade retrò*. Guérir par le poison ?  
Non , par ma soif. Perdons une fenêtré,  
Puisqu'il le faut ; mais sauvons la maison.

## EPIGRAMME XVII.

*A un Critique moderne.*

**A**PRÈS avoir bien sué pour entendre  
Vos longs discours doctement superflus,  
On est d'abord tout surpris de comprendre  
Que l'on n'a rien compris , ni vous non plus.  
Monsieur l'Abbé , dont les tons absolus  
Seroient fort bons pour un petit monarque ,  
Vous croyez être au moins notre Aristarque :  
Mais apprenez , & retenez-le bien ,  
Que qui sçait mal , vous en êtes la marque ,  
Est ignorant plus que qui ne sçait rien.

---

*EPIGRAMME XVIII.*

**A** Son portrait , certain rimeur braillard  
Dans un logis se faisoit reconnoître :  
Car l'ouvrier le fit avec tel art ,  
Qu'on bâilloit même en le voyant paroître.  
Ha le voilà : c'est lui , dit un vieux reître ;  
Et rien ne manque à ce visage-là  
Que la parole. Ami , reprit le maître ,  
Il n'en est pas plus mauvais pour cela.

---

*EPIGRAMME XIX.*

**U**N vieil abbé sur certains droits de fief  
Fut consulter un juge de Garonne ,  
Lequel lui dit : Portez votre grief  
Chez quelque sage & discrete personne.  
Conseillez-vous au Palais , en Sorbonne.  
Puis quand vos cas seront bien décidés ,  
Accordez-vous , si votre affaire est bonne ;  
Si votre cause est mauvaise , plaidez.



---

*EPIGRAMME XX.*

**T**ROIS choses sont que j'admire à part moi :  
La probité d'un homme de finance ,  
La piété d'un confesseur du roi ,  
Un riche abbé pratiquant l'abstinence.  
Pourtant , malgré toute leur dissonance ,  
Je puis encor ces trois points concevoir.  
Mais pour le quart , je m'y perds , plus j'y pense,  
Et quel est-il ? L'orgueil d'un manteau noir.

---

*EPIGRAMME XXI.*

**L'**HOMME créé par le fils de Japet ,  
N'eut qu'un seul corps , mâle ensemble & femelle.  
Mais Jupiter de ce tout si parfait  
Fit deux moitiés , & rompit le modèle.  
Voilà d'où vient qu'à sa moitié jumelle  
Chacun de nous brûle d'être rejoint.  
Le cœur nous dit , ah ! la voilà , c'est elle !  
Mais à l'épreuve , hélas ! ce ne l'est point.



*EPIGRAMME XXII.*

**A**VEC les gens de la cour de Minerve  
Desirez-vous d'entretenir la paix ?  
Louez les bons, pourtant avec réserve :  
Mais gardez-vous d'offenser les mauvais.  
On ne doit point pour semblables méfaits,  
En purgatoire aller chercher quittance ;  
Car, il est sûr qu'on ne mourut jamais  
Sans en avoir fait double pénitence.

*EPIGRAMME XXIII.*

**S**I de Noé l'un des enfans maudit  
De son Seigneur perdit la sauve-garde,  
Ce ne fut point pour avoir, comme on dit,  
Surpris son pere en posture gaillarde :  
Mais c'est qu'ayant fait cacher sa guimbarde  
Au fond de l'arche, en guise de relais,  
Il en tira cette espèce bâtarde,  
Qu'on nomme Gens de robe & de palais.





EPIGRAMME XXIV.

**M**ONSIEUR l'abbé , vous n'ignorez de rien ,  
Et ne vis onc mémoire si féconde.  
Vous perorez toujours , & toujours bien ,  
Sans qu'on vous prie & sans qu'on vous réponde.  
Mais le malheur c'est que votre faconde  
Nous apprend tout , & n'apprend rien de nous.  
Je veux mourir , si pour tout l'or du monde  
Je voudrois être aussi sçavant que vous.

EPIGRAMME XXV.

**A**Mi , croi-moi : cache bien à la cour  
Les grands talens qu'avec toi l'on vit naître ;  
C'est le moyen d'y devenir un jour  
Puissant Seigneur , & favori peut-être.  
Et favori ? qu'est cela ? C'est un être ,  
Qui ne connoît rien de froid ni de chaud ,  
Et qui se rend précieux à son maître ,  
Par ce qu'il coûte , & non par ce qu'il vaut.



---

*EPIGRAMME XXVI.*

**T**OUT plein de foi , de tout le reste vuide ,  
Le petit homme étale son sçavoir ;  
Jase de tout , glose , interrompt , décide ,  
Et sans esprit veut toujours en avoir ;  
Car son babil qu'on ne peut concevoir ,  
Tient toujours prêts contes bleus à vous dire ,  
Ou froids dictons que pourtant il admire.  
Et de là vient que l'archigodenot  
Depuis trente ans que seul il se fait rire  
N'a jamais sçu faire rire qu'un sot.

---

*EPIGRAMME XXVII.*

**D**OCTES héros de la secte moderne ,  
Comblés d'honneurs & de gloire enfumés ,  
Défiez-vous du temps qui tout gouverne ;  
Craignez du sort les jeux accoutumés.  
Combien d'auteurs , plus que vous renommés ,  
Des ans jaloux ont éprouvé l'outrage ?  
Non que n'ayez tout l'esprit en partage  
Qu'on peut avoir ; on vous passe ce point.  
Mais sçavez-vous qui fait vivre un ouvrage ?  
C'est le génie ; & vous ne l'avez point.

## EPIGRAMME XXVIII.

**G**ACON , rimailleur subalterne ,  
Vante Person le barbouilleur ;  
Et Person , peintre de taverne ,  
Prône Gacon le rimailleur.  
Or en cela certain railleur  
Trouve qu'ils sont tous deux fort sages ;  
Car sans Gacon & ses ouvrages ,  
Qui jamais eût vanté Person ?  
Et sans Person & ses suffrages ,  
Qui jamais eût prôné Gacon ?

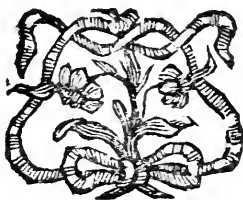
## EPIGRAMME XXIX.

*Aux Journalistes de Trévoux.*

**P**ETITS auteurs d'un fort mauvais Journal ,  
Qui d'Apollon vous croyez les apôtres ,  
Pour dieu , tâchez d'écrire un peu moins mal ;  
Ou taisez-vous sur les écrits des autres.  
Vous vous ruez à chercher dans les nôtres  
De quoi blâmer , & l'y trouvez très-bien :  
Nous , au rebours , nous cherchons dans les vôtres ,  
De quoi louer , & nous n'y trouvons rien.

*EPIGRAMME XXX.**Aux mêmes.*

**G**RANDS reviseurs, courage, escrimez-vous :  
Apprêtez-moi bien du fil à retordre.  
Plus je verrai fumer votre courroux ,  
Plus je rirai ; car j'aime le désordre.  
Et je l'avoue , un auteur qui sçait mordre ,  
En m'approuvant peut me rendre joyeux :  
Mais le venin de ceux du dernier ordre  
Est un parfum que j'aime cent fois mieux.

*Fin du second Livre.*

---

---

EPIGRAMMES,  
LIVRE TROISIÈME.

---

---

EPIGRAMME I.

**E**ST-ON héros pour avoir mis aux chaînes  
Un peuple ou deux ? Tibere eut cet honneur.  
Est-on héros en signalant ses haines  
Par la vengeance ? Octave eut ce bonheur.  
Est-on héros en régner par la peur ?  
Séjan fit tout trembler , jusqu'à son maître.  
Mais de son ire éteindre le salpêtre ,  
Sçavoir se vaincre , & réprimer les flots  
De son orgueil , c'est ce que j'appelle être  
Grand par soi-même ; & voilà mon héros.



---

*EPIGRAMME II.**A M. le Duc de Bourgogne.*

**M**ARS & l'Amour au jour de votre fête ,  
De même ardeur pour vous se sont épris ;  
L'un de lauriers ornera votre tête ,  
L'autre y joindra ses myrthes favoris.  
Jeune héros , l'un & l'autre ont leur prix :  
Mars fut toujours ami de Cythérée.  
Vous trouverez les myrthes plus fleuris ,  
Et les lauriers de plus longue durée.

---

*EPIGRAMME III.**A Madame d'Uffé : les deux dons.*

**L**Es dieux jadis vous firent pour tributs  
Deux de leurs dons d'excellente nature :  
L'un avoit nom , Ceinture de Vénus ,  
Et l'autre étoit la Bourse de Mercure.  
Lors Apollon dit , par forme d'augure :  
De celle-ci largeffe elle fera ,  
De l'autre non ; car jamais créature  
De son vivant ne la possédera.

---

E P I G R A M M E I V.*Les Souhairs.*

**E**TRE l'Amour quelquefois je desirer ,  
Non pour régner sur la terre & les cieux ;  
Car je ne veux régner que sur Thémire :  
Seule elle vaut les mortels & les dieux.  
Non pour avoir le bandeau sur les yeux ;  
Car de tout point Thémire n'est fidelle.  
Non pour jouir d'une gloire immortelle ;  
Car à ses jours survivre je ne veux :  
Mais seulement pour épuiser sur elle  
Du dieu d'Amour & les traits & les feux.

---

## E P I G R A M M E V.

*A M. Rouillé.*

**M**YRTHES d'Amour, Pampres du dieu de l'Inde,  
Ne sont moissons dont je sois fort chargé ;  
En qualité de citoyen du Pinde ,  
Le laurier seul est le seul bien que j'ai.  
Bien qu'en soyez noblement partagé ,  
Ne dédaignez pourtant notre guirlande ;  
Car ce laurier dont je vous fais offrande ,  
Ressemble assez aux faveurs d'une Iris.  
Ce don commun devient de contrebande :  
Mais, est-il rare ? il vaut encor son prix.

*EPIGRAMME VI.*

*A M. d'Uffé.*

**M**ÂÎTRE Vincent, ce grand faiseur de lettres,  
Si bien que vous n'eût sçu profaïser.  
Maître Clément, ce grand faiseur de mètres,  
Si doucement n'eût sçu poëtiser :  
Phœbus adonc va se désabuser  
De son amour pour la docte fontaine,  
Et connoïtra que pour bons vers puiser,  
Vin Champenois vaut mieux qu'eau d'Hippocrène.

---

*EPIGRAMME VII.*

*Contre Montfort.*

**D**ANS une troupe avec choix ramassée  
On produisit certains vers languissans.  
Chacun les lut ; on en dit sa pensée :  
Mais sur l'auteur on étoit en suspens,  
Lorsque Montfort présenta son visage,  
Et l'embarras fut terminé d'abord ;  
Car par Montfort on reconnut l'ouvrage,  
Et par l'ouvrage on reconnut Montfort.



## EPIGRAMME VIII.

*Contre un Marguillier.*

**J'**Avais frondé le culte & les mystères,  
Dont à la Chine on s'est embarrassé,  
Et Brisacier dans ses lettres austères  
Me paroïssoit justement courroucé.  
Mais quand je vois sire Alain encensé;  
Je suis forcé d'abjurer mes paroles,  
Et de souscrire à l'hommage insensé,  
Que les Chinois rendent à leurs idoles.

## EPIGRAMME IX.

*Contre Longepierre.*

**L**ONGEPIERRE le translateur,  
De l'antiquité zéléteur,  
Imite les premiers fidèles,  
Qui combattoient jusqu'au trépas  
Pour des vérités immortelles,  
Qu'eux-mêmes ne comprenoient pas.



## ÉPIGRAMME X.

*Contre le même.*

**A** Voir Perrault & Longepierre ,  
Chacun de son parti vouloir régler le pas ,  
Ne diroit-on pas d'une guerre ,  
Dont le sort est remis aux soins de deux Goujats ?

## ÉPIGRAMME XI.

*Sur l'aventure de l'évêque de Nîmes , qui s'étoit  
sauvé par la fenêtre pour échapper à ses créanciers.*

**P**OUR éviter des Juifs la fureur & la rage ,  
Paul dans la ville de Damas ,  
Descend de la fenêtre en bas :  
La Parifière , en homme sage ,  
Pour éviter ses créanciers ,  
En fit autant ces jours derniers.  
Dans un siècle tel que le nôtre  
On doit être surpris , je crois ,  
Qu'un de nos prélats une fois  
Ait su prendre sur lui d'imiter un Apôtre.

## E P I G R A M M E X I I.

P OUR disculper ses œuvres insipides,  
Danchet accuse & le froid & le chaud.  
Le froid, dit-il, fit choir mes *Héraclides*;  
Et la chaleur fit tomber mon *Lourdaut*.  
Mais le public qui n'est point en défaut,  
Et dont le sens s'accorde avec le nôtre,  
Dit à cela, taisez-vous, grand nigaud :  
C'est le froid seul qui fit choir l'un & l'autre.

## E P I G R A M M E X I I I.

U N gros garçon qui creve de santé,  
Mais qui de sens a bien moins qu'une buse,  
De m'attaquer à la témérité,  
En médissant de ma gentille muse;  
De ce pourtant ne me chaut, & l'excuse;  
Car demandant à gens de grand renom  
S'il peut mon los m'ôter par telle ruse,  
Ils m'ont tous dit assurément que non.



---

*EPIGRAMME XIV.*

**P**AUL, de qui la vraie épithète  
Est celle d'ennuyeux parfait,  
Veut encore devenir poète,  
Pour être plus sûr de son fait.  
Sire Paul, je crois en effet,  
Que cette voie est la plus sûre :  
Mais vous eussiez encor mieux fait  
De laisser agir la nature.

---

*EPIGRAMME XV.*

*A Pradon qui avoit fait une satire pleine d'invectives  
contre Despréaux.*

**A** Un nom de Dieu, Pradon, pourquoi ce grand courroux ?  
Qui contre Despréaux exhale tant d'injures ?  
Il m'a berné, me direz vous :  
Je veux le diffamer chez les races futures.  
Et croyez-moi, laissez d'inutiles projets.  
Quand vous réussiriez à ternir sa mémoire,  
Vous n'avanceriez rien pour votre propre gloire,  
Et le grand Scipion \* sera toujours mauvais.

\* *Tragédie de Pradon.*

*EPIGRAMME*

## EPIGRAMME XVI.

*Conte du Pogge.*

UN Fat partant pour un voyage ,  
Dit qu'il mettroit dix mille francs ,  
Pour connoître un peu par usage  
Le monde avec ses habitans.  
Ce projet peut vous être utile ,  
Reprit un rieur ingénu :  
Mais mettez-en encor dix mille ,  
Pour ne point en être connu.

## EPIGRAMME XVII.

EN son lit une Damoiselle  
Attendoit l'instant de sa mort :  
Un Capucin brûlant de zèle ,  
Lui dépêchoit son passeport.  
Puis il lui dit pour reconfort :  
Consolez-vous, ame fidelle ;  
La Vierge est là qui vous appelle  
Dans la sainte Jérusalem :  
Dites trois fois, pour l'amour d'elle ,  
*Domine, salvum fac regem.*

---

*EPIGRAMME XVIII.*

**T**U dis qu'il faut brûler mon livre :  
Hélas ! le pauvre enfant ne demandoit qu'à vivre ;  
Les tiens auront un meilleur sort :  
Ils mourront de leur belle mort.

---

*EPIGRAMME XIX.*

*Sur les Fables de LA MOTTE.*

**D**ANS les Fables de La Fontaine  
Tout est naïf, simple & sans fard ;  
On n'y sent ni travail ni peine ,  
Et le facile en fait tout l'art :  
En un mot , dans ce froid ouvrage ,  
Dépourvu d'esprit & de sel ,  
Chaque animal tient un langage  
Trop conforme à son naturel.  
Dans La Motte-Houdart , au contraire ,  
Quadrupède , insecte , poisson ,  
Tout prend un noble caractère ,  
Et s'exprime du même ton.  
Enfin par son sublime organe  
Les animaux parlent si bien ,  
Que dans Houdart souvent un âne  
Est un académicien.

EPIGRAMME XX.

*Sur le même sujet.*

QUAND le graveur Gilot & le poète Houdart,  
 Pour illustrer la Fable, auront mis tout leur art;  
 C'est une vérité très-sûre  
 Que le poète Houdart & le graveur Gilot,  
 En fait de vers & de gravure,  
 Nous feront regretter La Fontaine & Calot.

EPIGRAMME XXI.

DEUX gens de bien, tels que Vire\* en produit,  
 S'entreplaïdoient sur la fausse cédule  
 Faite par l'un dans son art tant instruit,  
 Que de Thémis il bravoit la férule.  
 Or de cet art se targuant sans scrupule,  
 Se trouvant seuls sur l'huis du rapporteur:  
 Signes-tu mieux? voi, disoit le porteur:  
 T'inscrire en faux seroit vaine défense.  
 M'inscrire en faux? reprit le débiteur,  
 Tant ne suis sot: tien, voilà ta quittance.

\* Ville de Normandie.

---

*EPIGRAMME XXII.*

**Q**UAND vous vous efforcez à plaire,  
On croit voir l'âne contrefaire  
Le petit chien vif & coquet ;  
Et si vous vous contentiez d'être  
Un sot, tel que Dieu vous a fait,  
On craindroit moins de vous connoître.

---

*EPIGRAMME XXIII.*

**C**I gît l'Auteur d'un gros livre  
Plus embrouillé que sçavant.  
Après sa mort il crut vivre ;  
Et mourut dès son vivant.

---

*EPIGRAMME XXIV.*

**C**I-dessous gît Monsieur l'abbé Courtois,  
Qui mainte Dame en son temps coqueta,  
Et par la ville envoya maintes fois  
De billets doux plus d'un duplicata.  
Jean, son valet, qui très-bien l'assista,  
Souvent par jour en porta plus de dix :  
Mais de réponse onc il n'en rapporta.  
Or prions Dieu, qu'il leur doint Paradis.



---

E P I G R A M M E XXV.

Sous ce tombeau gît un pauvre Ecuyer ,  
Qui tout en eau sortant d'un jeu de paume ,  
En attendant qu'on le vînt effuyer ,  
De Bellegarde ouvrit un premier tome.  
Las ! en un rien tout son sang fut glacé.  
Dieu fasse paix au pauvre trépassé !

---

## E P I G R A M M E XXVI.

A M. le Comte d'ÆTINGUER.

DÉ tes lectures assidues ,  
Ami , crois-moi , pour quelques jours  
Tâche d'interrompre le cours ;  
Car pour peu que tu continues ,  
Je crains , à te parler sans fard ,  
Que la mort sévère & chagrine ,  
Jugeant peut-être à tout hazard  
De ton âge par ta doctrine ,  
Ne te prenne pour un vieillard.



*EPIGRAMME XXVII.**A Monsieur T...*

**A** *MI T...* sçais-tu pourquoi  
On te fuit comme la Chouette ?  
Non. Que peut-on reprendre en moi ?  
Rien , sinon d'être un peu trop poëte.  
Car quelle rage en bonne foi !  
Toujours réciter , toujours lire !  
Point de paix dedans ni dehors ;  
Tu me talonnes quand je sors ,  
Tu m'attends quand je me retire ,  
Tu me poursuis jusques aux bains.  
Je lis , tu m'étourdis l'oreille ;  
J'écris , tu m'arrêtes la main ;  
Je dors , ton faucet me réveille ;  
A l'Eglise je veux prier ,  
Ton démon me fait renier ;  
Bref, sur moi par-tout il s'acharne ;  
Et si je t'enferme au grenier ,  
Tu récites par la lucarne.  
Trop déplorable infirmité !  
En veux-tu voir l'énormité ?  
Bon homme , ingénu , serviable ;  
Tu te fais haïr comme un diable  
Avecque toute ta bonté.

## EPIGRAMME XXVIII.

**T** OI qui places impudemment  
Le froid Pic au haut du Parnasse ,  
Puisses-tu pour ton châtiment  
Admirer les airs de Colasse !

## EPIGRAMME XXIX.

**C** HRYSOLOGUE toujours opine ;  
C'est le vrai Grec de Juvénal :  
Tout ouvrage , toute doctrine  
Reffortit à son tribunal.  
Faut-il disputer de physique ?  
Chrysologue est physicien.  
Voulez-vous parler de musique ?  
Chrysologue est musicien.  
Que n'est-il point ? Docte critique ,  
Grand poëte , bon scholastique ,  
Astronome , grammairien.  
Est-ce tout ? Il est politique ,  
Jurisconsulte , historien ,  
Platoniste , Cartésien ,  
Sophiste , rhéteur , empyrique.  
Chrysologue est tout , & n'est rien.

---

*EPIGRAMME XXX.*

*JUSTIFICATION de la précédente Epigramme ,  
à un important de cour qui s'en faisoit l'ap-  
plication.*

**B**IEN que votre ton suffisant  
Prête un beau champ à la satire ,  
Ne vous allarmez pas , beau sire ;  
Ce n'est point vous , quant à présent ,  
Que ma muse a voulu décrire.  
Et qui donc ? Je vais vous le dire :  
C'est un-prêtre mal décidé ,  
Moitié robe , moitié soutane ,  
Moitié dévot , moitié prophane ,  
Sçavant jusqu'à l'A B C D ,  
Et galant jusqu'à la ptisanne.  
Le reconnoissez-vous ? Selon.  
C'est celui qui sous Apollon ,  
Prend soin des haras du Parnasse ,  
Et qui fait provigner la race  
Des bidets du sacré valon.  
Le reconnoissez-vous mieux ? Non.  
Ouais. Pourtant , sans que je le nomme ,  
Il faut que vous le deviniez.  
C'est l'ainé des abbés noyés.  
Oh , oh , j'y suis. Ce trait peint l'homme ,  
Depuis la tête jusqu'aux pieds.

*EPIGRAMMES*

*Nam castum esse decet pium Poëtam  
Ipsum, versiculos nihil necesse est,  
Qui tùm denique habent salem & leporem  
Si sint molliculi aut parùm pudici,  
Et quod pruriat, incitare possint.*

*Catull. 16.*

---

*EPIGRAMMES,*  
*LIVRE QUATRIÈME.*

---

*EPIGRAMME I.*

**Q**UAND Prométhée eut les humains formés ,  
Je veux , dit-il , vous rendre aux dieux pareils ;  
Par quoi ferez , tels que Priape , armés  
De braquemars entre les deux orteils.  
Si les forgea tous beaux & bien vermeils :  
Les uns petits , & les autres plus grands ,  
Selon la taille & les corps différens.  
Mais sur le point que chaque carabine  
S'alloit poser sur son vrai parapet ,  
Survint Bacchus , dont la liqueur mutine  
De Prométhée échauffa le roupet.  
Dont à la fin le bon fils de Japet  
Tout de travers acheva sa besogne ;  
Et de-là vint , dont c'est grande vergogne ,  
Qu'aux corps humains , tant soient-ils apparens ,  
Harnois d'amour furent mal assortis ,  
Ayant donné les plus petits aux grands ,  
Et les plus grands à nous autres petits.

## E P I G R A M M E II.

**D'**UN jeune gars de frayeur tout pantois  
Frere Remi confessoit le péché :  
Pere , dit-il , j'ai forniqué six fois.  
Six fois ? Ho ho ! quel garçon débauché ?  
Ensuite , ayant son tarif épluché ,  
Pour un rosaire , absous il le quitta.  
Vint un second qui de neuf se vanta :  
Sa taxe fut d'un rosaire & demi.  
Mais le dernier troubla frere Remi ,  
Car il avoit onze fois fait le cas.  
Onze ? Parbieu mon compte n'y vient pas ;  
Ce nombre n'est dans mes capitulaires.  
Lors le frater calculant par ses doigts ,  
Morbleu , dit-il , voilà bien des mystères :  
Allez le faire encore une autre fois ,  
Et pour le tout vous direz deux rosaires.



---

*EPIGRAMME III.*

**C**ERTAIN abbé se manuélisoit  
Tous les matins , songeant à sa voisine.  
Son confesseur l'interrogeant , disoit :  
Vertu de froc , c'est donc beauté divine ?  
Ha ! dit l'abbé , plus gente chérubine  
Ne se vit onc : c'est miracle d'amour ,  
Blancheur de lys , cuisses faites au tour ,  
Tetins , dieu sçait , & croupe de chanoine.  
Toujours j'y pense , & même encore ici  
Je fais le cas. Pardieu , ça , dit le moine ,  
Je le crois bien ; car je le fais aussi.

---

*EPIGRAMME IV.*

**D'**UN monastère à Vénus consacré  
L'abbesse étoit prête de rendre l'ame.  
Un vieux dragon , de débauche altéré ,  
Vint en ce lieu pour rafraîchir sa flâme :  
Las ! je me meurs , lui dit la bonne dame ,  
Je ne sçaurois. Parbieu , dit le soudard ,  
Voilà de l'or ; envoyez quelque part ;  
Mais avisez pourtant que la donzelle  
Ne m'aille ici laisser de mauvais fruits.  
Ha ! croyez-vous que je veuille , dit-elle ,  
Tromper quelqu'un en l'état où je suis ?



## E P I G R A M M E V.

**A**UX pieds d'un moine à barbe vénérable  
Un jouvenceau contoit ses passe-temps.  
Le jour, bon vin, grand'chère, longue table ;  
La nuit, rendrons ou veuves de vingt ans.  
Le révérend, levant de temps en temps  
Les yeux au ciel, disoit : Vierge Marie !  
Quel chien de train ! Quelle chienne de vie !  
Las, j'en conviens, & ne suis en ce lieu  
Pour contester, reprit le bon apôtre.  
Hé ! ce n'est pas la tienne, de pardieu,  
Dit le frater ; je parle de la nôtre.

## E P I G R A M M E VI.

**D**EUX Bernardins de diverses Provinces  
De leurs couvens faisoient description.  
Chez nous, dit l'un, moines vivent en princes ;  
Cave & cuisine ont à discrétion :  
Item, nonains, avec permission  
De s'en servir quatre fois la journée.  
Quatre ? Parbleu, c'est pitance bornée,  
Dit l'autre moine : on nous le permet huit ;  
Cinq le matin, & trois l'après-dinée ;  
Et si j'enrage encor toute la nuit.

---

*EPIGRAMME VII.*

UN compagnon disoit sa ratelée  
A certain Carme , & s'accusoit à Dieu  
D'avoir donné trente fois l'accolée  
A son amie , en même jour & lieu.  
Le moine dit : Trente fois vertudieu !  
Où , dit le gars , par la vertu secrete  
D'une racine. Ami , dit le billette ,  
A tout pécheur Dieu fait rémission :  
Or baille-moi ta joyeuse recette ,  
Et te promets mon absolution.

---

*EPIGRAMME VIII.*

CERTAINS huffarts , usant du droit de guerre ,  
Chez un meûnier entrerent sans pitié ;  
Puis à ses yeux levant leur cimenterre ,  
Mirent à mal sa dolente moitié.  
Pourtant la sorte , en signe d'amitié ,  
Du croupion remuoit la charnière.  
Dont le mari lui dit : Ha ! boucanière ,  
Je suis cocu , tu prens plaisir au cas.  
Hélas , mon fils , repartit la meûniere ,  
C'est pour sortir plus vîte d'embarras,

EPIGRAMME IX.

UN nonain par un moine requise  
Du jeu d'amour , lui dit : Pere Cordon ,  
Si me faut-il d'abord , peur de surprise ,  
Par la chatière aûner votre bourdon ;  
Venez ce soir à l'heure du pardon.  
L'autre n'étant sûr de son allumelle ,  
Le soir venu , fait à la jouvencelle ,  
Au lieu de lui , tâter son compagnon.  
Nenni , nenni , je m'y connois , dit-elle ;  
C'est de pardieu celui de frere Ognon.

EPIGRAMME X.

UN cavalier de Landau revenu ,  
Très-mal en point , chopinoit chez un Carme.  
En chopinant , vît sur son bras charnu  
Toile de lin dont la beauté le charme.  
Par la mort-bieu , s'écria le gendarme ,  
Onc tisserand ne sçut avec tel art  
Filer chemise. Ami , dit le frapart ,  
Trouffant sa robe , il n'est que d'être habiles  
Vois-tu bien là messire Jean Chouart ?  
C'est la quenouille avec quoi je les file.

---

*EPIGRAMME XI.*

**U**N médecin s'accusoit d'avoir fait  
De sa Vénus un petit Ganymède.  
Le confesseur lui dit : Ha ! bouc infect ,  
Tison d'enfer , quel démon te possède ?  
Pourquoi , trouvant un innocent remède  
Contre la chair , te damner pour si peu ?  
L'autre répond , qu'il a lû que ce jeu  
Rend l'œil plus clair , les visières plus nettes .  
Hé gros butor , reprit le moine en feu ,  
S'il étoit vrai , porterois-je lunettes ?

---

*EPIGRAMME XII.*

**E**N plein chapitre , un moine à son retour  
Compte rendoit des frais de son voyage ;  
Tant pour le coche , & tant pour le séjour ,  
Tant pour le vin , & tant pour autre usage .  
Puis quand ce vint aux frais du culetage ,  
Le papelard mit vingt livres tournois .  
Lors le prieur lui dit : Par Saint François ,  
C'est trop payé . Trop payé , dit le drôle ?  
Je l'ai tant fait mort-bieu , que chaque fois  
Ne coûte pas au couvent une obole .

---

*EPIGRAMME XIII.*

**U**N E fillette accorte & bien apprise  
En pleine rue un jour se laissa choir :  
Grand vent souffloit , dont sa blanche chemise  
De voltiger fit très-bien son devoir ;  
Si que chacun sans lunettes put voir  
A découvert sa gentille chapelle.  
Lors un béat , pour cacher à la belle  
Ce que sçavez , mit son chapeau dessus.  
Chapeaux à moi ? tirez , tirez , dit-elle :  
C'est bien assez d'une main tout au plus.

---

*EPIGRAMME XIV.*

**D**IANTRE soit fait , disoit un passager ,  
Et de la ville & des dames de Rome.  
Chez la donzelle , on poivre l'étranger ;  
Chez la matrone , un mari vous assomme.  
Et chez qui diable ira donc un pauvre homme ?  
Chez les Gitons ? Ami , vous dites bien ,  
Reprit d'abord un prêtre Italien :  
Et n'aurions tous rien de meilleur à faire ,  
Si ce n'étoit la bulle d'Adrien ,  
Qui , par malheur , ordonne le contraire.

---

*EPIGRAMME XV.*

UN jeune peintre étant dans une église  
A contempler certains tableaux connus ,  
Dit : Je voudrois pour plus de mignardise ,  
Féminiser un peu ces anges nûs.  
Lors une vieille achevant ses agnus ,  
Lui répliqua : Tai-toi , Jean de Nivelles ,  
Vois-tu pas bien que si mince allumelle  
Jamais ne peut nous faire succomber ?  
Mais les joyaux , vertuchou de femelle  
Plus sont petits , plus vous font regimber.

---

*EPIGRAMME XVI.*

CERTAIN chanoine , à la taille légère ,  
Se confessoit d'avoir fait bricoler  
Une nonain. Passons , lui dit le pere :  
C'est du Seigneur la vigne travailler.  
Plus , une veuve. Allons , c'est consoler  
Les affligés. Oui : mais , dit le chanoine ,  
Ce n'est le tout. Comment ? Par Saint Antoine ;  
Poursuivit-il , j'ai fourbi contre un mur....  
Qui ? Votre sœur. Ma sœur , reprit le moine ;  
Et moi ta mere. Adieu. *Remittuntur.*

---

*EPIGRAMME XVII.*

**U**N précepteur logé chez un Génois  
Tant procéda , que de fil en aiguille  
Il exploita la nièce du bourgeois ,  
Et le disciple , & la mere , & la fille.  
Le cas fit bruit , & le chef de famille ,  
Homme prudent , tira mon drôle à part.  
Cà , çà , dit il , venez , messire Oudart ,  
Sur notre peau consommer vos ouvrages.  
C'est bien raison que j'en tire ma part ,  
Puisque c'est moi qui vous donne des gages.

---

*EPIGRAMME XVIII.*

**C**ERTAIN ministre instruisant la jeunesse  
D'une nonain qui venoit d'abjurer ,  
Approchez-moi le vase de lieffe ,  
Dit-il , nature est prête d'opérer ;  
Venez , Sara , venez , sans différer ,  
Faire un élu dans la loi protestante ,  
Pour me prouver votre conversion.  
Las ! non pas un , dit-elle , mais cinquante.  
Lors le ministre : O fille de Sion ,  
S'écria-t-il , que la grace est puissante !

---

*EPIGRAMME XIX.*

**A** Deux genoux , une gente pucelle  
Se confessoit aux pieds d'un cordelier ,  
Et lui montrait par-dessous sa dentelle  
L'échantillon d'un tetin régulier.  
Lors de la chair le démon familier  
Se fit sentir. Par quoi l'homme d'église  
Lui mit ès mains son joyeux éguillon.  
O qu'est ceci , dit la fille surprise ?  
Prenez , prenez , reprit le pénaillon :  
C'est le cordon de Saint François d'Assise.

---

*EPIGRAMME XX.*

*Pour une dame vêtue en cavalier.*

**U**N Castillan zélé pour les Laïs  
En leur faveur chantoit comme un Orphée.  
Un Florentin , pour l'honneur du pays ,  
Aux seuls Gitons élevoit un trophée.  
Mais vous voyant en cavalier coëffée ,  
Chacun changea de goût & de discours.  
L'Italien jura que pour toujours  
Il quitteroit sa première pratique ;  
Et l'Espagnol promet , tout au rebours  
De n'exercer que l'amour Socratique.



## E P I G R A M M E X X I.

U N mandarin de la Société  
A des Chinois prêchoit le culte nôtre.  
Un bonze ayant quelque temps disputé ,  
Sur certains points convint avec l'apôtre.  
Dont à part soi fort contens l'un & l'autre ,  
Chacun sortit en se congratulant.  
Le moine dit : Graces à mon talent ,  
De ce Chinois j'ai fait un profélite :  
Béni soit Dieu , dit l'autre , en s'en allant ,  
J'ai converti cet honnête Jésuite.

## E P I G R A M M E X X I I.

U N Barnabite exploitoit sœur Colette  
Mal à son aise au travers du parloir.  
Ah ! quel travail , lui disoit la nonette !  
Bien mieux au lit ferions un tel devoir.  
Ma chere sœur , reprit le moine noir ,  
Un tel penser vient de l'esprit immonde :  
Dieu ne nous fit pour nos aises avoir  
En ce bas lieu , comme les gens du monde.



---

*EPIGRAMME XXIII.*

**U**N novice accusoit un curé  
A son prélat d'avoir cueilli sa rose :  
Avez-vous là , lui dit l'homme sacré ,  
Quelque témoin qui contre lui dépose ?  
Las ! monseigneur , la cellule étoit close ,  
Et ne voulus crier , tant j'avois peur  
De réveiller madame qui repose  
Toutes les nuits avec le promoteur.

---

*EPIGRAMME XXIV.*

**E**N un marché passaient avec maint sbire  
Deux Florentins que pour crime on brûla ;  
Crime galant , tel que l'aurez pu lire  
Du beau \* Catule & de Caligula.  
Peuple assemblé , disoit l'un , me voilà ;  
Je suis l'agent , que tu ne t'y méprennes.  
Ha ! dit le prêtre , ami , laissons cela :  
Ne songez plus aux vanités humaines.

\* *Valerius Catulus.*



EPIGRAMME XXV.

UN maître moine exerçoit une sœur  
 Pendant la nuit, comme on disoit marine,  
 Mere Christine, en s'en allant au chœur,  
 Les apperçut avec sœur Clémentine.  
 Dont celle-ci faisant la diabolotie,  
 Voulut crier & sonner le tocsin.  
 Laissez, laissez, lui dit mere Christine;  
 Ne troublons point le service divin.

EPIGRAMME XXVI.

UN verd-galant se confessoit n'aguere,  
 D'avoir réduit mainte fille aux abois.  
 Et des garçons ? dit le moine. Ah ! mon pere,  
 Je ne suis homme à semblables exploits.  
 Tant mieux, mon fils : poursuis, si tu me crois,  
 Dit le frater, je te loue, & pour cause;  
 Car si ce mal t'arrivoit une fois,  
 Plus ne voudrois jamais faire autre chose,



*EPIGRAMME XXVII.*

**L**E pénitent d'un disciple d'Elie  
Lui racontoit qu'en un lieu débauché,  
Il avoit pris de fille assez jolie  
Le fruit cuisant de l'amoureux péché.  
Le Carme dit : Je n'en suis trop fâché;  
Aux indévots sied bien un tel salaire.  
Jà ne seriez de venin entiché  
Si, comme nous, portiez le scapulaire.

*EPIGRAMME XXVIII.*

**U**N quiétiste, ardent comme un tison,  
Mettant un soir son rossignol en cage,  
Le corps en rut, l'esprit en oraison,  
Très-faiblement dépêchoit son ouvrage;  
Et redoublant maint dévot culetage,  
L'esprit au ciel sans relâche attaché :  
Dieu soit.... Dieu soit.... dit le saint personnage;  
Dieu soit loué, je l'ai fait sans péché.



EPIGRAMME XXIX.

UN vieux paillard, qu'à Rome on accusoit  
De pratiquer l'amour antiphysique,  
Vit à Paris un prêtre qu'on cuisoit  
Pour même cas dans la place publique.  
Hélas, dit-il, le pauvre catholique !  
Que n'est-il né Romain ou Ferrarois !  
Pour un écu, la taxe apostolique  
L'auroit absous du moins quatre ou cinq fois.

EPIGRAMME XXX.

FRERE Conrard, hermite plein de suc,  
Trouvant au lit une dame discrète,  
Lui fit tourner l'anagramme de luc,  
Et de droit fil s'ouvrit la voie étroite.  
Que faites-vous, s'écria la levrette ?  
Ce n'est pas là, c'est plus bas, vous dit-on.  
Laissez, laissez, dit l'humble anachorette ;  
Ceci pour moi n'est encor que trop bon.



---

*EPIGRAMME XXXI.*

**U**N gros prieur de luxure écumant,  
Sur un chalit piquoit son haridelle,  
Et s'échaufoit , jurant & blasphémant  
Comme un Payen ; tant qu'enfin la donzelle :  
Pour Dieu , mon fils , ne jurez plus , dit-elle :  
Vous vous damnez. Cornes de Belzébut ,  
Dit le frater , vous me la baillez belle :  
Suis-je en ce lieu pour faire mon salut ?

---

*EPIGRAMME XXXII.*

**U**N moine ayant ( c'étoit un sou-prieur )  
D'une nonain vérifié le sexe ,  
Las d'encenser le temple antérieur  
Voulut aussi visiter son annexe.  
O vanité ! dit la none perplexe ;  
Qu'en son état l'homme se connoît mal !  
Que vers le bien sa route est circonflexe !  
Un sou-prieur trancher du cardinal !



---

EPIGRAMME XXXIII.

**Q**UI fait l'enfant dans l'amoureux ébat ?  
Disoit Agnès à sa dame prudente.  
Est-ce celui qui sous l'autre s'abat ,  
Ou bien l'agent qui dessus instrumente ?  
La dame alors lui dit : Pauvre innocente ,  
L'enfant se fait par ceux qui sont dessous.  
Dieu soit béni , répliqua la suivante !  
J'en ai fait un à monsieur votre époux.

---

## EPIGRAMME XXXIV.

**U**N Cordelier prêchoit sur l'adultère,  
Et s'échauffoit le moine en son harnois  
A démontrer , par maint bon commentaire ,  
Que ce péché blesse toutes les loix.  
Oui , mes enfans , dit-il , haussant la voix :  
J'aimerois mieux , pour le bien de mon ame ,  
Avoir affaire à dix filles par mois ,  
Que de toucher en dix ans une femme.



## ÉPIGRAMME XXXV.

EN fait d'amour, je le dis & répète,  
Ce n'est le tout qu'un minois doux & coint.  
Beau naturel n'est que joie imparfaite:  
Si veux-je encor que l'art s'y trouve joint.  
Jeune tendron jà ne me déplaît point:  
Mais j'aime mieux gentille douairiere.  
Or sçavez-vous en quoi gît tout le point?  
L'une le fait, l'autre le laisse faire.

## ÉPIGRAMME XXXVI.

LA joie est encor dans Paris,  
Malgré le temps & la misère;  
Et subsiste sous deux abris  
Qui sont cocus & gens d'affaire.  
Dans l'un est gentille commère;  
En l'autre sont bons cuisiniers.  
Partant cocus & maltotiers  
Sont gens qu'il est bon de connoître:  
Aussi les vois-je volontiers:  
Mais pour rien ne le voudrois être.



## EPIGRAMME XXXVII.

*La Gageure.*

**D**Eux jeunes gars , en amour gens d'élite ,  
Gageoient un jour à qui mieux le feroit.  
L'un le fit onze , & tout bas murmuroit ;  
Mais l'autre en fit quatorze tout de suite ,  
Et dans l'instant se saisit de l'enjeu.  
Le malheureux à certaine donzelle  
Conta le cas : Sainte Vierge , dit-elle ,  
Est-il permis de perdre à si beau jeu !

## EPIGRAMME XX XVIII.

*La voie du Salut.*

**A**VEC scandale un peintre en son taudis  
Entretenoit gentille chérubine.  
Vous , pour le sûr , & votre concubine ,  
Dit frère Luc , de Dieu ferez maudits.  
Epousez-vous : les anges ébaudis  
Fête en feront sur le céleste cintre.  
Epousons donc , puisqu'il faut , dit le peintre ;  
Etre cocu pour gagner paradis.

EPIGRAMME XXXIX.

*Le baptiseur de Juives.*

CHEZ des juives , un paillard moine  
 Prenoit sa récréation ;  
 Surquoi certain grave chanoine  
 Lui disoit par compassion :  
 Ami , vous courez risque d'être  
 Brûlé comme un porc vif ou mort.  
 Nenni , pardieu , reprit le prêtre ;  
 Car je les baptise d'abord.

---

EPIGRAMME XL.

*Remède contre la chair.*

UN Guillaumet mâtinait à confesse  
 Un sectateur de l'art du Titien.  
 Quoi ? vous peignez , disoit l'homme de bien ;  
 D'après le nud , bras , tetons , cuisse , fesse ,  
 Le tout à choix ! Il n'est nul , voire un saint  
 Dont en ce cas la chair ne fût rebelle.  
 J'ai , dit le peintre , un remède certain :  
 J'exploite avant quatre fois mon modèle.

## E P I G R A M M E X L I.

*Complie.*

U N Cordelier faisoit l'œuvre de chair ,  
Et s'ébattoit en fêtoyant sa mie.  
Son compagnon lui dit : Frere très-cher ,  
Pourtant faut-il aller chanter complie.  
Lors le frater dit : Parbleu je m'oublie ,  
Sus : haut le cul , dépêchons-nous , Gogo.  
Je reviendrai , si Dieu me prête vie ,  
Dès que j'aurai chanté *Tantum ergo*.

## E P I G R A M M E X L I I.

*Le Dévot.*

Q UOI ! faire cas d'un plaisir qui ne dure ?  
Ah ! renoncez à celui de nature ,  
Disoit un jour un dévot très-outré.  
Le gars auquel fut ainsi remontré ,  
Lui répliqua : Vous sçavez mal conclure.  
Bon pour celui qui pourroit se lasser ,  
Et s'abattroit d'une seule aventure :  
Mais mon plaisir est de recommencer.

---

*EPIGRAMME XLIII.**Le pieux souhait.*

**P**OUR confesser femelle de vingt ans  
Par un matin arriva pere Antoine ;  
Près de son lit d'abord se mit le Moine ,  
Et tôt après le ribaud fut dedans.  
Frere Lubin avec des yeux ardens  
Voyoit le tout de loin par la fenêtre :  
Mon Dieu ! dit-il alors entre ses dents ,  
N'aurai-je pas le bonheur d'être prêtre !

---

*EPIGRAMME XLIV.**Avertissement d'un Curé.*

**D**ANS un village , au jeudi de l'absoute  
Certain pasteur dit au peuple amassé :  
Au moins, enfans , afin que nul n'en doute ,  
N'allez pas faire ainsi que l'an passé.  
Tous vos maris , femmes , m'ont confessé  
Avoir trouffé leurs voisines en male :  
Et d'entre vous nulle n'a prononcé  
Avoir forfait à la foi conjugale.

*EPIGRAMME*

## EPIGRAMME XLV.

*La différence de maître Gonin à maître Conin ;  
Doute résolu.*

**C**OMTE, par qui Vénus mit en pratique  
Tout ce qui peut Damoiselle tenter,  
Pour décider ton doute académique,  
Point ne nous faut Calepin consulter.  
Ce cas je puis, sans trop argumenter,  
Te débrouiller en style d'Epigramme.  
Qu'ainsi ne soit : On sçait qu'à mainte Dame  
Tu fais souvent tour de maître Gonin ;  
Mais, par ta foi, dis-nous si jamais femme  
Ne t'a joué tour de maître Conin ?

## EPIGRAMME XLVI.

*Le Pari.*

**U**N Cordelier, un Billette, un Gendarme  
N'avoient qu'Alix pour unique atelier :  
On tire au sort, le sort échu au Carme,  
Puis au frapart, & puis au cavalier.  
Gentil soudart, dit lors le Cordelier,  
Jà de long-temps tu n'auras ton aubaine :  
Le Carme & moi finirons la douzaine ;  
C'est la gageure : or ne fais point mari.  
En attendant faisons l'œuvre Romaine,  
Et pour cela ne perdrai le pari.

---

*ÉPIGRAMME XLVII.*

*Sur une Bague envoyée par une Dame à une autre  
Dame.*

**B**EAU doigt, ministre des plaisirs,  
Toi qui sçais soulager les plus ardens desirs,  
Reçois aujourd'hui mon hommage.  
Quoi qu'on en puisse soupçonner,  
D'un diamant je veux t'orner,  
Et la reconnoissance à ce devoir m'engage.

---

*ÉPIGRAMME XLVIII.*

*Exhortation d'un Confesseur.*

**A**U temps de Pâque un certain jouvenceau  
Se confessoit, suivant l'usage,  
D'avoir un jour sous un feuillage  
Appris quelque terme nouveau  
A jeune fille prude & sage.  
Bon, dit le pere : après, que fites-vous ?  
Rien de plus contre l'innocence,  
Reprit le gars avec un naturel fort doux.  
A votre âge, mon fils, je gardois le silence ;  
Mais j'avois une autre éloquence :  
Allez, puisqu'est ainsi, fuyez les rendez-vous.

## E P I G R A M M E X L I X.

*Entretien de quatre Cordeliers.*

U N Cordelier frais, gaillard & dispos ,  
Après dîner , attendant le service ,  
Entretenoit trois autres de propos ,  
Et leur contoit qu'une jeune novice  
L'avoit prié de fourbir son devant.  
Puis il leur dit, son discours poursuivant :  
Freres très-chers , qu'eussiez-vous voulu faire ?  
Les deux ont dit qu'ils eussent pris la haire ,  
Et que soudain eussent quitté le lieu :  
Mais le dernier dit qu'il l'auroit . . . . .  
Lors le frater , c'est bien dit , vertubleu :  
Elle le fut , ou la peste me tue.

## E P I G R A M M E L.

*Le Cordelier charitable.*

D Eux Cordeliers, grands débrideurs de Nones ,  
A frais communs desservoient un couvent ,  
Et dirigeoient douze fringantes nones :  
C'en étoit six pour chaque desservant.  
L'un trépassa dans ces rudes épreuves.  
Moi , j'ai bon dos , dit l'autre survivant :  
Morbleu ! je veux épouser les six veuves.

EPIGRAMME LI.

*Les belles Fesses.*

D U temps des Grecs , deux sœurs disoient avoir  
Le plus beau cul , que filles de leur sorte :

La question fut de sçavoir

Laquelle sur l'autre l'emporte.

Sur ce débat un expert étant pris ,

A la moins jeune il accorde le prix ,

Puis , l'épousant , lui fait don de son ame :

A son exemple un sien frere est épris

De la cadette , & la prend pour sa femme.

Tant fut enfin sur ce point procédé ,

Que par les sœurs un temple fut fondé

Au nom de *Vénus belles-fesses.*

Je ne sçais pas à quelle occasion :

Mais c'eût été pour moi le temple de la Grèce ;

Pour qui j'eusse eu plus de dévotion.

*Fin des Epigrammes.*





---

P O E S I E S  
D I V E R S E S.

---

E P I T H A L A M E.

*D*E votre fête , Hymen , voici le jour :  
N'oubliez pas d'en avertir l'Amour.

Quand Jupiter , pour complaire à Cybelle ,  
Eut pris congé du joyeux célibat ,  
Il épousa , malgré la parentelle ,  
Sa sœur Junon par maximes d'état.  
Nôces jamais ne firent tel éclat.  
Jamais Hymen ne se fit tant de fête.  
Mais au milieu du céleste apparat ,  
Vénus , dit-on , crioit à pleine tête :

*De votre fête , Hymen , voici le jour ,*  
*N'oubliez pas d'en avertir l'Amour.*

Vénus parloit en déesse sensée.  
Hymen agit en dieu très-imprudent.  
L'enfant ailé sortit de sa pensée :  
Dont contre lui l'Amour eut une dent.

Et de-là vint que de colere ardent ,  
Le petit dieu toujours lui fit la guerre ,  
L'angariant , le vexant , l'excédant  
En cent façons , & chassant sur sa terre.

*De votre fête , Hymen , voici le jour :  
N'oubliez pas d'en avertir l'Amour.*

Malheur , dit-on , est bon à quelque chose :  
Le blond Hymen maudissoit son destin :  
Et même Amour , qui jamais ne repose ,  
Lui déroba sa torche un beau matin.  
Le pauvre dieu pleura , fit le lutin.  
Amour est tendre & n'a point de rancune :  
Tien , lui dit-il , ne sois plus si mutin ;  
Voilà mon arc : va-t'en chercher fortune.

*De votre fête , Hymen , voici le jour :  
N'oubliez pas d'en avertir l'Amour.*

Hymen d'abord se met en sentinelle ,  
Ajuste l'arc ; & bientôt apperçoit  
Venir à lui jeune & gente pucelle ,  
Et Bachelier propre à galant exploit.  
Hymen tira , mais si juste & si droit ,  
Que Cupidon même ne s'en put taire.  
Ho , ho , dit-il , le compere est adroit ,  
C'est bien visé. Je n'eusse pu mieux faire.

*Amour , Hymen , vous voilà bien remis :  
Mais , s'il se peut , soyez long-temps amis.*

Or , voilà donc , par les mains d'Hyménée ,  
 D'un trait d'Amour deux jeunes cœurs blessés.  
 J'ai vû ce dieu de fleurs la tête ornée :  
 Les brodequins de perles rehaussés ;  
 Le front modeste , & les regards baissés ,  
 En robe blanche il marchoit à la fête ,  
 Et conduisant ces amans empressés ,  
 Il étendoit son voile sur leur tête.

*Amour , Hymen , vous voilà bien remis :  
 Mais , s'il se peut , soyez long-temps amis :*

Que faisoient lors les enfans de Cythère ?  
 Ils soulageoient Hymen en ses emplois.  
 L'un de flambeaux éclairoit le mystère ,  
 L'autre du dieu dictoit les chastes loix.  
 Ceux-ci faisoient résonner le hautbois ,  
 Ceux-là dansoient pavane façonnée :  
 Et tous chantoient en chœur à haute voix :  
 Hymen , Amour , Amour , ô Hyménée.

*Amour , Hymen , vous voilà bien remis :  
 Mais , s'il se peut , soyez long-temps amis ,*

Enfin finale , après maintes Orgies ;  
 Au benoît lit le couple fut conduit.  
 Le bon Hymen , éteignant les bougies ,  
 Leur dit : Enfans , bon soir & bonne nuit.

Lors Cupidon s'empara du réduit.  
Puis maints Amours de rire & de s'ébattre,  
Se rigolant , menant joyeux déduit ,  
Et jusqu'au jour faisant le diable à quatre.

*Amour , Hymen , vous voilà bien remis :  
Mais , s'il se peut , soyez long-temps amis.*

Par tel moyen , entre ces dieux illustres  
L'accord fut fait , & le traité conclu.  
Jeunes époux , faites que de vingt lustres  
Traité si doux point ne soit résolu ;  
Et puissiez-vous devant l'an révolu  
Tant opérer , que d'une aimable mère  
Naîsse un beau jour quelque petit joufflu ,  
Digne des vœux de l'aïeul & du père !



## É G L O G U E I.

P A L É M O N , D A P H N I S.

P A L É M O N.

**Q**UELS lieux t'ont retenu caché depuis deux jours,  
Daphnis? Nous avons cru te perdre pour toujours :  
Chacun fuit , disions-nous , ces champêtres asyles ;  
Nos hameaux sont déserts & nos champs inutiles.

D A P H N I S.

O ! mon cher Palémon , ne t'en étonne pas.  
Ces lieux pour nos bergers ont perdu leurs appas.  
La ville a tout séduir , & sa magnificence  
Nous fait de jour en jour haïr notre innocence.  
Je l'ai vûe à la fin cette grande cité ,  
Quel éclat ! Mais , hélas , quelle captivité !  
Cependant nous courons , fuyant la solitude ,  
Dans ses murs chaque jour briguer la servitude.  
Sous de riches lambris , qui ne sont point à nous ,  
Devant ses habitans nous ployons les genoux.  
J'ai vû même près d'eux nos bergers , nos bergères ,  
Affecter , je l'ai vû , leurs modes étrangères ,  
Contrefaire leur geste , imiter leurs chansons ,  
Et de nos vieux pasteurs mépriser les leçons.

Qui l'eût cru ? De nos champs l'agréable peinture,  
 Ces fertiles côteaux où se plaît la nature,  
 Le frais de ces gazons, l'ombre de ces ormeaux,  
 Nos rustiques débars, nos tendres chalumeaux,  
 Les troupeaux, les forêts, les prés, les pâturages  
 Sont pour eux désormais de trop viles images.  
 Ils sçavent seulement chanter sur leur hautbois  
 Je ne sçais quel amour inconnu dans nos bois,  
 Tissé de mots brillans, où leur esprit se joue,  
 Badinage affecté que le cœur désavoue.  
 Enfin, te le dirai-je, ô mon cher Palémon !  
 Nos bergers n'ont plus rien de berger que le nom.

## P A L É M O N.

Et pourquoi retenir encor ce nom champêtre ?  
 S'ils ne sont plus bergers, pourquoi veulent-ils l'être ?  
 Le lion n'est point fait pour tracer les sillons,  
 Ni l'aigle pour voler dans les humbles vallons.  
 Voit-on le paon superbe, oubliant son plumage,  
 De la simple fauvette affecter le ramage ?  
 L'amarante, emprunter la couleur du gazon ?  
 Et le loup, des brebis revêtir la toison ?

## D A P H N I S.

O ! si jamais le ciel à nos vœux plus facile,  
 Faisoit revivre ici ce berger de Sicile,  
 Qui le premier chantant les bois & les vergers,  
 Au combat de la flûte instruisit les bergers !

Ou celui qui sauva des fureurs de Bellone  
Ses troupeaux trop voisins de la triste Crémone !  
Tous deux pleins de douceur , admirables tous deux ,  
Soit que de deux pasteurs ils décrivent les jeux ,  
Soit que de Thestylis l'amoureuse folie  
Ressuscite en leurs vers l'art de la Theffalie :  
Quel dieu sur leurs doux sons formera notre voix ?  
Ne reverrons-nous plus paroître dans nos bois  
Les Faunes , les Sylvains , les Nymphes , les Dryades ,  
Les Silènes tardifs , les humides Naïades ,  
Et le dieu Pan lui-même , au bruit de nos chansons  
Danfer au milieu d'eux , à l'ombre des buissons ?

## P A L É M O N.

Que faire, cher Daphnis ? Nos regrets ni nos plaintes  
Ne rendront pas la vie à leurs cendres éteintes.  
Mais toi , disciple heureux de ces maîtres vantés ,  
J'ai vû que de tes sons nous étions enchantés ,  
Quand sous tes doigts légers l'air trouvant un passage ,  
Exprimoit les accens dont ils traçoient l'image ,  
Les muses t'avouoient , & de leurs favoris  
Ménalque eût osé seul te disputer le prix.

## D A P H N I S.

Il l'auroit disputé contre Apollon lui-même ;  
Mais le soin de sa voix fait son plaisir suprême.  
Quant à moi , qui me borne à de moindres succès ,  
Quelque gloire pourtant a suivi mes essais ;

Et même nos pasteurs , mais je suis peu crédule ,  
M'ont quelquefois à lui préféré sans scrupule.

P A L É M O N.

J'aime ces vers qu'un soir tu me dis à l'écart.  
Ce n'est qu'une chanson simple & presque sans art ;  
Mais les timides fleurs , qui se cachent sous l'herbe ,  
Ont leur prix aussi-bien que le pavor superbe.  
De grace , cher Daphnis , tâche à t'en souvenir.

D A P H N I S.

Je m'en souviens. Elle est aisée à retenir.  
*L'ardente Canicule a tari nos fontaines.*  
*L'aurore de ses pleurs n'arrose plus nos plaines.*  
*On voit l'herbe mourir dans tous les champs voisins.*  
*Le rosier est sans fleurs , le pampre sans raisins.*  
*Qui rend ainsi la terre aride & languissante ?*  
*Faut-il le demander ? Célimène est absente.*

P A L É M O N.

Et ceux que tu chantois , je m'en suis souvenu ,  
Quand nous vîmes passer ce berger inconnu.  
*J'ai conduit mon troupeau dans les plus gras herbages :*  
*Cependant il languit parmi les pâturages.*  
*J'ai trop bravé l'Amour. L'Amour pour se venger ,*  
*Fait périr à la fois & moutons & berger.*



## D A P H N I S.

La suite vaut bien mieux , & ne fut pas perdue :  
 Notre importun s'enfuit dès qu'il l'eut entendue.  
*L'Amour est dangereux. Mais ce n'est point l'Amour,*  
*Qui fait que mon troupeau se détruit chaque jour :*  
*C'est ce berger malin , dont l'œil sombre m'alarme ,*  
*Qui sans doute sur nous a jetté quelque charme.*

## P A L É M O N.

Tu m'en fais souvenir. O qu'il fut étonné !  
 Je crois que de long-temps il ne t'a pardonné.  
 Mais si j'osois encor te faire une prière :  
 Te souvient-il du jour que dans cette bruyère  
 Tu chantois, en goûtant la fraîcheur du matin ;  
 Ces beaux vers , imités du grand pasteur Latin :  
*Revenez , revenez , aimable Galatée ?*  
 Jamais chanson ne fut à l'air mieux ajustée.  
 Dieux ! comme en l'écoutant tout mon cœur fut frappé !  
 J'ai retenu le chant , les vers m'ont échapé.

## D A P H N I S.

Voyons. Depuis ce temps je ne l'ai point chantée.  
*Revenez , revenez , aimable Galatée :*  
*Déjà d'un verd naissant nos arbres sont parés :*  
*Les fleurs de leur émail enrichissent nos prés.*  
*Qui peut vous retenir loin de ces doux rivages ?*  
*Avez-vous oublié nos jardins , nos bocages ?*

*Ah ! ne méprisez point leurs champêtres attraits ;  
Revenez ! les dieux même ont aimé les forêts.  
Le timide belier se plaît dans les campagnes ,  
Le chevreuil dans les bois, l'ourse dans les montagnes.  
Pour moi (de notre instinct nous suivons tous les loix),  
Je me plais seulement aux lieux où je vous vois.*

P A L É M O N.

Est-ce tout ? Je me trompe , ou tu m'en fis entendre  
D'autres, que même alors tu promis de m'apprendre.

D A P H N I S.

Il est vrai. Mais, berger, chaque chose a son cours :  
Autrefois à chanter j'aurois passé les jours.  
Tout change. Maintenant les guerrières trompettes  
Font taire les hautbois & les humbles musettes :  
Quelle oreille endurcie à leur bruit éclatant  
Voudroit à nos chansons accorder un instant ?  
Les accens les plus doux des cygnes du Méandre  
A peine trouveroient quelqu'un pour les entendre.  
Finiſſons ; aussi-bien le soleil s'obscurcit :  
Du côté du midi le nuage grossit ;  
Et des jeunes tilleuls qui bordent ces fontaines ,  
Le vent semble agiter les ombres incertaines.  
Adieu , les moissonneurs regagnent le hameau ,  
Et Lycas a déjà ramené son troupeau.



## É L I S E ,

## É G L O G U E H É R O I Q U E ,

POUR L'IMPÉRATRICE.

*A son retour des bains de Carlsbad en Bohême.*

**F**AITES trêve, Bergers, au chant de vos musettes,  
Pour les tons élevés elles ne sont point faites.  
Si vos seuls chalumeaux doivent régner ici,  
Remettez-les aux dieux ; ils l'ordonnent ainsi.  
Et pourquoi refuser aux déités champêtres  
Un présent que leurs mains ont fait à vos ancêtres ?  
Les plaines, les côteaux, les forêts, les vergers,  
Sont les séjours des dieux, ainsi que des bergers.  
Commençons. Si nos bois chantent une immortelle,  
Rendons au moins nos bois & nos chants dignes d'elle.  
Par l'ordre d'Égérie en mortel transformé,  
Fidèle sans espoir, content sans être aimé,  
Quand sous les traits d'Élise une nouvelle Astrée  
Vint des peuples de l'Elbe éclairer la contrée,  
Pan, le dieu des forêts (que ne peut point l'Amour !)  
Sous l'habit d'un chasseur avoit suivi sa cour.  
Il revint ; mais, à peine ébranlés dans la nuë,  
Les chênes d'Hercinie annoncent sa venue,

Que la nymphe brûlant d'un desir curieux :  
Hé bien ! l'auguste Élise approche de ces lieux ?  
Dieux des bois, dites-nous , dites , que doit-on croire  
De tout ce qu'on entend publier à sa gloire ?  
Parlez : l'onde se rait , les airs sont en repos.  
Elle dit , & le dieu lui répond en ces mots :  
O Nymphes, qu'à jamais, pour augmenter ma flamme ;  
L'Amour soit dans vos yeux, la vertu dans votre ame,  
La déesse aux cent voix ne nous a point flatés.  
Tout ce que nous sçavons de nos félicités ?  
Quand nos premiers sujets, sans travail, sans culture,  
Recevoient tout des mains de la seule Nature ;  
Tout ce qu'ont vû nos yeux , quand Cybele & Cérès  
Faisoient , jeunes encore, admirer leurs attraits ,  
N'aproche point, non, non, n'en soyez point surprise,  
Ni de notre bonheur , ni des charmes d'Élise.  
Depuis qu'elle a paru dans ces heureux climats ,  
Sa vûe a de nos champs écarté les frimats :  
Les forêts ont repris une beauté nouvelle ;  
Les cieux sont plus sereins , & la terre plus belle.  
Ce que les clairs ruisseaux font aux humides prés,  
La céleste rosée aux jardins altérés ,  
Les vignes aux côteaux , les arbres aux montagnes ,  
Les fruits mûrs aux vergers , les épis aux campagnes,  
De cet astre vivant , les regards bien aimés  
Le font , n'en doutez point , à ses peuples charmés.  
Leur bonheur semble naître & fleurir sur ses traces :  
Chaque mot de sa bouche est dicté par les Graces.

Noble

Noble affabilité, charme toujours vainqueur ,  
 Il n'appartient qu'à vous de triompher du cœur.  
 La fiere majesté vainement en murmure :  
 Pour captiver les cœurs , il faut qu'on les rassure.  
 Et quelle ame n'est point saisie à son aspect ,  
 D'étonnement , d'amour , de joie & de respect !  
 Soit que du haut du trône, où cent peuples l'adorent ,  
 Elle verse sur eux les faveurs qu'ils implorent ;  
 Soit qu'à travers les bois & les âpres buissons ,  
 Elle fasse la guerre aux tyrans des moissons ;  
 J'ai vû , l'œil du dieu Pan n'est point un œil profane ,  
 Les nimphes de Palès , les nimphes de Diane ,  
 Et la troupe de Flore , & celle des Zéphirs ,  
 De nos humbles pasteurs partager les plaisirs ,  
 Et former avec eux un précieux mélange  
 De chansons d'allégresse & de cris de louange.  
 J'ai vû la nymphe Echo porter ces doux concerts  
 Sur les monts chévelus , sur les rochers déserts.  
 Non , cette majesté n'est point d'une mortelle :  
 Nous la reconnoissons , c'est Diane , c'est elle ;  
 Voilà ses yeux , ses traits , sa modeste fierté :  
 Dans son air , dans son port , tout est divinité.  
 Ah , vivez ! Ah , regnez , Dèité secourable !  
 Jetez sur votre peuple un regard favorable :  
 Recevez nos tributs , exaucez nos souhaits :  
 Faites regner sur nous l'abondance & la paix.  
 Tant que le cerf vivra dans les forêts profondes ,  
 L'abeille dans les airs , le poisson dans les ondes ,

Votre nom , vos bienfaits , source de nos ardeurs ,  
Vivront , toujours chéris , dans le fond de nos cœurs ;  
Voilà quel est de tous le sincère langage.

Je vous en dis beaucoup : j'en ai vû davantage.

Ainsi parla le dieu des pasteurs & des bois.

La Nymphé à ce discours joignit ainsi sa voix.

Votre récit charmant est pour moi , Dieu champêtre ;

Ce qu'est au voyageur l'aurore qu'il voit naître ,

Ou ce qu'aux animaux de la soif tourmentés

Est la douce fraîcheur des ruisseaux argentés.

Elise est dans mon cœur dès sa plus tendre enfance ;

J'étois moi-même aux cieus le jour de sa naissance ;

Quand les dieux immortels au milieu des festins ,

Par la joie assemblés , réglerent ses destins.

De l'Olympe éternel les barrières s'ouvrirent :

De nuages errans les voiles s'éclaircirent ;

Et Jupiter assis sur le trône des airs ,

Ce dieu , qui d'un clin d'œil ébranle l'univers ,

Et dont les autres dieux ne sont que l'humble escorte ;

Leur imposa silence , & parla de la sorte.

Ecoutez , dieux du ciel. Les temps sont accomplis :

Elise vient de naître , & nos vœux sont remplis.

Voici le jour heureux marqué des destinées.

Pour un ordre nouveau de siècles & d'années ,

Où Thémis & Vesta relevant leurs autels ,

Doivent ressusciter le bonheur des mortels.

Chez eux vont expirer la discorde & la guerre ;

Un printemps éternel regnera sur la terre.

Les arbres émaillés des plus riches couleurs  
Porteront en tout temps & des fruits & des fleurs ;  
Les blés naîtront au sein des stériles arènes ,  
Et le miel coulera de l'écorce des chênes.  
Ces temps sous Jupiter non encore éprouvés ,  
Aux heureux jours d'Elise ont été réservés.  
Faites donc à sa gloire éclater votre zèle.  
Elle est digne de vous, montrez-vous dignes d'elle.  
Il dit ; & tous les dieux , l'un de l'autre jaloux ,  
Lui firent à l'envi leurs présens les plus doux.  
Cybele lui donna cette bonté féconde ,  
Qui cherche son bonheur dans le bonheur du monde ,  
Minerve dans ses yeux mit sa noble pudeur ,  
Versa dans son esprit l'équitable candeur ,  
La prudence discrète , éclairée & sincère ,  
Et le discernement aux rois si nécessaire.  
La mere des Amours, des Graces & des Ris ,  
A ces divins présens donna le dernier prix ;  
Et dans ses moindres traits mit un charme invincible ,  
Qui seul à ses vertus peut rendre tout possible.  
Que vous dirai-je enfin ? Chaque divinité  
Voulut de ses tributs enrichir sa beauté.  
Junon seule restoit. Quoi ? pour cette princesse ,  
Dit-elle , tout l'Olympe à mes yeux s'intéresse ,  
Les dons pleuvent sur elle ; & parmi tant de biens ,  
Je n'ai pu faire , ô ciel , compter encor les miens !  
Moi , l'épouse & la sœur du maître du tonnerre ,  
Moi , la reine des dieux , du ciel & de la terre !

Ah ! périffe ma gloire , ou faisons voir à tous  
Que ces dieux fi puiffans ne font rien près de nous :  
Qu'ils viennent à mes dons comparer leurs largeffes.  
Je veux lui prodiguer mes grandeurs , mes richeffes :  
Je veux que fon pouvoir dans les terrestres lieux  
Soit égal au pouvoir de Junon dans les cieux.  
C'est par moi que l'Hymen dès fes jeunes années ;  
Unira fes destins aux grandes destinées  
D'un Alcide nouveau , dont le bras fortuné  
De monstres purgera l'univers étonné.  
Il verra les deux mers flotter sous son empire ;  
Et malgré cent rivaux que la Difcorde inspire ,  
Pacifique vainqueur , il étendra fes loix  
Sur cent peuples fameux soumis par fes exploits.  
Ainsi parla Junon ; & fes divins présages  
Furent dès-lors écrits dans le livre des âges.

C'est ainsi qu'Egérie encourageant fa voix ,  
S'entretenoit d'Elife avec le dieu des bois.  
Les oifeaux attentifs cefferent leurs ramages :  
Le zéphyr oublia d'agiter les feuillages ;  
Et les troupeaux épris de leurs concerts touchans ;  
Négligeant la pâture , écouterent leurs chants.





## I D Y L L E.

**E**CHAPPÉ du tumulte & du bruit de la ville ,  
Mufe , je te retrouve en ce champêtre afyle ,  
Où dans la liberté que tu m'y fais choisir ,  
Tu viens me demander compte de mon loifir.  
Il eft vrai qu'avec toi dans ces plaines fleuries  
J'entretiens quelquefois mes douces rêveries ;  
Mais pardonne aujourd'hui, fi des charmes plus doux  
T'enlèvent un tribut dont ces bords font jaloux.  
J'y vois de toutes parts , prodigue en fes largelfes ,  
Cybèle à pleines mains répandre fes richelfes ;  
De fes bienfaits nouveaux ces arbres font parés ,  
D'une herbe verdoyante elle couvre nos prés.  
Cérès fuit fon exemple , & de fes dons propices  
Sous la même couleur déguife les prémices.  
Et Bacchus cultivant fes thyrfes reverdis ,  
N'ofe encore à nos yeux étaler fes rubis.  
L'émail riche & brillant que nos champs font éclore ;  
N'eft encor réfervé qu'au triomphe de Flore ,  
Soit par reconnoiffance & pour prix des préfens  
Dont fa main de Cybèle orna les jeunes ans :  
Ou foit que le zéphyr , par quelque heureufe adrefle ,  
Ait obtenu ce don de la bonne déefle.  
Car ce dieu careffant plaît par fes privautés ,  
Et fe donne fouvent d'heureufes libertés.

On lui pardonne tout , caprices , inconstance.  
Aujourd'hui même encor , si j'en crois l'apparence  
Deux jeunes Dées , objets de ses soupirs ,  
Partagent à la fois ses soins & ses plaisirs ;  
Et pour cacher le fruit d'un amour qu'on soupçonne ,  
Sous les habits de Flore il déguise Pomone.  
C'est à ces doux objets que mes yeux sont ouverts.  
Ici l'airain bruyant n'ébranle point les airs.  
De la sœur de Progné la voix flatteuse & tendre  
Dans ces paisibles lieux seule se fait entendre.  
Heureux si bien souvent ses accords enchanteurs  
Ne réveilloient l'Amour assoupi dans les cœurs :  
A sa voix les amans renouvellent leurs plaintes ,  
Ils sentent ranimer leurs desirs & leurs craintes.  
L'un outré du mépris qu'on fait de ses amours ,  
Appelle vainement la mort à son secours :  
L'autre témoin des feux d'une infidelle amante ,  
Exhale en vains sermens sa colère impuissante.  
Qui pourroit épuiser les songes déréglés ,  
Les fantômes trompeurs dont leurs sens sont troublés  
Quand le sang allumé d'un feu qui l'empoisonne ,  
Au retour du Printems dans leurs veines bouillonne  
Jadis nos sens plus vifs dans la saison des fleurs  
Se sentoient excités par les mêmes chaleurs :  
Mais de trente Printems la sagesse escortée  
De jour en jour s'oppose à leur fougue indomptée ;  
Pour ceux de qui l'Eté fait meurir la raison ,  
Le Printems & l'Hiver sont la même saison.

## L E T T R E

A M. DE LA FOSSE ;

CÉLÈBRE POÈTE TRAGIQUE ;

*Ecritte de Rouen , où l'auteur attendoit un  
vaisseau pour passer en Angleterre.*

**D**EPUIS que nous prîmes congé  
Du réduit assez mal rangé ,  
Où votre muse Pythonisse  
Evoque les ombres d'Ulysse ,  
De Thésée & de Manlius ,  
Comme l'auteur d'Héraclius  
Faisoit jadis celles d'Horace ,  
De Rodrigue & de Curiace :  
J'ai quatre mauvais jours passé ,  
Sans , je vous jure , avoir pensé  
( Dussiez-vous me croire un stupide )  
Qu'il fût au monde un Euripide.  
Toutefois je me souviens bien  
De notre dernier entretien ,  
Que je terminai par vous dire  
Que j'aurois soin de vous écrire :  
Je vous écris donc ; & voici  
De mon voyage un raccourci.

L'aube avoit bruni les étoiles ,  
Et la nuit replioit ses voiles ,  
Lorsque je quittai mon chevet ,  
Pour m'acheminer chez Blaver.  
Un carosse sexagénaire  
D'abord s'offre à mon luminaire ,  
Attelé de six chevaux blancs ,  
Dont les côtes à travers flancs ,  
A supputer peu difficiles ,  
Marquoient qu'ils jeunoient les vigiles  
*Et le carême entièrement.*  
J'entre ; & dans le même moment  
Je vois arriver en deux bandes  
Trois Normands & quatre Normandes ,  
Avec qui , pauvre infortuné ,  
J'étois à rouler destiné.  
On s'assemble , chacun se place.  
Sous le poids de l'horrible masse  
Déjà les pavés sont broyés :  
Les fouets hâtifs sont déployés ,  
Qui de cent diverses manières  
Donnent à l'air les étrivières.  
Un jeune esprit aérien ,  
Trop voisin de nous pour son bien ,  
En reçut un coup sur le rable ,  
Qui lui fit faire un cri de diable :  
Car , si vous n'en êtes instruit ,  
Le son qu'un coup de fouet produit ,

N'en déplaîse aux doctes pancartes  
 Et des Rohaults & des Descartes ,  
 Vient beaucoup moins de l'air froissé ,  
 Que de quelque Sylphe fessé ,  
 Qui , des humains cherchant l'approche ,  
 En reçoit bien souvent taloche ,  
 Puis va criant comme un perdu.  
 Nos coursiers , ce bruit entendu ,  
 Connoissant la verge ennemie ,  
 Rappellent leur force endormie.  
 Ils tirent. Nous les excitons.  
 Le cocher jure. Nous partons.

Nous poursuivions notre aventure ;  
 Lorsque l'inférieure voiture ,  
 Après environ trente pas ,  
 Nous renversa de haut en bas.  
 Horrible fut la culebute :  
 Mais voici le pis de la chute.  
 Les chevaux , malgré le cocher ,  
 S'obstinent à vouloir marcher.  
 En vain le moderne Hippolyte  
 S'oppose à leur fougue subite :  
 Sans doute *en ce désordre affreux ;*  
*Un dieu pressoit leurs flancs poudreux.*  
 A la fin leur fureur s'arrête ;  
 Et moi , non sans bosse à la tête ,  
 Avec quelque secours d'autrui ,  
 Je sors de mon maudit étui.



## P O É S I E S

Par cet événement tragique  
Je mettrai fin à ma chronique ;  
Et de peur de vous ennuyer ,  
Je supprime un volume entier  
D'aventures longues à dire ,  
Et plus longues encore à lire.  
Vous sçauvez seulement qu'enfin  
J'arrivai , Dimanche matin ,  
A Rouen , séjour du Sophisme ,  
Accompagné d'un rhumatisme ,  
Qui me tient tout le dos perclus ,  
Et me rend les bras superflus.  
En ce fâcheux état , beau Sire ,  
Je ne laisse de vous écrire ,  
Et me crois de tous maux guéri  
Au moment que je vous écri.  
Car en nul endroit du royaume  
Il n'est cataplasme ni baume ,  
Qui pût me faire autant de bien  
Que cette espèce d'entretien.  
A tant , seigneur , je vous souhaite  
Longue vie & santé parfaite ,  
Et toujours ample déjeuné  
Des lauriers de Melpoméné :  
Tandis que pour sortir de France ,  
Prenant mes maux en patience ,  
J'attends entre quatre rideaux  
Le plus paresseux des vaisseaux ,

## L E T T R E

A M O N S I E U R D U C H É

*Qui lui avoit envoyé des vers qu'il avoit  
faits étant malade.*

**E**ST-ce la fièvre ? Est-ce Apollon ,  
Qui t'inspire ces sons Attiques ,  
Dignes d'être écoutés sur le sacré vallon !  
Non , ce ne sont point là des songes fantastiques  
Qu'enfante en ses vapeurs un cerveau dérégé ,  
De spectres , de lutins & de monstres troublé.  
Mais cependant , ami , quelle peur enfantine  
Te fait désapprouver cette écorce divine ,  
Dont l'Atlantique bord fit présent aux humains ?  
Quoi , toujours résister aux dons de la nature ;  
Mépriser la santé que tu tiens dans tes mains ;  
Et de tes maux par choix te rendre la pâture ,  
Prens-y garde : croi-moi , le péril est pressant ;  
La fièvre , comme un loup cruel & ravissant ,  
Qui vers les antres sourds traîne un agneau timide ,  
Et des coups de sa queue hâtant ses pas rétifs ,  
Devance le berger & le dogue intrépide ,  
Qu'appellent au secours ses bêlemens plaintifs ;

Bientôt le ravisseur tout palpitant de joie ;  
Au fond d'un bois obscur dévorera sa proie.  
Prévient un sort si triste , & par de prompts efforts  
Dissipe cette humeur pesante & léthargique ,  
Qui peut-être pourroit par quelque fin tragique ,  
Que sçai-je ? dévorer & l'esprit & le corps.





UN Ministre offrit à Rousseau une direction dans les fermes. Le bruit courut qu'il avoit accepté cet emploi ; sur quoi l'Abbé de Chaulieu lui adressa une Epître où il le badine à ce sujet. En voici quelques vers :

*Q*'U'AVEC plaisir du Parnasse  
Je te vois descendre au Bureau !  
Dans un an qu'il fera beau  
Voir le nourrisson d'Horace  
Dresser état & bordereau ,  
Et tirer de place en place !  
Mon amitié depuis longtemps  
Ne voit qu'avec impatience  
Qu'il ne manque à tes agrémens ,  
ROUSSEAU, qu'un peu plus d'abondance,  
Mais il est honteux à la France  
Que ton esprit & tes talens  
Ne la doivent qu'à la finance.

*Adieu , monsieur le directeur ,  
Non directeur de conscience ,  
Dont je suis bien moins serviteur  
Que d'un directeur de finance , &c.*

*Voici la réponse que Rousseau fit à  
l'Abbé de Chaulieu.*

**P**AR tes conseils & ton exemple,  
Ce que j'ai de vertu fut trop bien cimenté;  
Cher abbé, dans la pureté  
Des innocens banquets du Temple,  
De raison & de fermeté  
J'ai fait une moisson trop ample,  
Pour être jamais infecté  
D'une sordide avidité.

Quelle honte, bon dieu ! Quel scandale au Parnasse  
De voir l'un de ses candidats  
Employer la plume d'Horace -

A liquider un compte ou dresser des états !  
J'ai vû, tiroit Marot, en faisant la grimace,  
J'ai vû l'élève de Clio,  
*Sedentem in telonio :*

Je l'ai vû calculer, nombrer, chiffrer, rabattre,  
Et d'un produit au denier quatre  
Discourir mieux qu'Amonio.

Dure, dure plutôt l'honorable indigence,  
Dont j'ai si long-temps essayé,

**J**e ſçai quel eſt le prix d'une honnête abondance,  
 Qui ſuit la joie & l'innocence ;  
 Et qu'un philoſophe étayé  
 D'un peu de richeſſe & d'aiſance ,  
 Dans le chemin de ſapience ,  
 Marche plus ferme de moitié.  
 Mais j'aime mieux un ſage à pié ,  
 Content de ſon indépendance ,  
 Qu'un riche indignement noyé  
 Dans une ſervile opulence ;

**Q**ui , ſacrifiant tout , honneur , joie , amitié ;  
 Au ſoin d'augmenter ſa finance ,  
 Eſt lui-même ſacrifié

**A** des biens dont jamais il n'a la jouiſſance.  
 Nourri par Apollon , cultivé par tes ſoins ,  
 Cher abbé , ne crains pas que je me timpaniſe  
 Par l'odieuſe convoitiſe  
 D'un bien plus grand que mes beſoins.  
 Une amie libre & dégagée  
 Des préjugés contagieux , -  
 Une fortune un peu rangée ,  
 Un corps ſain , un eſprit joyeux ,  
 Et quelque proſe mélangée  
 De vers badins ou ſérieux ,  
 Me feront trouver l'apogée  
 De la félicité des dieux.  
 C'eſt par ces maximes , qu'ignore  
 Tout riche , Juif , Arabe ou More ,

Que j'ai sçu plaire dès long-temps  
A des protecteurs que j'honore ;  
Et c'est ainsi que je prétens  
Trouver l'art de leur plaire encore.  
C'est dans ce bon esprit Gaulois ,  
Que le gentil maître François  
Appelle Pantagruélisme ,  
Qu'à Neuilli , La Fare & Sonnin  
Puisent cet enjouement badin  
Qui compose leur Atticisme.  
Abbé, c'est-là le catéchisme  
Que les Muses m'ont enseigné ;  
Et voilà le vrai Quiétisme  
Que Rome n'a point condamné,



---

A M. TITON DU TILLET,

*Sur les Poésies de M. DesforGES-MaILLARD.*

J'ADMIRE, cher Titon, le riche monument (\*)  
Qui signale si bien ton goût pour l'harmonie ;  
Mais je prise encor plus ton noble attachement  
Pour cet estimable génie ,  
Qui, sous un nom d'emprunt, autrefois si charmant (§),  
Sous le sien se produit encor plus dignement.  
Vis donc , & rassemblant sous ton aîle héroïque ,  
D'un tel ordre d'esprits le précieux effain ,  
Ajoute à ton Parnasse un trésor plus certain ,  
Un Parnasse vivant, monument authentique  
Préférable en richesse à tout l'or du Mexique ,  
Et plus durable que l'airain.

---

(\*) Le Parnasse François, exécuté en bronze.

(§) M. DesforGES-Maillard avoit d'abord publié ses Poésies sous le nom de Mademoiselle Malerais de la Vigne ; ce qui trompa presque tous les gens de lettres.



## V E R S

*Envoyés à Madame la Comtesse de B\*\*\*  
le jour de sa naissance.*

**C**E n'est pas d'aujourd'hui que Messieurs les poëtes  
Sont en possession de penser de travers.

La rime quelquefois couvre bien des sornettes.

Mais de prétendre dans leurs vers ,

Que de Vénus l'Amour ait tiré sa naissance ,

L'Amour à qui les dieux doivent tous leur essence ;

Qui du chaos lui-même a tiré l'univers ;

C'est pousser trop loin la licence.

Un jour ce dieu , piqué de leurs propos légers ,

Dit : Je veux les guérir de cette extravagance ;

Et je prétens à cet effet

Former une beauté que tout le monde adore ,

Qui soit à leur Vénus semblable trait pour trait ,

Et même plus aimable encore.

Aussi-tôt dit , aussi-tôt fait ;

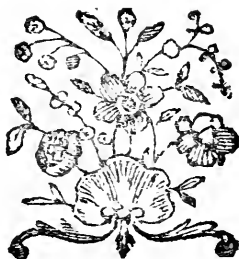
**E**t dans le même instant naquit Eléonore.

Dès que l'on vit briller ses yeux ,

Tous les dieux de Paphos délogeant sans trompette ,

S'en vinrent habiter ces lieux :

Et même les Amours plierent la toilette  
Avec ce que leur mere eut de plus précieux.  
Sa rivale en a fait emplette ;  
Les cœurs, à ce qu'on dit, ne s'en trouvent pas mieux ;  
Et la pauvre Vénus n'a plus d'autre parure  
Que quelques vieux manteaux pendus à son crochet,  
Ou quelque mauvaise guipure ,  
Qu'elle ramasse à l'aventure  
Dans les opéra de Danchet.



---

V E R S A M \* \* \*.

INTENDANT DES FINANCES,

*Pour Madame \* \* \*, qui lui recommandoit le placet  
d'un de ses amis.*

**M**INISTRE aussi sage qu'affable ,  
Aussi généreux qu'équitable  
Par qui le dieu Plutus , de Paris exilé ,  
Doit être , ou jamais , rappelé :  
Recevez ce placet que ma main vous présente ;  
Et d'une dextre bienfaisante ,  
Mettez au bas ces mots exquis :  
*Soit fait ainsi qu'il est requis.*

La justice vous le conseille ,  
Par pitié pour le suppliant.  
On sçait que vous sçavez accorder à merveille ,  
Et l'intérêt du prince , & celui du client.  
Mais peut-être m'allez-vous dire ,  
Que j'en parle bien aisément ;  
Et que ces mots qu'ici je vous presse d'écrire ,  
Ne se prodiguent pas si libéralement.  
Sans doute ; & je sçais bien , moi toute la première ,  
Qu'on me feroit telle priere ,  
Où je ne voudrois pas dire en termes précis ,  
*Soit fait ainsi qu'il est requis.*



Au sexe féminin sied bien la négative ,  
 Et quoique les beautés , sur-tout en ce temps-ci ,  
 Négligent quelquefois cette prérogative ,  
 L'ordre veut néanmoins que cela soit ainsi.

Mais chez vous , c'est tout le contraire.  
 Ministre tant qu'il vous plaira ,  
 Quand notre sexe vous prêta ,  
 L'ordre veut qu'aussi-tôt prompt à le satisfaire ,  
 Le ministre réponde , ainsi que le marquis ,  
*Soit fait ainsi qu'il est requis.*



## V E R S

*Envoyés à une demoiselle le jour de S. Denis ;  
sa fête.*

**V**ous imitez fort mal, soit dit sans vous déplaire,  
La charité fervente & le zèle exemplaire  
Du saint & célèbre patron  
Dont on vous a donné le nom.  
Nos climats à sa gloire ont servi de théâtres ;  
Son zèle y renversa le culte des payens :  
Mais vos yeux font plus d'idolâtres  
Qu'il ne fit jamais de chrétiens.  
Et j'admire la providence ,  
D'avoir en divers temps placé votre naissance ;  
Car si l'on vous eût vû vivans en même lieu ,  
On eût perdu le fruit de ses soins charitables :  
Vous eussiez fait donner aux diables  
Tous ceux qu'il fit donner à Dieu.



## VERS ALLÉGORIQUES,

*Envoyés à monseigneur le duc de Bourgogne dans un mouchoir de gaze , qui avoit servi à essuyer quelques larmes échappées à Madame la duchesse de Bourgogne , au récit de l'affaire de Nimégue.*

**A**AMOUR , voulant lever un régiment ,  
Battoit la caisse autour de ses domaines.  
Soins & soupirs étoient ses capitaines.  
Dards & brandons faisoient son armement.  
Un étendard lui manquoient seulement.  
Il le cherchoit , quand notre jeune Alcide ,  
Victorieux du Batave timide ,  
Lui dit : Amour , obéis à mes loix ,  
Va de ma part trouver Adélaïde ;  
Entretien-là de mes premiers exploits :  
Cours à ses pieds en remettre l'hommage ;  
Vole & revien. Le dieu fait son message.  
En lui parlant , il voit couler soudain  
Des pleurs mêlés de tendresse & de joie ,  
Prix du vainqueur , qu'une soigneuse main  
Va recueillir dans un drapeau de soie.  
Amour sourit , & le mettant à part ,  
Bon , bon , dit-il , voilà mon étendard.

Sous ce drapeau , caporaux ni gendarmes ;  
Tours ni remparts , rien ne m'arrêtera ;  
Et , par hazard , quand il me manquera ,  
J'ai ma ressource en ces yeux pleins de charmes :  
Notre héros souvent leur donnera  
Sujets nouveaux à de pareilles larmes.



# LES MÉTAMORPHOSES

## DE VERSAILLES.

**E**N ce pays métamorphose a lieu.  
 Dames de cour quittent formes humaines ;  
 Et le pouvoir de quelque nouveau dieu  
 Les rend Dauphins ou gentilles Baleines.  
 Notre princesse a même sort , dit-on.  
 Elle y paroît sous la forme empruntée ,  
 Non d'Amphion , mais bien de Galatée ,  
 Qui sur Dauphin ou Baleine portée ,  
 Parcourt l'empire où nage le Triton.  
 C'est elle-même : on ne peut s'y méprendre ,  
 A cette taille , à cette majesté ,  
 A cette grace , à cet air noble & tendre  
 Plus beau cent fois encor que la beauté.  
 Bien est-il vrai qu'il manque à l'immortelle ,  
 Pour achever en tout le parallèle ,  
 Un point sans plus Et quoi ? c'est son Acis ,  
 Qui pour complaire à divine donzelle  
 Aux yeux hagards , que Bellone on appelle ,  
 S'est en allé courir par le pays.  
 Mais et Acis , voici bien autre chose ,  
 ( En ce pays tout est métamorphose )  
 Est à son tout brayement déguisé ;

Du fils d'Alcmene en son adolescence  
Acis a pris si bien la ressemblance ,  
Qu'Ovide même y feroit abusé.  
Or pour cela ne croyez pas, déesse ,  
L'avoir perdu ; mais voici la finesse :  
Un Négromant m'en a conté le cas.  
Le destin veut , par un ordre sévère ,  
Qu'il soit toujours , soit dit sans vous déplaire ;  
Acis ici, mais Hercule là bas.  
Je vous découvre en deux mots le mystère :  
Amour , je crois , ne m'en dédira pas.



---

A M LE MARQUIS DE LA FARE,  
S O N N E T.

*Imité d'une épigramme de l'ANTHOLOGIE.*

L'AUTRE jour la cour de Parnasse  
Fit assembler tous ses bureaux ,  
Pour juger , au rapport d'Horace ,  
Du prix de certains vers nouveaux.

Après maint arrêt toujours juste ,  
Contre mille ouvrages divers ,  
Enfin le courtisan d'Auguste  
Fit rapport de vos derniers vers.

Aussi-tôt le dieu du Permesse  
Lui dit : Connois-tu cette pièce ?  
Je la fis en ce même endroit ;

L'Amour avoit monté ma lyre ,  
Sa mere écoutoit sans mot dire :  
Je chantois, LA FARE écrivoit.



## S O N N E T

*A un bel esprit , grand parleur.*

**M**ONSIEUR l'auteur , que Dieu confonde ;  
Vous êtes un maudit bavart :  
Jamais on n'ennuya son monde  
Avec tant d'esprit & tant d'att.

Je vous estime & vous honore :  
Mais les ennuyeux , tels que vous ,  
Eussiez-vous plus d'esprit encore ,  
Sont la pire espèce de tous.

Qu'un sot afflige nos oreilles ;  
Passe encor , ce n'est pas merveilles ;  
Le don d'ennuyer est son lot.

Mais Dieu préserve mon ouïe  
D'un homme d'esprit qui m'ennuie !  
J'aimerois cent fois mieux un sot.





## S O N N E T.

J ADIS matelot renforcé ,  
Puis général par l'écritoire ,  
Roc poignarde son auditoire ,  
Sur ses deux grands pieds plats haussé ,

Quand rois & cours ont bien passé  
Par sa langue diffamatoire ,  
Roc de son éternelle histoire  
Reprend le propos commencé ,

Il est vrai que son ton de cuistre ,  
Pour un tiercelet de ministre ,  
Paroît un peu trop emphaté ;

Mais il faut lui rendre justice ,  
C'est la politesse d'un Suisse  
En Hollande civilisé ,



## S O N N E T.

**L**AISSONS la raison & la rime  
Aux mécaniques écrivains ;  
Faisons-nous un nouveau sublime  
Inconnu des autres humains.

Intéressons dans notre estime  
Quelques esprits légers & vains ,  
Dont la voix & l'exemple anime  
Les fots à nous battre des mains.

Par-là croissant en renommée ,  
Chez la Postérité charmée  
Nos noms braveront le trépas.

Fort bien , voilà la bonne route ;  
Vos noms y parviendront sans doute ,  
Mais vos vers n'y parviendront pas.



S O N N E T

A M. AVE D, PEINTRE DU ROI.

**T**ANDIS que tu peignois mon image fidelle ,  
De toi-même encor mieux tu traçois le portrait,  
Dans ces soins prévenans qui servant ton souhait,  
Ont si bien combattu ma fortune cruelle.

Un mouvement si noble , un si généreux zèle ,  
A mon cœur attendri te peignant trait pour trait,  
Me faisoient admirer dans un tableau parfait  
De la vraie amitié le sensible modèle.

L'art te fit , cher AVE D , un don bien précieux ;  
Il t'apprit le secret de surprendre les yeux ,  
Et de rendre le vrai jaloux de sa peinture.

Le pinceau de Timante est ce que tu lui dois ;  
Mais le cœur que sans lui te forma la nature ,  
Est un présent plus rare & plus beau mille fois ;



## S T A N C E S

*Sur l'affectation du style (\*).*

Q U E dis-tu , naïf Saint-Amand ,  
Du goût de nos Odes hautaines ?  
Il est perdu ce ton charmant  
Sur lequel tu chantois les tiennes.  
Ce ne sont plus que mots pompeux ,  
Que labyrinthe ténébreux  
De phrases qu'on veut que j'entende.  
De grace , viens , redonne-moi  
Cet heureux ton , mort avec toi.  
Mon siècle , hélas ! te redemande.

Ennuyés de tant de liqueurs ,  
De vins fumeux , de bonne chère ;  
Désormais plus sobres buveurs ,  
Nous soupirons après l'eau claire.

---

(\*) Ces Stances sont le premier ouvrage de poésie de Rousseau : quoiqu'inférieures à bien d'autres morceaux de ce poète célèbre , nous avons cru devoir les insérer dans cette édition. Lorsqu'un homme a été loin , on est bien aise de sçavoir d'où il est parti.

Beau Ruissseau , sur tes bords assis ,  
Je viens de mes sens obscurcis  
Dissiper la vapeur impure.  
Loin d'ici tout Page ou Valet ,  
Ma main sera mon gobelet ,  
Rien n'approche de la Nature.

Ne donnons pas un plus long cours  
A cette utile métaphore.  
Mon siècle n'a que trop recours  
A ce voile , qu'on double encore.  
D'où nous vient ce stile tendu ?  
Est-ce un crime d'être entendu ?  
Pourquoi cette contrainte extrême ?  
Est-ce ceci ? . . . non c'est cela . . .  
Et de quoi disputez-vous là ?  
L'Auteur ne le sçait pas lui-même.

Le François n'auroit-il donc plus  
Cet air aisé qu'il tient des Graces ,  
Et que tous nos voisins perclus  
N'imitent que par des grimaces ;  
Il est encor cet air charmant  
Dans le geste , & l'habillement :  
Tout en nous encor le respire.  
Mais , témoins nos derniers Ecrits ,  
Cet air n'est plus dans nos Esprits ;  
Que je suis honteux de le dire !

Il n'est plus de ces tours heureux  
Faits tout exprès pour la pensée,  
Où , telle qu'une Etoile aux Cieux,  
Elle étinceloit enchassée.  
Jadis couchés près d'Apollon ,  
Sur les fleurs du sacré Vallon ,  
Nos Poètes enfantoient leurs rimes.  
Aujourd'hui le Cothurne au pied ,  
Ce n'est plus que sur son trépied  
Qu'ils prononcent leurs Vers sublimes.

Chaque Vers est un trait d'esprit  
Que le mien croit d'abord entendre.  
Je relis le céleste Ecrit ,  
Et je ne puis plus le comprendre.  
J'y cherche l'éclair que j'ai vu ;  
Ou , pour mieux dire , que j'ai cru  
Voir luire à travers le nuage.  
C'est l'effet des fausses lueurs.  
Tout est dans l'esprit des Lecteurs ,  
Tandis que rien n'est dans l'Ouvrage.

Nouvel écueil non moins fatal  
Où brisent nos Rimeurs célèbres ,  
L'obscurité n'est pas leur mal ,  
Leur sens s'offre assez sans ténébres.  
Mais de mots nerveux & forcés ,  
Toujours leurs Vers encuirassés

Disent plus qu'ils ne doivent dire:  
 Vains & communs dans leurs propos,  
 Ils marchent armés de grands mots,  
 Que la sotte Ignorance admire.

Leur Apollon toujours grondeur  
 Met en pièces tout ce qu'il touche.  
 Son chagrin est pis que fureur  
 Et son rire même est farouche.  
 S'il soupire pour quelque Iris,  
 Ses soupirs d'orages nourris  
 Sont autant d'éclats de tonnerre;  
 Et dans sa bouche le hautbois  
 Epouvante le Dieu des bois  
 Et sa flûte appelle la guerre.

Fuyez ces terribles Rimeurs ,  
 Jeunes Nymphes , Graces fidelles :  
 Vous êtes le charme des cœurs ,  
 Mais vous n'êtes pas assez belles.  
 De vos attraits trop délicats  
 Ils ne sentent point les appas ;  
 Le faux-grand pique seul leur verve.  
 Peignent-ils l'Amour ? c'est Pluton ,  
 La tendre Vénus est Junon ,  
 Et Cloris l'austère Minerve.

## 364 POÉSIES DIVERSES.

Des excès ennemis du Beau  
L'Affectation est la mere.  
Toujours avides du nouveau,  
Nous gâtons tout pour trop bien faire.  
Tyrans de notre propre esprit,  
Jamais rien n'est assez bien dit,  
S'il n'est mieux dit qu'on ne doit dire.  
Sages Arbitres de nos Vers,  
Proscrivez ces vices divers,  
En couronnant cette Satyre.

*FIN DU TOME II.*

---

### T A B L E

Des Pièces contenues dans ce Volume

<i>E</i> P I T R E S ,	Page 1
<i>A</i> L L E G O R I E S ,	135
<i>E</i> P I G R A M M E S ,	241
<i>P</i> O E S I E S D I V E R S E S ,	317

*FIN DE LA TABLE.*



